GAUDEO

John Carter Brown.

[illegible]

MEMOIRES
D'UN AMÉRICAIN.

A LYON,

Chez BENOIT DUPLAIN, Libraire, rue Merciere, à l'Aigle.

A ROUEN,

Chez ABRAHAM LUCAS, Libraire, ſur le Port.

RPJC

MEMOIRES D'UN AMÉRICAIN,

Avec une Deſcription de la Pruſſe & de l'Iſle de Saint Domingue.

*Par l'Auteur des Lettres d'*Affi à Zurac, *& de celles d'un* Philoſophe ſenſible.

PREMIERE PARTIE.

JOHN CARTER BROWN.

A LAUSANNE,

Et ſe trouve A PARIS,

Chez la V. REGNARD & DEMONVILLE, Libraires, Grand'Salle du Palais, à la Providence, & rue baſſe des Urſins.

M. DCC. LXXI.

RPJCH

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

SI dans un temps où les hommes ne ſe plaiſent que dans l'illuſion, la vérité peut offrir encore à leurs yeux quelques charmes, ces Mémoires ne ſeront pas rejettés; peut-être reconnoîtra-t-on la nature dans ce langage de douleur qui n'eſt point paré des graces de l'expreſſion. Je n'ai point voulu la défigurer par

ces brillantes fictions, par ces événemens imprévus, par ces caractères variés & mis en opposition pour les faire sortir dans un plus grand jour. Mon dessein n'a point été de composer un Roman. J'ai lu celui où le premier génie de l'Angleterre a peint la vertu gémissante livrée à l'artifice du crime, & j'ai juré de n'en plus faire.

Le Peintre de la nature n'a plus de grands modèles devant les yeux. Les trouveroit-il dans cette Ville où l'intérêt ne fait mouvoir que des en-

ſans ? S'il étoit difficile de rencontrer même un Lovelace parmi ces libertins que la débauche a dégradés, combien plus le ſeroit-il d'y voir une Miſſ Clarice ? Femmes du jour, dont les regards ſont ſi animés, & dont l'ame eſt ſi froide, qui croyez avoir des amans, & qui n'avez pas même des hommes, eſt-ce parmi vous que l'on doit la chercher ? Non, cette fille tendre & vertueuſe, ſi touchante, ſi ſublime dans le malheur, n'eſt plus à préſent qu'une chimère. Le jeune homme à qui le ciel a donné une

ame ſenſible & aimante, promenera en vain ſes regards ſur ce ſexe enchanteur qui préſente le plaiſir, & ne donne que des peines ; jamais ſon cœur ne repoſera dans le ſein de l'amour. Le bonheur fuira devant lui ; la douleur & les regrets environneront ſa jeuneſſe & épuiſeront ſon ame ; bientôt ſes yeux ne brilleront plus , la triſte indifférence viendra les éteindre.

Depuis que les campagnes ne ſont plus habitées que par ces malheureux , condamnés tout le jour au travail, & que

l'indigence a avilis, ce ſentiment qui ne pénètre que dans les cœurs honnêtes, s'eſt affoibli, & la débauche l'a étouffé.

Aujourd'hui les femmes ſont galantes, & ne ſont plus ſenſibles ; ſi elles éprouvent quelquefois les impatiences & le dépit de l'amour, elles n'en reſſentent jamais ni les charmes, ni les brûlans déſirs, ni les douces agitations. Délaiſſées de celui qui leur ſourioit d'un air d'intelligence, qui leur parloit à l'oreille, qui venoit le matin s'offrir à leurs regards dans un négligé affecté,

& le ſoir ſous des habits magnifiques, elles le remplacent par un autre, ſans craindre de perdre au change. Des hommes froidement plaiſans, qui déraiſonnent avec aſſurance, qui donnent beaucoup aux apparences & rien à la néceſſité, qui répandent généreuſement l'or ſur une table de jeu, & refuſent durement des créanciers que la faim amène dans leur antichambre, ſont-ils donc ſi difficiles à trouver?

Il ne faut plus s'étonner ſi ces Ouvrages où de jeunes Auteurs ont répandu tout le

feu de leur ame, ſont devenus ſi peu intéreſſans. Celui qui immole tout à l'honneur & à la vertu, la femme trop tendre que l'amour a égaré & que le remords déchire, doivent paroître des êtres imaginaires à ceux qui ne connoiſſent ni la vertu, ni les remords. Si un homme opulent qui a arrêté ſes regards ſur une fille honnête que l'indigence n'a pu dégrader, ſacrifie au bonheur d'être ſon époux l'eſpoir des dignités, on le nomme un inſenſé. Si une femme abuſée par un fourbe habile dans l'art de

ſéduire, verſe des larmes dans le ſilence & la ſolitude, elle devient la fable d'un monde criminel qui ne ſait plus rougir : pour ne plus être punie de ſa faute, il faut qu'elle devienne auſſi coupable que les autres.

L'Auteur de la Nouvelle Héloïſe, ce Philoſophe perſécuté qui a trop connu les mœurs de ſon ſiècle, n'a pas pris ſes héros dans la Capitale. La tendre & vertueuſe Julie a reçu le jour dans un pays habité par des gens ſimples que le luxe n'a point corrompus ;

ſon amant impétueux, que ſa paſſion élève & agrandit lorſqu'il oſe lui ouvrir ſon cœur, n'a point encore reſpiré l'air des grandes Villes. Son reſpectable ami, nourri parmi ces fiers Républicains, a conſervé une ame ferme & élevée. Le ſage, le juſte Volmard eſt né dans cette contrée où la nature n'a point encore perdu ſon empire. Voilà ce qui rend toutes leurs actions, tous leurs diſcours vraiſemblables. Si c'étoit à Paris qu'ils agiſſent & parlaſſent ainſi, au lieu de toucher, d'attendrir, ils

nous révolteroient, & le plus beau Roman ne feroit qu'un tiffu d'extravagances.

De tous les livres, ceux qui conviennent peut-être encore le plus aux hommes, font néanmoins les Romans. Je ne parle point de ces Ouvrages honteux, où une imagination dépravée ne préfente que des tableaux tracés par l'indécence, & fur lefquels l'homme corrompu fe plaît à arrêter fes regards.

Je ne veux point non plus parler de ceux où une multitude d'événemens bizarres fe

ſuccèdent avec rapidité, & fatiguent le Lecteur ſans l'intéreſſer; mais de ces productions que le ſentiment a fait naître, que l'eſprit a embellies, & où la vertu ſe montre ſous des dehors enchanteurs. Elles préſervent du crime le riche citadin dont les jours s'écoulent dans l'oiſiveté; elles donnent à la femme délaiſſée le courage de ſupporter ſes ennuis; elles enflamment le jeune homme, elles élèvent ſon ame, & développent le germe de ſenſibilité que la nature a mis dans ſon cœur; l'aſpect

du malheureux le touche davantage ; elles lui inſpirent de l'horreur pour la débauche; la douce chimère que pourſuit ſon imagination, donne le change à ſes ſens, & le garantit d'un penchant trop fatal ; heureux ſans doute s'il pouvoit reſter dans l'erreur, & ne pas être un jour cruellement déſabuſé.

Quel charme la morale n'a-t-elle pas dans la bouche de Mentor ! Hommes froids qui rejettez avec mépris ces livres où la vertu miſe en action paroît ſi touchante, vous dites

que vous n'aimez pas le mensonge ; mais si l'histoire de Miss Clarice, si celle de Julie sont des fables, les principes qui font agir ces deux filles adorables, les discours que l'on met dans leur bouche, ne sont-ils pas des vérités ? Ces histoires si remplies de merveilles que vous avez la simplicité de croire parce qu'elles sont hérissées de citations, ces systêmes ingénieux où l'esprit se joue de la vérité & de votre foiblesse, ne sont-ils pas aussi dictés par le mensonge ?

Que le jeune homme hon-

nête qui eſt né avec une imagination brillante, brave les murmures de ces cœurs glacés, & daigne nous décrire d'une manière forte & touchante les combats, les agitations de l'amour; qu'il n'expoſe point à nos yeux ces ſcènes ſanglantes qui n'inſpirent que de l'horreur, & font haïr l'humanité; au lieu de s'enfermer chez lui pour tracer des images ſombres, qu'il aille reſpirer l'air pur & ſuave des campagnes, qu'il devance le matin cet aſtre qui vient ranimer la nature, qu'il aban-

donne ſon cœur au raviſſement & à la joie; ſes idées s'agrandiront, le ſentiment ſera ſon génie, & ſon imagination fera ſon bonheur.

J'aurois déſiré que l'Auteur de ces Mémoires ſe fût plus étendu dans ſes deſcriptions, que ſes obſervations euſſent été plus profondes; mais ſon ame, partagée entre le malheur & l'amour, ſemble n'avoir apperçu les objets qu'à travers un voile épaiſſi par la douleur. Cet homme, né d'une des plus illuſtres familles de l'Iſle où il reçut le jour, dont le père

avoit occupé les premiers emplois militaires, éprouva ſi long-temps le poids affreux de la néceſſité! Victime malheureuſe d'une paſſion qui ne ſemble promettre que le bonheur, la cruelle indigence vint répandre ſur ſes jours l'amertume & l'ennui; il apprit combien il eſt difficile d'échapper à la misère, lorſqu'on n'a que de l'honneur & des talens.

Son ami, auquel il remit ſes Mémoires peu de temps avant ſa mort, m'a dit n'avoir jamais connu d'homme qui méritât d'être plus heureux que lui.

Une figure noble & touchante, un œil vif, un ſourire aimable, un port majeſtueux, une démarche libre & fière, étoient les moindres graces qu'il avoit reçues de la nature; il s'énonçoit avec une facilité ſurprenante; le ſon de ſa voix prêtoit un charme étonnant à tout ce qu'il diſoit; quoiqu'il n'eût éprouvé qu'injuſtice & ingratitude, il ne ceſſa d'aimer les hommes que lorſqu'il eut perdu ſon épouſe; alors ſes regards ſi doux s'éteignirent, la nature changea pour lui, la vie lui parut un fardeau af-

freux. Errant & ſolitaire, ſon cœur ulcéré ſe refuſa au charme de l'amitié; il ne ſurvécut pas long-temps à celle qu'il avoit adorée : tous deux moururent épuiſés par le chagrin qui avoit miné leurs jours

Les jeunes gens qui parcourront cette Hiſtoire, apprendront combien il eſt quelquefois dangereux de braver le préjugé le plus injuſte, de ne pas mettre un frein à des déſirs que l'honneur lui-même a fait naître. J'oſe croire qu'ils ne la liront pas ſans éprouver quelqu'intérêt pour cette jeu-

ne infortunée que le malheur pourſuivit de contrée en contrée, & qui oppſa ſi long-temps à ſa deſtinée tant de force & de courage. Puiſſent-ils ouvrir leur cœur au ſentiment le plus pur, en arrêtant les yeux ſur le tableau que Madame de Marcille préſente à ſon amie!

J'ai cru devoir rejetter à la fin de ces Mémoires, en forme de notes, tout ce qui regarde le Gouvernement de Saint Domingue, & les nouveaux Réglemens que l'on a établis pour rendre la juſtice à ſes

habitans. Ces détails auroient paru fatiguans, s'ils eussent coupé la narration principale. Je me suis conformé au goût de mon siècle, j'ai sacrifié l'utile à l'agréable ; j'ai mieux aimé intéresser qu'instruire : peut-être n'aurai-je fait ni l'un ni l'autre.

MEMOIRES
D'UN AMÉRICAIN.

HOMME malheureux, essuie tes larmes, & arrête tes regards sur ces Mémoires. Hélas! en les écrivant je n'espere pas adoucir l'amertume de mes peines ; mon cœur, resserré par la tristesse, ne trouve plus de plaisir à épancher sa douleur.

Je suis né dans cette vaste contrée, dont le farouche Européen, plus terrible que la foudre, fit disparoître & anéantit les nom-

breux habitans. A peine mon cœur s'étoit-il ouvert au ſentiment le plus doux, que mes parens ſacrifierent le plaiſir de voir leur enfant croître & s'élever ſous leurs yeux, au triſte avantage de lui donner une éducation plus brillante. Un de mes oncles qui s'embarquoit pour venir en France, & y jouir de la fortune qui le ſuivoit, leur offrit de m'emmener avec lui. Mon pere me conduiſit lui-même au vaiſſeau qui devoit me dérober à ſes yeux, & me ravir pour jamais à ſes tendres embraſſemens. A peine y fus-je entré, que j'entendis le bruit des cordages, les clameurs effrayantes des Matelots. On leva l'ancre, & nous vîmes tout à coup le rivage

fuir devant nous. Pendant les premiers jours, livré à la douleur, aux regrets les plus amers, toutes les facultés de mon ame sembloient se porter vers cette terre où j'avois reçu la naissance ; le calme de la mer disposoit encore mon esprit à la tristesse.

Cependant les caresses de mon oncle, les plaisirs qu'il me promettoit en France, l'image séduisante dont il charmoit mon cœur, commençoient à en effacer l'impression douloureuse. L'idée d'un danger présent portoit aussi quelquefois dans mon ame le trouble & le saisissement.

La guerre que nous avions alors avec les Anglois, répandoit l'inquiétude dans le vaisseau. Tous

les jours, au lever de l'aurore, on montoit à la découverte. S'il paroiſſoit quelques voiles, la frayeur s'emparoit auſſi-tôt de tous les cœurs; la crainte multiplioit à l'infini les objets apperçus. Cependant les vents les plus favorables nous avoient conduits à cent cinquante lieues de Breſt : déja nous nous flattions d'entrer ſous peu de jours dans ſon port. Les nuits étoient longues & obſcures. Un jour preſqu'auſſi ſombre nous fit découvrir dans nos eaux deux Frégates Angloiſes que nous n'avions point apperçues la veille. L'ennemi enhardi par ſes ſuccès, quoiqu'inférieur en forces, vint nous préſenter le combat. Le déſordre ſe répandit parmi notre

équipage: nous reçûmes deux bordées avant d'être en état d'en rendre une. Lorſque nous fûmes parés, le feu ſe croiſa & devint vif de part & d'autre. L'artillerie ſervie avec une ardente célérité, expoſa à nos yeux le ſpectacle épouvantable des morts & des bleſſés. Le danger ſembla ranimer la fureur de nos combattans; l'intérêt leur fit braver la mort; ils arracherent aux ennemis la victoire qui penchoit déja de leur côté. Les Anglois s'éloignerent auſſitôt, & furent long-temps pourſuivis ſans pouvoir être atteints. Nous continuâmes notre route, & nous arrivâmes à Breſt ſans avoir eſſuyé d'autre danger. Auſſitôt que mon oncle eut arrangé

ses affaires, il me conduisit à Paris; & peu de temps après je me vis resserré dans l'étroite enceinte d'un collége.

Je passe rapidement sur ces premieres années perdues si désagréablement pour la jeunesse, après lesquelles j'entrai au service en qualité de volontaire. Mon pere voulut que je fisse plusieurs campagnes sous ce titre honorable. Je ne m'appesantirai point ici sur les tristes détails de cette guerre si funeste à la France; il en coûteroit trop à mon cœur pour en décrire les malheureux événemens. O souvenir humiliant! ô jours de honte, où entraîné par la foule, j'ai vu fuir avec moi les enseignes de la victoire; où pressé par l'ennemi

vainqueur, j'ai vu le François effrayé jetter ses armes loin de lui, pour éviter la mort !

Découragé, humilié de tant de défaites, je quittai le service & revins à Paris. Il y avoit à peine six mois que j'y demeurois, lorsque j'appris que mon pere avoit été empoisonné par un de ses négres. Je ne dirai point quel fut mon désespoir. Pénétré de la mort de ce tendre pere, mon cœur rejettoit les consolations de l'amitié; j'imaginois voir ce respectable vieillard lutter contre la mort, & expirer dans les plus cruels tourmens. L'Amour devoit jetter un voile sur cet affreux tableau. Hélas ! ce Dieu trop puissant se plaît à lancer ses traits à l'ame attristée

qui repoſe dans le ſein de la douleur.

J'étois lié depuis long-temps avec une femme douce, honnête, qu'un eſprit philoſophique ſembloit élever au-deſſus de ſon ſexe; elle prenoit ſoin d'une jeune perſonne qui étoit encore parée de ces graces ſi touchantes de l'enfance. Sa démarche étoit noble, & ſon regard doux & majeſtueux: quelquefois je ſurprenois ſes yeux s'arrêter ſur moi; elle les détournoit auſſi-tôt en rougiſſant. Je crus m'appercevoir qu'elle ſouffroit, & l'idée de ſes peines me fit oublier les miennes. Sa voix étoit belle & étendue; elle ſe plaiſoit à lui donner ces inflexions perçantes qui expriment ſi bien le

cri de la douleur ; il m'étoit impossible de l'entendre sans être attendri. Ses sons plaintifs déchiroient mon ame ; j'éprouvois le pouvoir de cet art enchanteur qui éleve en nous des mouvemens si variés, & qui se succedent si rapidement.

Tous les jours je goûtois un plaisir plus vif près de cette aimable enfant. Je ne pus surmonter plus longtemps la passion qui s'élevoit dans mon cœur. J'allai trouver mon amie : ô vous, lui dis-je du ton le plus touchant, qui avez été ma consolatrice, vous qui avez daigné tarir la source de mes larmes, j'implore aujourd'hui vos bontés : mon bonheur est dans vos mains. J'adore cette jeune personne dont

vous avez formé le cœur, & que la nature a comblée de ses dons. Si je ne puis obtenir sa main, je le sens, hélas! oui j'en suis sûr, je serai le plus malheureux des hommes. Mon ami, me répondit cette femme honnête, un obstacle insurmontable s'oppose à votre bonheur : cette enfant que vous aimez ne peut être à vous; elle est sans fortune. Ah! que m'importe, lui répliquai-je? C'est elle seule que je désire. Son ame belle & compatissante, ses talens, son air doux & tendre, l'amour qu'elle aura peut-être pour son époux, ne font-ce pas là des biens mille fois plus précieux que ceux qu'ambitionnent les hommes? Voilà, reprit-elle, le langage d'un amant passionné

dans ſon délire ; il n'écoute que ſon amour ; tous ſes déſirs ſe portent vers celle qui en eſt l'objet ; mais bientôt l'illuſion diſparoît, les regrets ſuccedent à ſon enchantement, il ne voit plus dans ſon épouſe qu'une fille indigente. Non, non, lui répliquai-je, jamais elle ne ceſſera de m'être chere. Je ſuis aſſez riche pour ne pas craindre les horreurs de l'indigence, & pouvoir ſacrifier au bonheur de mes jours l'eſpoir d'une fortune plus conſidérable. Ah ! ajoutai-je en lui prenant les mains, daignez combler les vœux de votre ami. Hélas ! qu'il feroit cruel pour lui de trouver en vous le ſeul obſtacle à ſon bonheur ! Plût à Dieu, reprit-elle, qu'il ne tînt qu'à moi

que vous fussiez heureux ! Mais, mon ami, l'injustice des hommes, leurs préjugés affreux .... Hélas! j'oublie ce que je dois à mon amie ... à l'infortunée ... A l'instant ses mains s'éleverent au Ciel, ses yeux s'obscurcirent de larmes, & la parole expira sur ses levres. Je voulus m'approcher, mais elle s'éloigna & disparut aussi-tôt.

Cependant l'espérance n'étoit point effacée de mon cœur; tous les jours je voyois le digne objet de mes désirs, celle qui m'enchantoit ; quelquefois je mêlois ma voix à la sienne : son visage alors s'embellissoit du rouge le plus tendre ; ses yeux s'arrêtoient languissamment sur moi ; sa voix devenoit tremblante, & étoit entre-

coupée par ſes ſoupirs. Ah ! que ſon embarras me touchoit ! Quelle douceur j'éprouvois à la raſſurer ! Sa main preſſée dans les miennes étoit couverte de baiſers ; ſi je l'approchois de mon cœur, un doux ſaiſiſſement le faiſoit palpiter ; le feu de mes yeux, mon trouble, tout lui prouvoit l'ardeur de mon amour. Un jour que je lui en donnois les plus tendres aſſurances, elle fixa ſur moi ſes regards, puis les détourna en ſoupirant, & s'éloigna. Je la vis rougir, & couvrir de ſes mains ſon viſage inondé de pleurs. Ah ! quel homme eût pu la voir & reſter inſenſible ! Un charme décevant ſembloit ſe répandre ſur toute ſa perſonne. Emu, tranſporté, je volai à ſes genoux : Belle

Julie, lui dis-je, pourquoi me dérobez-vous ces pleurs ? Pourquoi ne les verſez-vous pas dans mon ſein, dans le ſein de celui qui vous adore, de celui qui veut s'unir à vous, & ne connoît de peines que les vôtres ? Hélas ! quelle main les eſſuyera, ſi vous refuſez celle de votre époux ? Mon époux, répéta-t-elle ! Ah ! jamais, jamais vous ne ſerez le mien. Le Ciel injuſte.... O ma mere... ma mere... s'écria-t-elle d'une voix entrecoupée, que ne m'avez-vous étouffée en naiſſant, puiſque la honte, puiſque le mépris devoient couvrir votre malheureuſe fille ! Vous, lui dis-je en l'interrompant ! Eh ! de quoi auriez-vous à rougir ? Quel eſt l'homme aſſez vil pour mépriſer une

fille sage & vertueuse ? Si vous m'aimez, si je vous suis cher, mon respect, mon amour chasseront loin de vous cette idée injuste & avilissante que vous avez de vous-même. Qui pourra m'empêcher d'être votre époux, si vous daignez me donner cette main qui feroit mon bonheur ? Je ne veux pas, me répondit cette fille charmante, faire tomber le voile qui est devant vos yeux. Peut-être me mépriseriez-vous aussi, & j'en mourrois de douleur. Elle prononça ces derniers mots d'un ton si tendre ! Sa voix étoit si douce ! Non, lui répliquai-je, rien ne pourra affoiblir le désir que j'ai d'être votre époux. Quand toute la nature devroit se soulever contre moi, quand je de-

vrois être dépouillé de ma fortune; être en horreur à tous les hommes, je braverois mon malheur & leur haine, ſi le lien le plus doux nous unit. Mais vous détournez les yeux. Je le vois, vous renfermez dans votre ame un ſecret que vous n'oſez me confier. Je vous en conjure au nom du plus tendre amour, daignez m'ouvrir votre cœur. Hélas! craignez-vous que j'y liſe?... Non, reprit-elle; mais je ne puis, ſans ternir la mémoire d'une mere malheureuſe, vous dire ce que peut-être vous ſavez déja. Que vos craintes ſont injuſtes, lui répondis-je! L'honneur de celle qui vous a donné le jour ne m'eſt-il pas auſſi précieux qu'à vous-même? Je lui fis tant d'inſtances, qu'elle

céda enfin à mes prieres. Ce n'eſt qu'en tremblant, me dit-elle, que je vais expoſer à vos yeux le tableau touchant de mes malheurs, & de ceux d'une mere infortunée que le déſeſpoir a conduite au tombeau. Hélas! ſes bras ne m'ont jamais tendrement preſſée contre ſon ſein : jamais mes yeux ne ſe ſont arrêtés ſur les ſiens : jamais ſa bouche ne m'a donné le doux nom de fille. Un barbare.... mais ce barbare eſt mon pere..... Après quelques efforts pour ſurmonter ſa douleur, elle continua ainſi.

Ma mere, veuve à vingt ans, & livrée à cette indépendance qui paroît ſi douce, ſe vit bientôt environnée d'un cercle d'amans qui tous ſe diſputoient ſa main &

ſon cœur. Une figure belle, une taille majeſtueuſe, un nom illuſtre, étoient les moindres faveurs qu'elle avoit reçues de la nature. La pureté de ſon cœur, la ſenſibilité de ſon ame, ne lui permirent pas de jouir long-temps de ce plaiſir vain, que tant de femmes goûtent au milieu d'une foule d'adorateurs dont elles nourriſſent l'eſpérance en les fixant dans l'incertitude. Un jeune Seigneur, rempli de ces riens que l'on trouve ſi aimables, voltigeant de femmes en femmes, & les quittant toutes avec un air triomphant & ſatisfait, vint auſſi dépoſer près de ma mere cette légéreté, cette joie bruyante qui annonce preſque toujours l'indifférence. Ses ſoins empreſſés &

aſſidus ne furent que trop remarqués. Il ſut cacher ſous des dehors trompeurs une paſſion baſſe & cruelle. Ma mere ſe livra avec trop de plaiſir à l'eſpérance de le fixer ; elle crut découvrir en lui des vues honnêtes, & le déſir de s'unir à elle : déja le bandeau de l'amour avoit couvert ſes yeux ; déja elle reſſentoit à l'approche de ſon amant cette tendre agitation, ce plaiſir ſecret que l'on veut diſſimuler, & qui n'eſt que trop apperçu. Elle trouvoit tant de charmes à le voir, à l'entendre, qu'elle ne pouvoit ſe conſoler de ſon abſence qu'en parlant de lui, qu'en répétant à cette amie qui a daigné changer l'horreur de mon ſort, les aſſurances qu'il lui donnoit de ſon

amour. Hélas ! dans la ſimplicité de ſon cœur, elle étoit bien loin de preſſentir que cet homme, dont les diſcours étoient ſi tendres, dont les expreſſions étoient ſi vives, plongeroit un jour dans ſon ſein le poignard du déſeſpoir, qu'elle l'arroſeroit de ſes larmes ſans l'attendrir, & qu'il inſulteroit à ſa douleur. Cependant les ſoins de ſon amant devenoient tous les jours plus preſſans. Quelquefois il oſoit lui faire entrevoir ce déſir qui alarme la pudeur, & auſſi-tôt il la raſſuroit; il lui prenoit les mains, les couvroit de baiſers, & portoit dans ſon cœur ce feu dévorant qui nous déchire, & que rien ne peut éteindre.

Un jour . . . . . jour affreux !

hélas ! c'eſt à toi que je dois la naiſſance, ma mere avoit éloigné ſes femmes. Occupée de ſa funeſte paſſion, elle voulut être ſeule pour pouvoir s'y livrer avec plus de liberté. Etendue ſur une chaiſe longue, elle arrêtoit ſes beaux yeux ſur le portrait de ſon amant ; ſa tête étoit penchée ; ſon regard doux, fixé ſur cette image qu'elle tenoit dans l'éloignement, s'animoit à ſa vue ; ſa bouche embellie du ſourire de l'amour, lui donnoit l'air le plus tendre. Dans le moment où elle approchoit de ſes lévres agitées le portrait de ſon amant, il entre, il voit le trouble de ma mere ; à l'inſtant il vole à ſes genoux, il prend ſes mains, il arrête ſur elle ſes

regards enflammés, il la presse; il la conjure au nom du plus tendre amour.... il n'ose achever; elle veut fuir, mais il la retient avec tant de grace! Son regard est si touchant, ses caresses sont si tendres, qu'elle n'a pas la force d'éloigner cet amant dangereux, qui dans son délire n'écoute pas ses plaintes, qui ne voit plus ses pleurs, & ravi.... peut-être, obtient cette faveur, que les regrets, que la honte, que le désespoir empoisonnent si souvent.

La foiblesse de ma mere ne refroidit point l'ardeur de son amant; il ne la quittoit qu'autant que la décence le forçoit à s'en séparer. Leurs jours s'écouloient dans une

douce ſécurité ; mais bientôt la crainte diſſipa ce charme trompeur. Ma mere s'apperçut avec une ſurpriſe mêlée de frayeur, que le myſtere de ſes amours alloit être découvert, & que peut-être il lui ſeroit impoſſible d'en dérober la preuve à des yeux étrangers. Cette triſte penſée répandit l'amertume dans ſon ame. Elle fit part à ſon amant de ſes craintes ; il s'efforça de les diſſiper, & de ramener le calme dans ſon ame agitée. Il éloignoit toujours ſous différens prétextes le moment où ils devoient être unis. Ma mere le preſſoit, il ſe défendoit ; elle pleuroit, & il eſſuyoit ſes larmes en lui promettant, en lui jurant d'être ſon époux. Cependant elle voyoit

déja arriver le moment où, partagée entre la douleur & l'humiliation, elle ne pourroit se livrer au doux plaisir d'être mere; déja un soupçon dévorant la déchiroit: les sermens de son amant pouvoient à peine la rassurer. Hélas! elle commençoit à prévoir l'horreur de son sort & de celui de sa fille. Enfin elle la mit au monde cette fille malheureuse, née sous les plus funestes auspices. On se hâta de l'éloigner; elle fut confiée à des mains étrangeres.

Cet amant insensible & trompeur, tous les jours près du lit de ma mere, faisoit d'inutiles efforts pour chasser ses noirs pressentimens. Elle ne voyoit plus dans ses yeux, dans ses gestes, ce feu,

cette

cette action qui l'avoient enchantée; son œil craintif perçoit les ombres dont son cœur s'environnoit. Le foible espoir qui lui restoit fut bientôt dissipé. Les visites de mon pere furent moins fréquentes & plus courtes; ses discours devinrent plus froids. La politesse seule & de simples égards sembloient le conduire où l'amour l'avoit porté. L'infortunée qu'il avoit abusée, dévoroit ses peines en silence; elle n'osoit les confier à cette amie, dont la présence la faisoit rougir. Hélas! elle ignoroit encore tous les maux que le ciel lui préparoit.

Surprise de ne plus recevoir de son amant que des visites très-rares

elle lui écrivit. Les reproches; l'indignation ſe peignirent ſous ſa plume. Les réponſes qu'il lui fit la confirmerent encore dans ſes craintes. La certitude de ſon malheur la plongea dans cet accablement, dans ce ſombre qui eſt la mort de l'ame. Elle apprit que cet homme trop ſéduiſant, qui avoit porté dans ſon ſein la honte & le déshonneur, oublioit dans les bras d'une autre ſes ſermens, & les preuves du plus tendre amour. La fureur s'empare alors de cette ame trop ſenſible, & ſuccéde à cette paſſion ſi douce qui l'avoit égarée. Dans ſon délire, elle ſe fait conduire chez ſon amant. Elle pénétre, malgré ſes gens, dans un cabinet reculé, où elle le voit

près d'une femme mépriſable. Elle lance ſur lui des regards étincelans ; elle veut l'accabler d'injures ; mais la colere dont elle eſt ſuffoquée, étouffe les mots qui viennent mourir ſur ſes lévres. Son cœur eſt oppreſſé, la douleur décolore ſes joues, ſes yeux ſont égarés, ſes bras ſe roidiſſent, ſes genoux fléchiſſent, elle tombe évanouie aux pieds de celle qui lui a ravi le cœur de ſon amant ; les ſoins qu'on lui porte, les eaux ſpiritueuſes lui rendent les forces ; elle revient ; ſes yeux s'ouvrent ; elle les arrête un inſtant ſur la vile créature qui lui eſt préférée, & les détourne avec dédain. Elle quitte auſſi-tôt ce lieu d'horreur qui ne lui offre

que des objets de haine & de mépris.

De retour chez elle, dans cette maiſon que l'amour a tant de fois embellie du charme qui le ſuit, elle voit toute l'horreur de ſon ſort. Elle s'enviſage ſous l'aſpect le plus humiliant; elle ne ſe regarde plus que comme une malheureuſe dévouée à la honte, au mépris. Pénétrée du ſentiment de ſes peines, elle retombe dans un évanouiſſement dont elle ne revient que pour répandre un torrent de larmes. Dans ſa douleur elle ſe rappelle qu'un être infortuné eſt aſſocié à ſon triſte ſort, qu'il partagera ſon ignominie, & qu'il ſera comme elle expoſé à l'humiliation & au dédain. Cette

affreuſe penſée la jette dans le déſeſpoir ; elle veut revoir cette malheureuſe créature à qui elle a donné le jour ; elle veut la baigner de ſes pleurs ; elle eſpere que ſa vue nourrira la haine éternelle qu'elle jure au monſtre qui l'a trompée, dont le cœur féroce ſe ferme aux plus doux ſentimens. A l'inſtant elle ſe leve, & va à ſon ſecrétaire ; elle y apperçoit des lettres .... ces lettres qui l'ont ſéduite, ces lettres ſur leſquelles elle a arrêté tant de fois ſes yeux avec plaiſir ; elle les repouſſe & les déchire avec fureur. Elle écrit d'une main tremblante à celui qu'elle voudroit déteſter, & lui demande ſon enfant, cet enfant qu'il a la lâcheté d'aban-

donner, & qu'il couvre d'infamie. Elle envoye sur le champ porter sa lettre, elle en attend la réponse avec impatience & dans la plus grande agitation. Elle reçoit ce billet dicté par la plus froide indifférence.

» Madame, l'enfant que vous
» demandez est le mien; vous
» devez être tranquille sur son
» sort; le souvenir de celle qui
» l'a mis au monde me sera tou-
» jours cher; je l'en assurerois
» de vive voix, si je ne craignois
» d'aigrir sa douleur par la pré-
» sence d'un homme qui la res-
» pecte, & qui ne mérite pas ses
» outrages.

Combien de fois elle lut, rejetta & reprit ce billet! Quelle

différence dans ſon ſtyle & celui de ces lettres qui avoient porté dans ſon ame une émotion ſi tendre, qu'elle avoit preſſées tant de fois ſur ſon cœur! La tête baiſſée & ſoutenue ſur ſes mains, elle s'écria pluſieurs fois d'une voix entrecoupée par les ſanglots: L'ingrat! il me reſpecte!... Ah! il ne m'aime plus .... non, je n'en ſuis plus aimée. Il mépriſe mon amour; il s'applaudit peut-être de m'avoir trompée, puiſqu'il ne veut pas être le témoin de mes pleurs, qu'il craint de me voir. J'irai .... hélas! oui, j'irai, je me jetterai à ſes pieds, je les arroſerai de mes larmes, je lui demanderai grace, j'implorerai ſes bontés pour cette innocente qui

eſt ſa fille . . . qu'il l'arrache à la honte, & qu'il m'abandonne après, s'il le veut; je ne l'importunerai plus. S'il la voyoit, peut-être ſes entrailles ſeroient émues, peut-être ſe rappelleroit-il cet amour . . . ces faveurs . . . Ah! l'ingrat, il a tout oublié ! . . . Rien ne pourra fléchir cette ame plus dure, plus inſenſible que le marbre; mes plaintes, mes prieres ne le toucheront point; il triomphera de me voir à ſes pieds, & fermera l'oreille aux cris de mon déſeſpoir.

Le ſilence de la nuit ne put calmer ni le trouble ni les agitations de cette femme trop tendre. Mille penſées plus affreuſes ſe ſuccédoient, & venoient l'acca-

bler. Son imagination l'entraînoit vers ſon amant, lui préſentoit cet infidele près d'un nouvel objet de ſon amour, content & ſatisfait, l'accablant des plus tendres careſſes, lui jurant de l'aimer toujours. Elle croyoit lui entendre répéter ces expreſſions ſi touchantes, & voir briller dans ſes yeux ce feu, cette ardeur qu'il avoit autrefois puiſée dans les ſiens. Si elle penſoit à ſa fille, ſon cœur étoit ému par la crainte, par l'inquiétude. Où eſt-elle? Vit-elle encore? Hélas! l'infortunée, s'écrioit-elle, il vaudroit peut-être mieux qu'elle n'eût jamais vu le jour..... Mais ne puis-je donc la voir, la preſſer contre mon ſein? N'eſt-elle pas ma fille? Qu'en veut-il faire?

Pourquoi me l'a-t-il enlevée ? Après m'avoir ravi l'honneur, pense-t-il pouvoir me priver de mon enfant ? Le barbare ! qu'il acheve son crime, qu'il m'arrache la vie... Hélas ! que m'ôteroit-il ?

Le jour la surprit dans cette agitation. Animée par l'amour, par la nature, elle veut retourner chez cet homme cruel qui déchire son cœur. Elle arrive à son hôtel ; elle monte à son appartement : on lui dit qu'il repose. Il repose, s'écrie-t-elle, lui que le remords devroit tourmenter ? Voilà, voilà le calme que l'habitude du crime donne aux méchans. Elle avance, & d'une main hardie ouvre ses rideaux. Il s'éveille tout étonné ; à peine peut-il en croire ses yeux :

il voit cette femme ſi timide, ſi modeſte, dans le plus affreux déſordre : la fureur eſt dans ſon regard; ſes cheveux ſont épars. Que voulez-vous, Madame, lui dit-il d'un air agité? Ce que je veux, répond fiérement ma mere? l'ignore-tu? . . . Homme lâche & fourbe, vas, ne crains point que je te parle de cet amour que tu as profané, de tes ſermens que tu as indignement violés. Je te mépriſe trop pour te faire des reproches. C'eſt mon enfant que je viens te demander. Qu'as-tu fait de cette fille trop malheureuſe, puiſque tu en es le pere? Elle eſt en ſûreté, répond-il. = Non, ſa vie n'eſt pas ſûre dans tes mains. Que ſai-je ſi après avoir conduit ſa mere

dans la tombe, tu n'auras pas la cruauté d'exterminer ce triſte fruit de mon indigne amour? Déja, peut-être.... Où eſt-elle? Je veux la voir. Qui de vous, ajouta-t-elle, en ſe tournant vers les gens qui l'avoient ſuivie, & qui fondoient en larmes, qui de vous ſait où eſt l'enfant? Mais, Madame, lui dit mon pere, en l'interrompant, y penſez-vous?... Malheureux! lui répond ma mere, le viſage baigné de pleurs, tu vois juſqu'où l'amour & la douleur ont pu m'égarer... Ah! que m'importe que toute la nature ſache que tu m'as déshonorée? On ne t'enviſagera jamais que comme le plus vil, le plus fourbe des hommes. Puis le regardant d'un air fier & me-

naçant : ſi dans deux heures mon enfant ne m'eſt pas rendu, attends-toi à tout ce que la fureur & le déſeſpoir pourront m'inſpirer. Elle diſparut ſur le champ. Ses genoux tremblans purent à peine la porter juſqu'à ſa voiture. L'effort qu'elle avoit fait pour parler l'avoit épuiſée. Semblable à une lumiere qui finit, elle promene ſon feu ſur tout ce qui peut le nourrir : ſa flamme s'éleve & jette un éclat plus brillant ; mais l'inſtant d'après elle baiſſe, s'agite & s'éteint.

A peine ma mere fut-elle de retour, que ſes femmes la porterent dans ſon lit. Une fiévre brûlante lui donna bientôt le tranſport. Les Médecins qui furent

appellés, ne purent éloigner la mort qui la menaçoit. Accablée & presque anéantie, poussant par intervalles de longs soupirs, elle sembloit quelquefois se ranimer: des pleurs couloient sur ses joues pâles & défaites : elle vouloit soulever ses bras : ses yeux s'entr'ouvroient, & d'une voix presqu'éteinte elle prononçoit encore le nom de sa fille. Tout-à-coup le voile de la mort s'étendit sur ses beaux yeux, & cette bouche charmante se ferma pour jamais.

L'auteur de sa mort en parut touché quelque temps; mais bientôt il oublia & celle qui l'avoit aimé, & l'enfant dont il étoit le pere. A peine ceux auxquels il

m'avoit confiée, pouvoient-ils en arracher le ſimple néceſſaire. Cette généreuſe amie que vous connoiſſez, & qui avoit conſervé dans ſon cœur attriſté le ſouvenir de ma mere, découvrit enfin le lieu où j'étois. Elle me prit dans ſes bras. Trop malheureux enfant! s'écria-t-elle, en répandant ſur moi un torrent de larmes, puiſque ton pere ne veut pas te reconnoître pour ſa fille, tu ſeras la mienne. Elle me fit conduire ſur le champ dans ſa maiſon, où elle daigna prendre ſoin de mon enfance. Juſqu'à préſent cette incomparable amie m'a retenue près d'elle, & a voulu partager avec moi ſa fortune. Souvent elle me parle de ma mere, & nous goû-

tons quelque douceur à nous attendrir ſur ſon ſort.

Voilà, continua cette fille charmante, ce que je n'oſois, ce que je n'aurois peut-être jamais dû vous dire. Elle baiſſa les yeux, & un rouge plus tendre que celui de la roſe vint embellir ſes joues. Quoi! c'eſt là, belle Aglaé, lui dis-je, en lui prenant les mains, c'eſt là ce ſecret que votre cœur n'oſoit me confier? Ah! ſi votre naiſſance eſt le ſeul obſtacle à mon bonheur, je ſuis le plus heureux des hommes. Oui, vous m'êtes encore plus chere; votre ame eſt auſſi ſenſible que celle de cette mere infortunée. Chere Amante, continuai-je avec tranſport, ſois-en ſûre, tu ſeras plus heureuſe qu'elle.

Si le ciel nous donnoit un enfant, il ne seroit pas rejetté de son pere.... Elle me regarda si tendrement, que j'osai m'avancer pour l'embrasser. Je vis paroître à l'instant l'amie qui nous étoit également chere. Je sais tout, lui dis-je, en m'approchant d'elle; votre fille m'a tout confié, & je ne l'en aime que davantage: ma fortune, mon cœur, tout ce que j'ai lui appartient: accélérez mon bonheur; daignez m'unir à votre enfant: hélas! nous serons tous deux les vôtres. Cette tendre amie jetta un regard doux sur sa fille; puis me fixant avec le sourire de l'attendrissement, elle m'embrassa sans pouvoir me parler. Je me sentis pénétré de respect dans ses bras;

& je la nommai ma mere. Aglaé d'un air ému s'approcha auſſi, & lui baiſa la main pluſieurs fois. Ma fille, lui dit ſa généreuſe amie, en me montrant, voilà ton époux; voilà celui qui te ſervira de pere; n'oublie jamais ce que l'amour lui fait faire pour toi. Jamais, répondit Aglaé, jamais.... Elle ne put achever. J'étendis vers elle mes bras; cette fille charmante vint s'y précipiter: je la preſſai contre mon cœur, en lui donnant mille baiſers.

Hélas! cet hymen que j'avois tant déſiré, ne fut pas auſſi heureux que je l'eſpérois; ſes charmes furent empoiſonnés par mille événemens cruels qui ont ulcéré mon cœur & celui de mon épouſe. En

m'unissant à elle, le ciel sembloit m'avoir aussi associé à ses malheurs.

Il y avoit déja plus de trois mois que j'avois appris le départ du vaisseau qui portoit la succession de mon pere. J'attendois son arrivée avec une impatience mêlée d'inquiétude : tous les jours mes craintes augmentoient : bientôt ma triste incertitude s'évanouit : j'appris que le vaisseau sur lequel étoit toute ma fortune avoit été pris par les Anglois. Plongé dans une tristesse profonde, j'envisageois les hommes comme une troupe de barbares qui fondent avec fureur sur un malheureux qui ne les a point offensés, le dépouillent sans pitié, & le précipitent lui & ses enfans dans la misere.

Celle qui m'avoit conſolé dans mes peines, qui m'avoit donné cette épouſe plus précieuſe encore que tout ce que j'avois perdu, fit ſes efforts pour adoucir mon malheur. Sa fortune pouvoit ſuffire à notre dépenſe ; elle eut la générosité de la partager avec nous. Nous goûtions dans la médiocrité cette paix que l'opulence fait fuir. Heureux, ſi nous en euſſions pu jouir long-temps ; mais le cruel deſtin frappa la main bienfaiſante qui répandoit ſur nous le bonheur. Nous vîmes mourir ſous nos yeux notre généreuſe amie, & nous fûmes plus touchés de ſa mort que des approches de la miſere.

Mon épouſe & moi n'oſions

lire dans l'avenir. Hélas ! par quelle fatalité l'homme pauvre eſt-il condamné à n'éprouver qu'amertume, que douleur ? Cependant la crainte de voir celle que je chériſſois reſſentir les horreurs de l'indigence, me fit chercher les moyens de l'en mettre à couvert ; mais il en eſt ſi peu d'honnêtes. Les portes du temple de la fortune ſe referment à l'approche du malheureux ; il faut qu'il rampe long-temps dans l'humiliation, dans le déshonneur, avant qu'elles s'ouvrent pour lui.

Après avoir éprouvé l'inutilité de ces talens aimables qui ne peuvent rien pour celui qui les raſſemble, je m'appliquai à cette ſcience ſi utile à la navigation,

Dans mon voyage ſur mer, je m'étois apperçu combien le *loch* dont on ſe ſert pour ſavoir le chemin que le vaiſſeau fait dans un jour, eſt incommode & peu ſûr. Je voulus le perfectionner. Je ne preſſentois pas qu'en ſacrifiant tout ce qui me reſtoit à une recherche ſi utile à ma Patrie, je m'expoſois au malheur d'en être chaſſé par la miſere. J'employai les foibles ſecours que je reçus de ma mere à compoſer cette machine qui faiſoit tout mon eſpoir. Déja en voyant mon objet rempli, je jouiſſois du plaiſir de paſſer mes jours dans une heureuſe aiſance : mon épouſe arrêtoit ſur mon ouvrage des yeux ſatisfaits ; elle en examinoit le jeu & les mouvemens avec une ſur-

prife mêlée d'admiration : tous deux nous nous livrions aux plus douces efpérances. Hélas ! elles furent bientôt détruites.

Je portai mon ouvrage dans ce féjour où l'envie & la haine fe cachent fous des dehors trompeurs, où les Grands dépofent leur fierté devant le Prince qu'ils environnent, & dont ils s'empreffent de gagner la faveur. Ceux qui furent chargés de l'examiner me comblerent de louanges, me firent mille queftions ; mais lorfque leur premiere furprife fut paffée, ils trouverent des défauts dans cette machine qui leur avoit paru fi ingénieufe ; & comme il n'y a rien de fi ordinaire chez les efprits foibles que le paffage de l'admiration

au mépris, ils me dirent que je n'avois point encore atteint le but que je m'étois proposé. Sans avoir égard au temps que j'avois employé, à l'argent que j'avois dépensé, à l'objet auquel je m'étois attaché, on se contenta de m'accorder quelques éloges stériles. Alors je vis toute ma fortune s'évanouir comme ces feux qui s'élevent du sein de la terre, brillent un instant & se dissipent dans l'air. Hommes durs & injustes, m'écriai-je, que faut-il donc faire pour se garantir de la misere? Dégraderai-je la noblesse de mon être, irai-je flatter votre orgueil, & m'exposer à vos mépris? Oh! si c'est là le seul moyen qui me reste, j'aime mieux, oui j'aime mille fois

mieux mourir. Dans mon emportement, je brisai mon Ouvrage. Je l'avouerai, en considérant ces tristes restes épars dans ma chambre, en voyant le fruit d'un travail si long perdu pour moi, & pour celle qui m'étoit si chere, je sentis des pleurs couler de mes yeux; j'eus honte de ma foiblesse; ce sentiment ne fit qu'aigrir ma douleur. Je revins vers mon épouse qui m'attendoit avec impatience. Quelle fut son indignation, lorsqu'elle apprit le malheureux succès de mon voyage! Hélas! sa plus grande peine étoit de me voir souffrir!

Je renonçai pour jamais à la recherche de la longitude; & puis il est bien difficile de trouver la vérité lorsqu'on a devant les yeux la

misere & l'humiliation. Sans bien ; sans espoir, je me vis forcé d'avoir recours à ces hommes qui nagent dans le sein de l'opulence, dont le luxe fait gémir tant de malheureux. Je me flattois d'en obtenir de l'emploi. Hélas! ils furent tous inflexibles. Il semble que la vue du misérable endurcisse leur cœur ; ils affectent de lui montrer un visage sévere ; leur maintien est fier & repoussant. Jamais ces ames viles n'ont connu le plaisir le plus doux, celui de tarir les larmes de la vertu gémissante.

Après avoir trop long-temps essuyé leurs refus offensans, ou vu l'inutilité de leurs promesses fatiguantes, pressé par la faim, je crus découvrir au loin un asile contre la

misere, & je quittai ma patrie. Semblable à un insulaire qui se voit poursuivi par une bête féroce, il fait ses efforts pour lui échapper ; il appelle du secours ; mais personne n'est touché de ses cris. Epuisé de fatigue, & prêt d'être atteint par l'animal furieux, il arrive au bord de la mer, il apperçoit une pointe de rocher, il s'élance, & va à la nage chercher l'asile qui lui est refusé dans son isle.

Personne n'ignore que le Roi de Prusse voulant affermir ses revenus, ne crut pas trouver des hommes plus intelligens, plus versés dans cet art si funeste au peuple, que parmi les François. Ceux qui s'étoient offerts n'ayant pu remplir leurs engagemens, le Prince

ſe détermina à mettre ſes Etats en régie. Un particulier las de vivre dans l'obſcurité, préféra à l'heureuſe tranquillité dont il jouiſſoit dans ſa patrie, les ſoins, les agitations que traînent après eux les emplois importans. Il offrit ſes ſervices au Prince, qui les accepta. Séduit par les eſpérances dont cet homme m'abuſa, je partis pour la Pruſſe, moi & la triſte compagne de mes infortunes.

Je voudrois répandre dans ces Mémoires quelque intérêt, ne pas arrêter toujours les regards du Lecteur ſur mes malheurs. Je préſenterai à ſes yeux ce peuple devenu célébre ſous un Prince plus grand encore au ſein de la paix, que terrible dans la guerre. Je décrirai ſon

génie, ses mœurs, ses inclinations; & si cette foible esquisse n'a pas les graces de l'expression, elle aura du moins le mérite de la vérité.

En sortant de Metz, je passai à Sarbruck. J'augurai favorablement des peuples d'Allemagne, sur les manieres simples & honnêtes des Habitans de cette petite Ville, que je quittai pour traverser une partie du Palatinat, Pays aussi charmant que fertile. Ses Habitans se ressentent encore du ravage & de la désolation que les François porterent chez eux sous un Prince intrépide; mais qui, dans l'ardeur de son courage, oublioit quelquefois qu'il combattoit contre des hommes.

Fatigué de ne marcher que sur des

routes ſablonneuſes & mal entretenues, je m'embarquai à Mayence ſur le Rhin, pour me rendre à Francfort. En paſſant ſur ce fleuve, j'admirai avec quelle majeſté il roule ſes eaux azurées : ſon lit me parut quatre fois plus ſpacieux que celui de la Seine, & ſon cours beaucoup plus tranquille que celui du Rhône. J'arrivai à Francfort. Cette Ville qui eſt libre & ſous la protection de l'Empereur, eſt célébre par ſes foires, qui y amenent de toutes parts un grand nombre de Marchands. Dans ces temps où l'intérêt concilie & rapproche tous les hommes, l'Allemand froid & tranquille devient actif : dans ce moment de fermentation, on découvre en lui la ruſe & la ſagacité

du Commerçant. Toutes les richesses de la haute Allemagne sont versées dans le sein de Francfort, où le fils de l'Empereur prend le titre fastueux de Roi des Romains. Il est étonnant que cette Ville si opulente soit si mal fortifiée. Dans la derniere guerre elle fut sur le point d'en ressentir les terribles atteintes. Ce fut près d'elle que le Maréchal de Broglie remporta sur le Prince Ferdinand la fameuse bataille de Berguen. Je parcourus avec plaisir le champ de la victoire des François : je me rappellai avec un sentiment mêlé de douceur & de fierté, que le Général qui les commandoit défit avec vingt - quatre mille hommes une armée de cinquante mille.

En continuant ma route, l'affreux tableau de la guerre s'offrit à mes yeux; je vis de triſtes veſtiges que les flammes avoient épargnés, des Forêts preſque réduites en cendres, des Maiſons découvertes & à demi brûlées, des Bourgs entiers détruits, & de malheureux Habitans qui arroſoient de leurs larmes la terre trempée auparavant du ſang des hommes. La partie de la Weſtphalie que je traverſai, & qui avoit été le théâtre de la guerre, ne me préſenta pendant l'eſpace de trente lieues que des objets déplorables, que de petites Villes où la miſere avoit répandu la triſteſſe & le deuil. Les campagnes me ſemblerent aſſez bien cultivées, & le ſol m'en parut fertile.

Je brûlois d'impatience de quitter ce Pays, qui nourrissoit ma mélancolie, & dont la vue portoit dans mon ame les plus sombres idées. Je faisois de tristes réflexions sur les funestes effets de la guerre, sur la dépopulation qui devient tous les jours plus sensible. Heureux les hommes, si ce spectacle affligeant pouvoit guérir ceux qui les gouvernent de la fureur d'étendre leurs Empires, qui ne feront plus un jour que de vastes déserts habités par des bêtes sauvages !

Enfin je touchois à une contrée plus riante, quoiqu'elle eût éprouvé presque d'aussi grands désastres. De belles routes bien percées & entretenues avec soin, à l'embellis-

ſement deſquelles il ne manque que d'être bordées d'arbres, comme celles de France, me conduiſirent dans pluſieurs Villes de la Saxe, dont j'admirai la beauté, entr'autres celle de Gotha. L'extérieur ſimple & propre de leurs maiſons, la netteté de leurs rues, en rendent le ſéjour agréable. Le peuple m'en parut ſouple & intéreſſé. Le François n'en eſt point aimé. Les Habitans ſavent pourtant diſſimuler la haine qu'ils ont pour lui, quand ils ſe flattent de beaucoup gagner, & malheureuſement je ne leur préſentois pas cette eſpérance.

Une plaine immenſe que le Printemps avoit émaillée de ſes fleurs, charma pendant quelques inſtans

l'ennui de mon voyage. Il ne manquoit à mon cœur, pour jouir de ce ſpectacle raviſſant, que l'aſſurance de voir bientôt la fidele compagne de mes pas goûter le repos que je ne ceſſois de lui promettre.

La Ville de Leipſick s'emble s'élever du milieu de cette plaine, & commander à différens Hameaux épars aux environs. J'en trouvai les bâtimens grands, & d'une noble architecture; ſes rues ſont ſpacieuſes & bien pavées; les Habitans y ſont rares: elle ne paroît peuplée que dans le temps de ſes deux fameuſes foires, qui y amenent des Marchands de toutes les Nations. Beaucoup d'Italiens & de Juifs qui y ont fixé leur ſéjour,

y font le plus grand commerce. On peut juger de sa richesse par les contributions immenses que le Roi de Prusse y a levées. Il a puisé dans son sein les moyens de subvenir aux frais de ses dernieres campagnes. Les Habitans chérissent néanmoins ce Prince, auquel la religion semble les attacher par des liens que l'intérêt même ne peut rompre. Plusieurs fois ils ont vu ce Roi vainqueur partager leur esprit entre la crainte & l'admiration : ils l'ont vu conduit par la fureur & la vengeance, à la tête d'une armée triomphante, précédée par l'effroi & la consternation, porter le fer & le feu dans la Capitale de l'Electorat, jetter l'épouvante jusques dans le Palais d'une

Princeſſe qui n'a pu ſurvivre à ſa douleur.

Je ſortis de Leipſick, pour arriver dans cette terre où j'eſpérois que la fortune, laſſe de me perſécuter, feroit pleuvoir ſur moi les faveurs qu'elle m'avoit toujours refuſées dans ma Patrie. Eſpoir trompeur, tu ſoutenois l'infortuné que tu abuſois !

Je n'eſſayerai pas d'exprimer l'ennui & la triſteſſe que j'éprouvai pendant quatre jours qui s'écoulerent juſqu'à mon arrivée à Berlin. Qu'on ſe peigne un homme accablé par le chagrin, toujours environné des plus noires penſées, forcé ſouvent de ſe dérober à ſes triſtes réflexions, d'étouffer dans ſon cœur les ſoupirs qu'il n'oſe

exhaler, pour consoler une épouſe inquiéte & tremblante. Qu'on ſe repréſente deux jeunes époux que de longs malheurs n'ont point encore endurcis à la peine, errans dans une vaſte contrée, où pas un homme ne vient s'offrir à leurs regards attriſtés, & les diſtraire un inſtant, où leurs yeux ne peuvent s'arrêter que ſur des terres incultes & ſur des forêts immenſes, tremblant à chaque pas de s'égarer, n'oſant ſe découvrir leur crainte; & l'on n'aura encore qu'une foible idée des mouvemens différens dont nos ames étoient ébranlées.

Preſque tout le Pays qui ſépare la Saxe du Brandebourg, depuis Leipſick juſqu'à Berlin, Capitale

de ce dernier Electorat, n'eſt qu'une plaine ſablonneuſe, couverte de bois de ſapin: on ne voit que des terres arides & incultes, des Habitans rares & malheureux, que leur indigence ne peut mettre à couvert de la dure néceſſité de payer des impôts qui leur enlevent tout le fruit de leurs peines, & leur ôtent tout eſpoir de ſortir de l'état déplorable dans lequel ils gémiſſent. Si l'homme compatiſſant & malheureux pouvoit ſe conſoler de ſes peines en voyant celles de ſes ſemblables, j'aurois oublié les miennes en jettant les yeux ſur ces miſérables; mais leur regard ſombre & languiſſant, leur marche incertaine & pénible, ne faiſoient qu'accroître mes dou-

leurs ; le poids de ma misere se faisoit encore sentir davantage à mon cœur, par l'impuissance où j'étois d'obliger ces pauvres Habitans.

Je croyois déja toucher au bonheur ; je commençois à découvrir les environs de Berlin : c'étoit dans cette Ville que j'espérois goûter le repos qui sembloit me fuir depuis si long-temps. Mes yeux brilloient déja d'une douce joie ; mon ame se livroit aux charmes de l'espérance. Hélas ! m'écriai-je, en levant les mains au Ciel : ô Tout-puissant ! toi qui nous a conduits sur cette terre étrangere, prends soin de deux êtres malheureux qui implorent ta bonté ; daignes tarir leurs larmes. Ma tendre amie, continuai-je, en fixant mon épouse,

en la preſſant contre mon ſein, nous trouverons parmi les hommes qui habitent cette contrée les ſecours qui nous ont été refuſés dans notre Patrie : peut-être oublierons-nous avec eux les maux que nous y avons ſoufferts.

Ces délicieuſes penſées furent bientôt diſſipées ; rien ne put changer l'horreur de mon ſort ; mes prieres ne déſarmerent point le Ciel irrité. J'éprouvai bientôt combien le paſſage rapide de la joie au comble de l'infortune eſt affreux. En arrivant à Berlin, je vis avec ſurpriſe un nombre prodigieux de mes compatriotes, que la miſere & le même eſpoir que moi y avoient amenés. J'eus un preſſentiment de mes peines,

en voyant ſur leur viſage la triſteſ-ſe & l'inquiétude. Un d'eux me dit que les Habitans ayant appris qu'ils venoient pour remplir les emplois de la Régie, les enviſageoient comme des monſtres qui apportoient la tyrannie & la faim dans leur pays. Ils leur refuſerent le logement & les vivres, qu'ils offrirent de payer auſſi cherement qu'on l'exigeroit. La nuit qui approchoit redoubloit encore leur embarras: je n'avois pas lieu d'attendre un traitement plus favorable. Que l'on juge de ma douleur, en voyant mon unique eſpérance évanouie. Je retournai vers mon épouſe, le cœur ſerré, ne ſachant comment lui annoncer notre malheur, ne pouvant me réſoudre

à lui dire que je craignois que nous ne fuſſions obligés de paſſer la nuit expoſés à l'injure de l'air, & de mourir peut-être de miſere dans le pays où nous croyions nous en affranchir pour toujours. Hélas ! elle ne lut que trop dans mes yeux ce que je n'avois pas la force de lui apprendre. L'air penſif & accablé avec lequel je l'abordai, la pénétra d'une douleur ſi vive, qu'elle tomba dans mes bras. J'arroſai ſon viſage des larmes ameres du déſeſpoir. Je fis retentir le Ciel de mes plaintes. Je fus auſſi-tôt environné de mes compatriotes ; je leur montrai mon épouſe mourante, en implorant leur ſecours, en les conjurant de rendre à la vie ce que j'avois de plus cher au monde,

celle qui ſeule pouvoit adoucir mes malheurs. Ils furent ſi touchés de ſon état, qu'ils s'empreſſerent tous de lui donner du ſoulagement. Dans le moment où elle commençoit à ouvrir les yeux qu'elle arrêtoit douloureuſement ſur moi, on vint nous apprendre que des François, aſſez grandement logés, vouloient bien nous recevoir, & nous offroient des rafraîchiſſemens.

Cette nouvelle répandit la joie parmi nous. Mon épouſe n'arriva qu'avec peine dans la maiſon de l'homme généreux, qui nous reçut d'un air affable. Il jetta ſur mon épouſe & ſur moi des regards qui m'annoncerent l'intérêt qu'il prenoit à notre ſort. Ma laſſitude,

mon accablement, ne purent me faire goûter les douceurs du sommeil. Une cruelle incertitude, d'affreux pressentimens, des images horribles que je m'efforçois en vain d'éloigner, venoient sans cesse troubler mon repos. J'imaginois me voir moi & ma malheureuse compagne dans un vaste désert, étendus sur un sable brûlant, environnés d'hommes pâles & défaits, qui expiroient, déchirés par la faim. Saisi d'horreur, mes yeux noyés de larmes se fermoient à ce spectacle épouvantable. Hélas! il ne faisoit que me présager mon sort.

Déja le jour commençoit à paroître : je me leve, j'attends avec impatience le moment où je pour-

rai parler au Chef de la Régie. . . :
Mais devrois-je fatiguer le Lecteur de ces triſtes détails? Peut-être croira-t-il que je ſurcharge la vérité. Il aura peine à ſe perſuader qu'une entrepriſe conduite ſous les ordres d'un Prince éclairé par des hommes qui ſe diſoient verſés dans les affaires les plus épineuſes, qui ſe croyoient capables de tout prévoir, de tout applanir, étoit dans le plus grand déſordre.

Le Directeur importuné de cette foule de François qui lui demandoient l'emploi qu'il leur avoit promis, nous répondit d'un air irrité qu'il n'avoit point de commiſſion à nous donner. Revenu de mon premier étonnement, lorſque je me vis ſeul, je m'avançai près de

lui, & après lui avoir reproché ſa mauvaiſe foi, & la dureté avec laquelle il s'étoit joué de mon malheur, je le menaçai de porter mes plaintes au Roi. J'ajoutai que ce Prince étoit trop juſte pour ne le pas condamner à me donner des dédommagemens, & à me renvoyer à ſes frais dans mon pays, d'où il m'avoit fait ſortir. Cette menace parut l'inquiéter. Tant il eſt vrai qu'un Prince qui entend tous ceux qui s'adreſſent à lui, intimide & arrête l'injuſtice ! Combien de vexations & de crimes ſe commettent, parce que le coupable orgueilleux ſe flatte que les cris de l'opprimé ne perceront point juſqu'à l'oreille du maître, que ſes plaintes ſeront étouffées dans l'obſcurité !

En parcourant Berlin, je rencontrois une foule de Commis oisifs, parmi lesquels il y avoit plus de cinquante Officiers François réformés. Ils se promenoient dans l'attente d'un sort plus heureux, & attiroient sur eux les regards de tout le peuple.

Ce fut dans ces momens de repos que j'observai les mœurs des Habitans, que j'étudiai ce génie particulier qui caractérise & différencie tous les peuples. J'étois dans la circonstance la plus favorable pour faire des observations justes. L'homme qui voyage à grands frais, qui se montre dans un pays étranger sous les dehors éclatans de l'opulence, qui fait luire à tous les yeux l'or qu'il prodigue,

digue, ne peut tirer que des conjectures fort incertaines sur le caractere de ceux qui l'environnent. L'espérance du gain, cette espérance qui change les hommes & leur fait prendre une forme si différente, qui leur donne un air si soumis, si affectueux, défigure tous leurs traits ; il ne peut juger que ceux qui n'ayant rien à espérer de lui, se montrent tels qu'ils sont: d'ailleurs ce génie originel & propre à chaque Nation, s'efface & se perd chez les grands ; le peuple seul le conserve. Obligé de me concentrer dans cette derniere classe, ne lui présentant rien qui pût l'engager à se contraindre & à dissimuler, je suis sûr de l'avoir vu dans son vrai jour.

Celui qui ne se plaît à arrêter ses yeux que sur des images grandes & nobles, dédaignera peut-être les détails simples que j'offre dans ces Mémoires. Mais c'est sur la description de l'homme grossier, qui est à peine sorti des mains de la nature, que le Philosophe aime à s'arrêter; c'est-là qu'il puise ses réflexions qui sont la base & l'enchaînement de ses raisonnemens; c'est-là qu'il étudie la nature, & apprend à donner des leçons à l'humanité.

La Ville de Berlin me parut d'une grandeur presque égale à celle de Paris : ses rues sont fort longues & bien alignées; ses maisons, qui n'ont pour la plupart qu'un étage, sont assez bien bâties; mais on n'y voit point ces apparte-

mens commodes ſi agréablement diſtribués, ces ſalons ſi magnifiques, ces petites piéces ſi voluptueuſement meublées, ces boudoirs ornés avec tant de goût, ces cabinets délicieux, qui ſont autant de temples conſacrés à l'amour. On n'y trouve pas non plus ces eſcaliers dérobés, dont les femmes ſe ſervent ſi heureuſement: on n'y apperçoit que de grandes ſalles ſimplement meublées & ornées de quantité de tableaux.

La riviere de la Sprée paſſe dans un quartier de la Ville; ſon peu de pente, qui retarde l'écoulement de ſes eaux, les rend épaiſſes & bourbeuſes. Elle exhale quelquefois dans ſes environs une odeur

de marécage qui eſt inſupportable, ſur-tout en Eté.

Il y a dans chaque quartier de la Ville des pompes pour la commodité des habitans; des lampes renfermées dans des lanternes obſcures, jettent dans la nuit une lumiere ſi triſte & ſi ſombre, qu'elles ſont preſque inutiles. Le Palais du Roi eſt grand, mais n'offre rien de remarquable; il n'y a pas même un jardin qui en dépende; la vue en eſt bornée de tout côté. Celui du Prince Henri eſt d'une beauté ſimple & majeſtueuſe. L'Arſenal bâti ſur quatre faces égales entre ces deux Palais, annonce le goût militaire du Prince qui l'a fait conſtruire, & prouve combien il attachoit d'impor-

tance à tout ce qui pouvoit servir à la défense & à l'agrandissement de ses Etats. L'Opéra situé en face du Palais du Prince Henri, est fort grand; la salle m'en a paru assez belle. Le Roi entretient depuis long-temps, à ses frais, une troupe de Comédiens Italiens pour l'Opéra, & une de François pour la Comédie.

Le lieu où s'assemblent les Académiciens, ne répond pas à la haute idée qu'on a de cette Académie, qu'ont illustrée, & qu'illustrent encore plusieurs de nos Savans, & à laquelle les plus grands hommes de l'Europe se font honneur d'appartenir. Mais le Prince qui n'oublie rien pour faire fleurir les sciences, fait construire un bâtiment

plus digne d'être leur asile. L'Observatoire qui est en face, est d'un goût très-simple.

La seule promenade publique, & dont tout le monde peut jouir, est un grand parc percé de plusieurs allées : elle seroit assez agréable, si une grande quantité de sable ne la rendoit fatiguante. Une de ses allées conduit à un Château que l'on nomme Charlotembourg, dont les jardins sont grands & bien entretenus. De ce Château, on découvre tous les bateaux qui sortent de Berlin, & ceux qui viennent de Hambourg.

Berlin est gardé par des Troupes, dont le nombre peut monter à dix-huit mille hommes, presque tous cazernés. Le soldat est

ſi bien obſervé, & la diſcipline ſi exactement ſuivie, que l'on n'a preſque jamais ſujet de s'en plaindre.

Cette Ville eſt une des mieux bâties, & des plus belles de l'Allemagne. Quoique le nombre de ſes Habitans ſoit à peu près de cent vingt mille, elle ne paroît pas peuplée, & conſerve la tranquillité & le ſilence de la campagne. L'air qu'on y reſpire eſt épaiſſi par des particules ſablonneuſes, qui ſouvent alterent la ſanté de ceux qui y demeurent, & les empêchent de parvenir au terme que la nature ſemble avoir preſcrit à l'humanité.

Après avoir fait la deſcription de Berlin, je vais parler des mœurs des Habitans, de leur

caractere, de leurs occupations; de leur commerce, de leurs manufactures. Je tâcherai aussi de peindre ce sexe charmant, dont l'empire s'étend sur tous les hommes.

Les mœurs des Habitans riches ou aisés sont assez douces. Les Nobles sont polis & honnêtes : on ne voit point dans leurs manieres cette hauteur, cette rudesse orgueilleuse si commune à la Noblesse Allemande. Ils forment entr'eux des sociétés qui les rendent lians & affables. C'est dans le grand monde, & sur-tout avec les femmes, que l'homme perd cet air dur & sauvage qu'il conserve dans la solitude.

Les Bourgeois sont bons & compatissans, mais peu généreux. Rarement on les entend médire.

Occupés de leurs affaires, ils paroiſſent prendre un intérêt médiocre à celles des autres. Chacun ſuit ſon goût, & ne craint point de s'expoſer au ridicule. Leur genre de vie eſt aſſez uniforme, & reſſemble à celui des Hollandois. Les hommes paſſent le matin dans leurs maiſons, & vont le ſoir ſe délaſſer de leurs occupations dans des endroits publics, où ils prennent ces plaiſirs que le Citoyen de Geneve a ſi bien décrits dans ſa Lettre contre les Spectacles, & qu'il trouve préférables aux nôtres. Là, ils oublient leurs affaires, pour s'occuper de celles de l'Europe. Si quelquefois leur converſation prend un tour moins ſérieux, on ne re-

marque point dans leurs propos cette finesse, cette pureté d'expressions qui annoncent une ame délicate, & adoucissent ces idées qui effrayent la pudeur. Lorsque l'ivresse les jette dans ce délire qui la caractérise, leur joie devient bruyante, leur imagination s'enflamme, & ils ne parlent que par éclat.

L'Artisan plus grossier dans ses manieres, est bon & sensible; sa brutalité n'est que passagere; son ame concentrée s'ébranle aisément à la voix de l'intérêt; l'espoir du gain le rend prompt & ardent; son caractere est froid & sérieux; il paroît grave même au milieu de ses plaisirs.

Ce mouvement impétueux &

violent que l'on nomme amour, & qui n'en eſt que la honte, ce feu dévorant qui emporte l'homme & le jette dans le délire, eſt moins ardent, & ne ſe fait pas ſentir avec autant de force & d'activité aux tranquilles Allemands qu'aux autres peuples. La biere & l'eau-de-vie qu'ils boivent à longs traits, ſemblent en calmer & en éteindre la fureur. On rencontre cependant parmi eux ces êtres vils & corrompus qui s'élevent du ſein de la débauche, dont le regard laſcif fait fuir l'amour, & ne peut enflammer une ame honnête. La jeuneſſe libre & oiſive va ſe livrer avec ces dangereuſes créatures au plaiſir de la danſe dans différens endroits qu'une muſique bruyante rend fort

tumultueux. Ces malheureuſes lui donnent ſouvent des regrets qui ne la corrigent point.

Les femmes ſont blondes pour la plupart ; elles ont beaucoup d'embonpoint ; leur taille n'a ni la fineſſe ni l'élégance de celle des Angloiſes ; elles n'ont point ces figures vives & enjouées qui enflamment ; leur voix, quoique douce, n'eſt point pénétrante ; on n'éprouve point près d'elles ce trouble, cet embarras ſi tendre qui fait le charme de l'amour. Si quelquefois leur teint s'anime, c'eſt plutôt le déſir que le ſentiment qui l'embellit. Elles ſont, comme dit un Auteur aimable, *heureuſement nées*. Les femmes de la Cour plus douces, plus honnêtes que les au-

tres, ne ſe parent point de cette dignité froide & impérieuſe qui défigure la beauté, en altérant ſes charmes, & elles n'en ſont pas moins reſpectées.

Le Roi de Pruſſe qui ſait combien le ſol du pays eſt aride, & qu'il ſeroit impoſſible aux Habitans du Brandebourg de vivre du produit de la terre, y favoriſe l'induſtrie. Il a établi pluſieurs manufactures qui fourniſſent à une partie du peuple les moyens de ſubſiſter. Il a appellé pluſieurs François pour perfectionner des manufactures d'étoffes d'or & d'argent, de velours, de ſerge, de ſoie & de laine; mais la lenteur de l'ouvrier, les matieres dont les frais d'importation augmentent le prix, por-

tent celui des étoffes à un tiers de plus que celles des manufactures de France, & en empêcheront toujours le débit. Les draps que l'on y fait ne sont pas comparables aux nôtres; la trame en est inégale & mal ourdie. Les velours sont mieux travaillés, mais ils sont mal teints. Ces différentes étoffes pourroient néanmoins acquérir par la suite le degré de perfection qui leur manque actuellement, si un Directeur zélé & attentif joignoit à l'intelligence le mérite du désintéressement.

Je n'ai point encore parlé de l'Ordre Militaire, du Gouvernement, & des différentes Religions.

Le Roi de Prusse a sur pied cent quatre-vingt mille hommes, qui

peuvent être aſſemblés en quinze jours, & en état d'entrer en campagne. Ces Troupes font l'exercice & manœuvrent avec un ordre & une préciſion étonnante; le chargement du fuſil ſe fait avec beaucoup de vivacité, & les autres temps ſont auſſi prompts. Il règne entre les Officiers une très-grande ſubordination. On compte au ſervice du Roi de Pruſſe trente mille hommes déſerteurs des Troupes de France, & ce nombre augmente encore tous les jours; mais ils s'accoutument difficilement à la diſcipline Allemande, qui eſt plus dure que la nôtre. D'ailleurs le François n'y trouve aucun des moyens qu'il a dans ſa patrie pour gagner de l'argent; & je ſuis

persuadé qu'à la premiere guerre, une amnistie en rameneroit plus des trois quarts.

Le soldat Prussien est grand & fort; il se présente bien sous les armes: on ne le punit point de mort ni à sa premiere ni à sa seconde désertion; on le passe seulement par les verges; mais il est pendu à la troisiéme. Si cet usage étoit observé en France, on gagneroit du moins quelque chose en arrêtant un déserteur. La peine qui devroit être celle des plus grands crimes, est trop multipliée. Un jeune libertin que la débauche a enrôlé, ou un stupide paysan qui s'est laissé séduire par de belles promesses, & qui, dans un moment de désespoir, fuit le joug qu'il s'est imposé, ne

mérite pas la mort. On a cru arrêter les désertions par une punition aussi effrayante; mais le malheureux peut-il la craindre? elle met fin à sa peine.

Le Roi fait lui-même tous les ans la revue de ses Troupes, & ordonne que l'on dresse plusieurs camps, pour faire exécuter devant lui les évolutions militaires.

Tous les Paysans de la Prusse sont soldats; on les nomme Cantonistes; ils sont attachés à différens Régimens; ils se rendent deux fois par an à leurs corps, pour y faire l'exercice, & y apprendre à manœuvrer. On voit dans ces temps les hommes de la campagne, dont la marche est lourde & pesante, porter le fusil, & avancer d'un

air martial. On peut dire avec raiſon que tous les Etats de Pruſſe ſont militaires ; & l'on croiroit, à voir l'exactitude & la diſcipline que le Roi fait obſerver dans toutes ſes Troupes, qu'il eſt toujours ſur le point d'entrer en campagne.

Le Gouvernement de Pruſſe, quoique militaire, n'eſt point tyrannique : on y voit rarement de ces coups d'autorité qui étonnent & intimident les Sujets. La Juſtice y eſt prompte, & s'y rend avec déſintéreſſement. Il eſt auſſi rare que commun ailleurs, d'y voir une de ces exécutions où la populace en foule cherche à s'émouvoir, à s'attendrir. Le vol n'y eſt point puni de mort, & l'on n'entend preſque jamais dire que quelqu'un ait

été volé. Le crime qui commence à s'effrayer à la vue du ſupplice, s'y habitue enſuite, & n'eſt plus arrêté par la crainte que l'on cherche vainement à lui inſpirer : il faut l'attaquer juſque dans ſa ſource pour le détruire. C'eſt un arbre qui pouſſe des branches à l'infini : ſi on les coupe, elles renaiſſent bientôt ; mais ſi l'on porte le fer à ſa racine, l'arbre tombe, & ſes branches meurent.

Le Juge, après avoir rendu une Sentence de mort, eſt obligé de l'envoyer au Roi avant de la faire mettre à exécution. Le Monarque la caſſe, ſi elle n'eſt point conforme aux Loix divines & à celles de la nature. Tout le monde ſait que les procès les plus épineux ne

peuvent durer qu'un an. On ne voit point ici de familles entieres ruinées par la lenteur intéressée de la Justice.

A l'ombre de l'équité du Prince, tous les Citoyens jouissent paisiblement d'une heureuse tranquillité; tous craignent de troubler l'harmonie d'un Gouvernement dans lequel ils goûtent une paix qui seroit peut-être plus souvent altérée dans une République. Les époux mécontens peuvent dissoudre leur mariage; mais ils sont obligés de former d'autres engagemens; ils ne peuvent que changer leurs chaînes. Cette liberté qui sembleroit devoir favoriser le divorce, & porter les hommes à l'inconstance, ne fait que resserrer les nœuds de l'hy-

menée : il eſt rare de voir des époux en uſer.

Les femmes ne ſont pas auſſi fécondes qu'en France, quoique dans leur ſimplicité elles ne connoiſſent point encore cet art ſi funeſte à la population, de calculer les devoirs de leur mariage ſur leur fortune. Les enfans ſoumis à leurs peres ne peuvent former d'engagemens ni ſe marier ſans leur conſentement.

Le Proteſtantiſme eſt à Berlin la Religion dominante ; le nombre des Luthériens & celui des Calviniſtes ſont à peu près égaux ; chacune de ces deux Religions a ſes Temples & ſes Miniſtres différens. Les Catholiques obſervent publiquement les cérémonies de leur

Eglife; leurs Prêtres les inftruifent fans crainte, & rempliffent leur miniftere avec une entiere liberté.

Les Juifs peuvent également s'affembler dans leur Synagogue, fans craindre que l'on infulte à leurs cérémonies fuperftitieufes. Ces malheureux qui font en horreur à prefque tous les peuples, & qui ont été traités fi long-temps par les Catholiques avec inhumanité, ont trouvé à Berlin un afile contre la perfécution. On penfe qu'ils y font au nombre de vingt mille. Le Prince qui fait qu'un peuple riche & commerçant amene l'abondance & l'induftrie dans le Pays qu'il habite, leur a ouvert fes Etats, & les y a fixés. L'intérêt

qui leur eſt ſi naturel, les fait déteſter des Habitans. Il s'en trouve parmi eux quelques-uns dont la fortune eſt immenſe; entr'autres le fameux Ephraïm, homme éclairé & intelligent, qui a fourni au Roi de Pruſſe dans la derniere guerre beaucoup d'argent, & le moyen de l'augmenter.

Les trois Religions dont je viens de parler, ſont les ſeules connues à Berlin. J'oſerai ajouter qu'étant un jour entré dans un Temple des Calviniſtes, & ayant aſſiſté à leur prêche, je fus édifié du ſilence, de l'air recueilli & pénétré avec lequel ils rendoient à l'Etre ſuprême le culte qui lui eſt dû. Je fus touché auſſi du ton ſimple & perſuaſif avec lequel leur Miniſtre leur annonçoit les vérités de l'Evangile.

On n'eſt point étourdi dans ce Pays par ces diſputes vuides de ſens, par ces queſtions oiſeuſes, qui ne font qu'aigrir les eſprits, ſans les éclairer, & que le ſage mépriſe. Le mourant ne craint pas que l'on refuſe à ſes enfans la triſte conſolation de donner à ſes os la ſépulture. La tolérance du Monarque ſemble s'être communiquée à tous ſes Sujets; ils n'inſultent point aux cultes différens du leur. Le Catholique lui-même ne croit pas voir dans les Proteſtans autant de malheureux dévoués à des feux éternels. Que ces froids Politiques qui ont répété tant de fois que l'intérêt d'un Etat ne permettoit pas la différence des Religions, apprennent que l'expérien-

ce

ce dément leur maxime tyrannique. Si la France eût été plus tolérante, elle n'eût pas vu ſortir de ſon ſein des familles ſans nombre, qui ont porté chez l'Etranger l'induſtrie, l'abondance & la population. Plus de vingt mille de ces familles errantes & fugitives ont été chercher en Pruſſe l'aſile qui leur étoit refuſé dans leur Patrie ; & j'ai vu des Villages entiers peuplés des deſcendans de ces miſérables François.

Je crois en avoir aſſez dit, pour donner au Lecteur une légere idée de la Capitale du Brandebourg, & de ſes Habitans.

Après quelques ſollicitations, j'obtins un emploi. La crainte de voir mon épouſe dans les horreurs

de l'indigence, pouvoit ſeule me donner la force de le remplir. Je vais errer, me diſois-je, dans un pays que je ne connois point; je ſerai le vil inſtrument dont on ſe ſervira pour faire contribuer des hommes qui ne m'ont point offenſé. J'irai honteuſement répandre l'inquiétude & l'effroi chez les malheureux Habitans des campagnes; je leur enleverai le fruit de leurs travaux, pour enrichir des hommes mépriſables, qui oſent acheter & ſe nourrir du ſang des peuples. Ces cruelles idées me faiſoient frémir.

Cependant mon hôte, touché de mes peines, me promit que mon épouſe trouveroit dans ſa maiſon les mêmes ſoins que la ſienne.

Affoiblie, excédée de fatigue, ſon état m'attendriſſoit; je ne lui parlois qu'avec le ſourire de la douleur.

Le moment arriva où je fus forcé de me ſéparer d'elle. O ma bien-aimée! lui dis-je, en l'embraſſant, ton époux va parcourir cette contrée aride: il ſera en but à la haine, aux injures de ſes Habitans, & la plus grande de ſes peines ſera de ne te pas voir. Sa tête auſſi-tôt ſe pencha ſur mon ſein, & elle l'arroſa de ſes larmes. Hélas! toute la fureur du ſort n'avoit pu affoiblir notre amour; il ſembloit s'étendre & s'accroître ſous ſes coups. Je m'éloignai de cette tendre épouſe, comme la mere inquiéte ſe ſépare de ſes petits, pour aller au loin

leur chercher la nourriture qui leur manque.

L'emploi que le Régiſſeur m'avoit donné étoit à Potſdam, qui eſt à quatre milles (*a*) de Berlin. Les détails que je vais donner ſur la Cour de Pruſſe ſeroient plus intéreſſans, mes obſervations plus étendues, ſi j'avois porté un nom illuſtre, ou une fortune conſidérable. Ce n'eſt pas dans l'obſcurité que l'homme ſimple peut percer ce nuage brillant qui dérobe à ſes yeux & le Monarque, & ceux qui l'environnent. Tout paroît grand à celui qui eſt dans l'éloignement; il n'apperçoit que des Héros, des

(*a*) Le mille fait deux lieues communes de France.

hommes intrépides, des Miniſtres actifs & empreſſés, que le courant des affaires entraîne : mais ſi la fortune l'approche de ces objets qui lui paroiſſoient ſi merveilleux, ſouvent il ne voit plus que des enfans ; celui qu'il croyoit un héros, n'eſt plus qu'un téméraire, le guerrier qu'un faux brave, le Miniſtre qu'un intriguant. Si j'avois pu voir & étudier ce Prince ſi célébre, mon admiration pour lui eût ſans doute augmenté, & je pourrois aujourd'hui expoſer au grand jour cette ame généreuſe à laquelle tant d'autres ſervent d'ombre.

La Ville de Potſdam, bâtie ſous Frédéric I, renferme dans ſon ſein dix-huit mille Habitans. Elle eſt ſituée dans une Iſle que forment la

Havelle & la Sprée. Son terrein eſt à la fois ſablonneux & marécageux. Pluſieurs de ſes quartiers ſont dans le goût de ceux d'Amſterdam. Des canaux ſemblables à ceux de la Hollande coulent dans cette Ville, également embellie par des allées d'arbres qui lui donnent un air champêtre, & en rendent le ſéjour agréable. On n'y voit point de places décorées; celle qui eſt en face du Château eſt la ſeule où l'on apperçoive quelques bâtimens remarquables. La rue qui eſt vis-à-vis le Palais du Roi, eſt très-belle; toutes les façades de ſes maiſons ſont conſtruites ſur des deſſeins ſemblables à ceux de *Palladio*. Mais ſous ces dehors magnifiques ſe cache la miſere du plus

vil artiſan, & du ſoldat malheureux. On voit dans cette Ville peu de Bourgeois; ils ſont preſque tous pauvres. On y rencontre beaucoup de ſoldats: cette eſpece d'hommes qui préſente l'image de la guerre, y frappe les yeux à chaque inſtant. A l'air dur & ſauvage de ſes Habitans, on prendroit Potſdam pour le ſéjour de Pharaſmane.

Le Château eſt d'un goût médiocre; il eſt ſuperbement meublé; ſes jardins ſont mal deſſinés, & plus mal entretenus.

Le Prince donne le matin aux affaires de ſon Royaume: il paroît que ce temps eſt bien employé. Il lit tous les mémoires qui lui ſont adreſſés, & y répond quelquefois. J'ai vu pluſieurs lettres

écrites de ſa main à des François, ou à ſes Sujets, qui lui demandoient juſtice. Il la leur promettoit, & leur indiquoit un jour d'audience. Le Roi dîne à midi & demi. Il admet tous les jours à une table qui touche à la ſienne, vingt ou vingt-cinq perſonnes : ce ſont des Princes, des Colonels, ou quelques hommes célébres, que des talens ſupérieurs élevent au premier rang. Pendant mon ſéjour à Potſdam, je vis le Marquis d'Argens & M. d'Alembert manger pluſieurs fois avec Sa Majeſté.

Ce Prince a beaucoup lu, & avec fruit. Quint-Curce eſt un des livres qui lui plaît davantage. Son cœur s'enflamme au récit des actions d'Alexandre : il ne ſe laſſe

point d'étudier ses opérations militaires, ses marches, ses siéges, ses victoires : tout le touche, tout l'intéresse dans la vie de ce Héros. Plus sage que le Prince malheureux qui l'avoit pris pour modele, qui en avoit la valeur & la témérité, il n'ira point répandre l'effroi au loin, troubler les peuples qui reposent à l'ombre de la paix; il se contente de faire fleurir ses Etats, & de les préserver de l'irruption de ses ennemis.

Le soir, le Roi s'amuse à faire de la musique : il joue très-bien de la flûte, & rend les *adagio* avec cette ame, cette chaleur qui donne à la musique un charme si puissant. Après le concert, le Prince soupe avec cinq ou six de ses favoris. C'est

à ce repas qu'il ſe livre le plus à cette heureuſe familiarité que l'eſprit égaye, & du ſein de laquelle naiſſent les ris & le plaiſir. Si dans l'épanchement de l'amitié il oublie qu'il eſt Roi, tout le monde s'en ſouvient, & l'admire davantage. Dignité froide & impérieuſe, jamais le vrai plaiſir n'approcha de toi; jamais le rire ne vint ſe placer ſur tes levres.

A un quart de lieue de Potſdam, eſt une Maiſon Royale aſſez jolie, nommée *Sans-Souci*. Elle eſt ſituée ſur une colline; les jardins en ſont élégans & bien entretenus. Le Roi y va faire de petits ſoupers, ſe délaſſer de ſes fatigues, oublier dans le ſein des plaiſirs Bellone & les Muſes. Ce Prince ne joue ja-

mais, & ne va point à la chaſſe, quoiqu'il y ait dans ſes bois beaucoup de bêtes fauves qui pourroient lui en donner le plaiſir. Il ne voyage point à grands frais; il n'a pas la douleur de ſentir qu'il ruine ſes Sujets, en parcourant le pays qu'ils habitent. Les Etrangers qui vont à la Cour de Potſdam, n'y ſont point éblouis par l'éclat du luxe. Le Roi eſt toujours en uniforme, & les Seigneurs ſe parent de cet habit qui ſied ſi bien à des hommes qui ſe diſent les Défenſeurs de la Patrie, & l'appui du Trône.

Je terminerai cette légere eſquiſſe par dire que la Pruſſe a le Prince le plus digne de la gouverner. Il poſſéde les connoiſſances militaires & légiſlatives. Il eſt bon,

juste & économe, quoique généreux. Je ne parle point des talens agréables qu'il cultive : tout le monde connoît ses Ouvrages, & a lu avec plaisir ses Mémoires de Brandebourg. Après avoir agrandi son Royaume, après avoir rendu ses Troupes formidables aux Puissances qui l'environnent, il s'occupe à former un Prince qui puisse lui succéder, & faire le bonheur de ses Sujets (*b*).

(*b*) Depuis un siécle, le Danemarck, la Suede, la Prusse, ont successivement produit un Héros, qui a répandu au loin la terreur de son nom. Aujourd'hui la Russie, après avoir donné des Loix à la Pologne, des fers à ses Nobles Républicains, porte ses armes victorieuses contre le Turc. Déja elle voit ces barbares épouvantés fuir devant elle.

De tous les Monarques du Nord, le Roi de

En rempliſſant les fonctions de mon emploi, j'éprouvois combien le poids de la néceſſité eſt lourd & peſant. Je me trouvois dans la cruelle alternative de tromper ceux dont j'avois la confiance, ou de ruiner des hommes dont le ſeul crime étoit celui qui eſt commun à tous les autres. Emporté par le ſentiment de la commiſération, je pardonnai pluſieurs fois aux coupables. On le ſut, & je fus menacé de perdre ma place. C'étoit le ſeul fil auquel étoit attachée ma triſte exiſtence. Hélas ! le plus grand

---

Pruſſe eſt actuellement le ſeul qui puiſſe arrêter cette Puiſſance redoutable, qui tout-à-coup s'eſt élevée, s'eſt agrandie, & dont la force & les ſuccès ſembleroient menacer l'Europe d'une révolution peu éloignée.

malheur pour l'homme bon & compatiſſant eſt d'être forcé de devenir inſenſible aux cris de ſes ſemblables, & d'être l'inſtrument de leur miſere.

Lorſque j'entrois dans ces triſtes cabanes, l'aſile du malheureux, l'effroi & la crainte ſembloient me précéder. Je voyois de pauvres vieillards que les années & le travail avoient accablés, des meres qui arrêtoient des yeux languiſſans ſur leurs foibles enfans. En leur offrant quelques ſecours, j'éprouvois ſouvent bien de la douceur à ramener la joie ſur ces viſages flétris par la peine & l'indigence.

Le ſentiment de mes peines étoit encore agravé par l'abſence de mon épouſe. Tout le jour elle

manquoit à mon cœur. Rempli de cette femme si tendre, où est-elle, me disois-je ? que fait-elle à présent ? songe-t-elle à celui qui l'adore ? est-elle heureuse ? . . . Heureuse loin de moi ! . . . . Comme j'étois le plus occupé de ces pensées, je vis entrer dans la maison où je demeurois un grand homme simplement mis, mais dont le ton ferme & assuré annonçoit l'aisance d'un Négociant de Province. Il vint se placer près de moi, & avec cette franchise assez ordinaire aux Allemands, il me parla de ses affaires, du sujet de son voyage. Comme il me vit distrait & pensif, il me fit plusieurs questions. Je crus découvrir dans le son de sa voix plus d'intérêt que de curiosité. Je ré-

pondis à ſa confiance, en lui avouant le ſujet de mes peines. Eh bien, me dit-il, après m'avoir entendu, je vois que vous êtes un homme honnête; laiſſez à d'autres malheureux cet état qui n'eſt pas digne de vous. Si vous voulez vous donner quelques peines pour mes affaires, je vous intéreſſerai dans mon commerce, & vous verrez que je ſais reconnoître les ſervices que l'on me rend. J'acceptai avec reconnoiſſance l'offre généreuſe que me fit ce Négociant de m'emmener avec lui moi & mon épouſe.

Je retournai le lendemain à Berlin, pour remettre ma commiſſion au Chef de la Régie. Je brûlois d'impatience de revoir la tendre amie de mon cœur. Je courus, je

volai chez ſon hôte. Elle me vit; ſa ſurpriſe.... ſes bras tendus vers moi.... doux raviſſement! précieux & innocent tranſport! on ne goûte plus vos charmes. L'infidélité, la triſte indifférence ont ſuccédé au ſentiment le plus pur.

L'homme généreux qui nous avoit ouvert ſa maiſon, vit avec peine les préparatifs de notre départ. Nous le quittâmes avec cette douleur muette que des ames ſenſibles éprouvent en ſe ſéparant de leur bienfaiteur, & nous rejoignîmes M. Schaap: (c'étoit le nom du Négociant Allemand). Il nous attendoit pour aller en Siléſie, où ſes affaires l'appelloient. Je fus charmé de voir cette Province, la plus belle de celles que le Roi de Pruſſe

a ſous ſon Empire. Je ne ferai point ici la deſcription de toutes les Villes du Brandebourg que j'ai traverſées pour aller en Siléſie. Cette Province, qui appartenoit autrefois à la Maiſon d'Autriche, eſt une des plus vaſtes de l'Europe. Elle eſt bornée au nord par le Brandebourg & la Pologne ; à l'orient, elle l'eſt encore par la Pologne ; au midi, par la Hongrie & la Moravie; au couchant, partie par la Baſſe Luſace, & partie par la Bohême. Elle forme à peu près une vallée longue de ſoixante milles d'Allemagne, environnée de montagnes, d'où s'échapent pluſieurs petites rivieres qui la fertiliſent, & vont ſe jetter dans l'Oder. Breſlaw en eſt la Capitale. Cette Province eſt très-

fertile en bleds : les pâturages en ſont excellens ; auſſi les prairies ſont-elles couvertes d'un nombreux bétail qui s'y engraiſſe, & fait la richeſſe du Pays. La riviere de l'Oder qui l'arroſe la rend très-agréable, & facilite ſon commerce.

Je n'ai point cherché à approfondir ſi les droits que le Roi a prétendu avoir ſur la Siléſie, & en vertu deſquels il l'a enlevée à la Reine d'Hongrie, ſont plus légitimes que ceux de cette Princeſſe. Les deux Puiſſances ont mis leurs titres ſous les yeux de l'Europe, & les ont fait valoir. Mais comme la raiſon décide rarement entre les Souverains, la force des armes a donné un maître à cette Province. Le Roi y entretient quatre-vingt mille

hommes ; il en retire des ſommes immenſes. Peut-être ſeroit-il plus aimé de ſes nouveaux Sujets, s'ils étoient moins ſurchargés d'impôts, & il ſeroit plus ſûr de conſerver ſa conquête.

Après avoir long-temps arrêté mes yeux ſur des plaines arides & ſablonneuſes, je parcourois avec plaiſir cette belle contrée qui ne m'offroit plus le triſte ſpectacle de la miſere & de la dépopulation. Ses Habitans jouiſſent de cette aiſance qui eſt commune à tous les peuples, dont le pays eſt fertile & commerçant. L'activité & l'induſtrie répandent parmi eux une heureuſe abondance. Les toiles que cette Province fournit à l'Eſpagne, y entretiennent un nombre conſi-

dérable de Manufactures, & forment avec ses draps une des principales branches de son commerce, qui pénétre dans toutes les parties de l'Allemagne, & s'étend même jusqu'en France. Elle a aussi l'avantage, si c'en est un, de renfermer dans son sein beaucoup de Nobles, qui se contentent de parler de leur origine, sans se montrer sous des dehors plus brillans que les simples Bourgeois.

La Religion Catholique est celle qui domine en Silésie. Peut-être présente-t-elle à ses Habitans le Prince Protestant qui les gouverne sous un aspect moins favorable. La conformité du culte est une chaîne de plus qui lie le peuple à son Souverain. L'homme craintif & su-

perſtitieux croit toujours voir la haine ou la tyrannie dans le cœur d'un Roi dont la Religion différe de la ſienne.

Le ſéjour que j'ai fait en Siléſie n'a pas été aſſez long pour que mes obſervations ſur les mœurs des Habitans, & ſur leur pays, ſoient bien juſtes & bien étendues. Celui qui veut briller, juge au premier aſpect, & prononce d'un ton tranchant; mais l'homme ſimple, qui cherche la vérité, & qui veut la dire, craint toujours de ſe tromper.

La Ville de Breſlaw m'a paru grande & aſſez bien bâtie. L'Oder qui la traverſe a un lit très-ſpacieux, & coule avec une rapidité étonnante. Cette riviere qui reſ-

ſemble à un grand canal, bordée de belles prairies & de pluſieurs arbriſſeaux, forme une perſpective fort agréable. Les rues de Breſlaw ſont ſi larges & ſi régulieres, que l'on découvriroit les deux extrémités de la Ville, ſi elle étoit moins longue. On y remarque auſſi pluſieurs Places aſſez belles, entr'autres une où eſt le Marché au Sel, environnée de bâtimens qui ſont de la plus noble architecture. Il y a dans cette Ville pluſieurs Egliſes bâties avec goût, ſur-tout une que les Luthériens ont enlevée aux Catholiques, parce qu'ils ſont en plus grand nombre, & que leur Religion eſt la dominante à Breſlaw.

M. Schaap, qui, après avoir vu

dans un pays ce qui se vendoit le mieux, ne trouvoit plus rien digne de sa curiosité, ayant fini toutes ses affaires, quitta la Silésie pour aller à Konigsberg. Nous le suivîmes moi & mon épouse. Après quelques jours d'une route assez fatiguante, nous arrivâmes dans cette Ville, qui est la Capitale de la Prusse, & qui fut fondée au treiziéme siécle par les Chevaliers de l'Ordre Teutonique. Ils la nommerent Konigsberg, en l'honneur de Primislas Ottocare, Roi de Bohême, qui leur amena du secours contre les Habitans de ces quartiers, qui étoient encore Païens. Elle fut fort agrandie par Albert de Brandebourg, qui la rendit une des plus considérables du

du Nord. Ce Prince qui aimoit les Sciences, y fonda une Université qui est assez célébre. On y voit aussi une Bibliothéque nombreuse, enrichie d'un Volume écrit de sa main, pour l'instruction de son fils, & le Gouvernement du Pays. Konigsberg étoit autrefois très-peuplée; mais en 1709 elle fut affligée d'une peste qui diminua beaucoup le nombre de ses Habitans. Cette Ville fait un commerce considérable avec la Russie dont elle est frontiere. Sa proximité lui fut funeste dans la derniere guerre. Les Russes s'en emparerent, & la firent contribuer. La riviere de Perge, sur les bords de laquelle elle est bâtie, facilite son commerce avec toutes les Na-

tions, & le rend très - floriſſant.

M. Schaap, qui avoit beſoin de Pelleteries, me mena chez un Marchand. Comme nous faiſions nos emplettes, nous vîmes arriver deux Ruſſes qui lui demanderent différentes marchandiſes. Lorſqu'ils eurent fini leur compte, l'un des deux fit enlever tout ce qu'il avoit choiſi, & s'en alla ſans donner d'argent. L'autre lui ſouhaita un heureux voyage, & paſſa d'un air aſſez libre dans la chambre voiſine. Je demandai à notre Marchand pourquoi cet homme ne ſuivoit pas ſon camarade. C'eſt, me répondit-il, parce qu'il eſt ſa caution; ſa perſonne me répond de toutes les marchandiſes que ſon aſſocié vient de prendre chez moi. Lorſqu'il ſera

en Ruſſie, il m'enverra des Pelleteries pour ce qu'il me doit, & ſon aſſocié alors ira le rejoindre. Il y a bien des Nations, continua-t-il, avec leſquelles il ne feroit pas trop ſûr de faire de pareilles conditions. Je connois plus d'un François qui me laiſſeroit volontiers tous ſes compatriotes pour dix mille francs. Voilà, dis-je en moi-même, & en rougiſſant, voilà donc l'idée que le peuple le plus poli & le plus aimable a donnée de ſa probité. Des hommes groſſiers, ſortis à peine des mains de la nature, ont ſu gagner la confiance des Etrangers. Leur bonne foi ne vaut-elle pas mieux que tous ces talens dont nous ſommes ſi fiers, & qui nous rendent ſi avantageux? Je ne ré-

pondis rien au Marchand, parce qu'il ignoroit que j'étois François. M. Schaap occupé à examiner ſes Pelleteries, ne nous avoit point entendus. Après avoir choiſi ce qui lui convenoit, il paya le Marchand, & nous nous en allâmes à l'Auberge, où mon épouſe nous attendoit. Notre Négociant nous annonça qu'il vouloit retourner à Hambourg ſa Patrie, où il eſpéroit me mettre à même de lui être utile.

Avant de quitter la Pruſſe, j'ajouterai encore un mot ſur l'origine des Pruſſiens. Ce Royaume eſt ſitué entre la Mer Baltique au nord, la Samogitie & la Lithuanie à l'orient, la Pologne au midi, le Brandebourg & la Caſſubie au couchant. On ne ſait pas au juſte, & les

Pruſſiens eux-mêmes ignorent comment on les appelloit autrefois. Ils ont tiré leur nom de *Boruſſiens* de la riviere de Ruſſe (*c*). On les a toujours confondus, ou avec les Bas Allemands, ou avec les Polonois. Aujourd'hui ils ſont mêlés les uns avec les autres; mais ils n'avoient anciennement aucun commerce avec eux. Leur pays fut habité par des Peuples, qui étant partis de la Scithie, & des extrémités de l'Europe, où eſt la ſource du fleuve Tanaïs, s'arrêterent dans cette Province ravagée & abandonnée par les Goths. Ils y vécurent à la maniere de leur Pays; c'eſt-à-dire, qu'ils menoient

(*c*) *Bo* ſignifie *auprès.*

une vie errante & fugitive. Ils ne connoiſſoient d'autres fruits que ceux que la nature produit ſans culture. Ils n'avoient aucune Religion, & paroiſſoient même ne pas avoir d'idée de la Divinité : ils regardoient le reſte des hommes comme des êtres indifférens ; chacun d'eux s'iſoloit : ils vivoient ſans Loix, & n'étoient aſſujettis à aucune forme de Gouvernement ; ils ſe nourriſſoient de miel ſauvage, de ſang de cheval, ou de bêtes féroces, qu'ils perçoient de leurs fléches, ou qu'ils atteignoient à la courſe. Ils ſuivoient l'impulſion de la nature ; ſaiſiſſoient la premiere femme qui s'offroit à leurs regards, & leur amour pour elle s'éteignoit avec le déſir qui l'avoit fait naître.

Ce Peuple errant multiplia à un si grand point, que le nombre prodigieux d'enfans lui fut à charge. Dans cet embarras, il forma la cruelle résolution de faire mourir toutes les filles qui naîtroient, & de ne garder que les mâles. Pendant deux ans, il exécuta ce projet barbare. Ses voisins n'en étoient pas moins inquiétés par les courses qu'il faisoit sur leurs terres. Il leur étoit difficile de s'opposer à cette multitude d'hommes qui ravageoient leurs campagnes, & fondoient sur eux comme un torrent grossi par les neiges, qui descend avec rapidité d'une montagne, & entraîne tout ce qu'il rencontre. Enfin, fatigués de cette vie vagabonde, ils s'assemblerent un jour

pour établir quelques réglemens. Un de ces Barbares, qui n'avoit pas l'esprit si grossier que les autres, leur tint ce discours : » Pourquoi nous contentons-nous » de tirer des Abeilles de quoi » nourrir nos corps ? que n'en » prenons-nous aussi des instruc- » tions & des exemples pour régler » notre vie ? Ne voyons-nous pas » aussi qu'elles ont un Roi à qui elles » obéissent ? Elles sont gouvernées » avec équité : celles qui sont oiseu- » ses, sont forcées de travailler ; cel- » les qui sont plus ménageres, plus » industrieuses & plus occupées, » sont dans les places les plus ho- » norables de leurs ruches ». Ce discours plut à l'assemblée : ils élurent unanimement ce sage Barbare

pour leur Roi, qu'ils nommerent *Vroter:* c'eſt le nom qu'ils donnent dans leur langue au Roi des Abeilles. Cet homme avoit un eſprit pénétrant, l'ame grande & juſte que doit avoir un Roi. Il régla les mariages, abolît ce mélange qui ne peut exiſter que chez une Nation féroce, & que Platon, dans ce délire qu'un Philoſophe ne devroit jamais éprouver, autoriſe dans ſa République. Il leur donna des Loix, leur inſpira de la crainte pour les Dieux, & leur fit adorer des Serpens, animaux rares dans ces régions froides. Il leur donna l'exemple des Samogites & des Peuples de la Lithuanie. Quelque temps après, pour qu'on ne dépeuplât pas les forêts, il leur perſuada

que les bêtes en étoient les Divinités. Il partagea la campagne à ses Sujets pour la cultiver, & consacra quelques forêts. Alors ces Barbares devinrent plus redoutables. La discipline ajoutée à leur valeur, les rendit quelque temps invincibles. Ils ravagerent la Province des Massoviens, qui sont des Peuples de Pologne, désirent plusieurs fois leur armée, & leur firent craindre une destruction entiere. Conrad, Roi de Pologne, désespérant de résister à des ennemis aussi terribles, résolut d'aller à Rome, pour obtenir du secours; il le sollicita pour lui, pour les Saxons & les Allemands, également attaqués par ces Barbares, qu'ils ne repoussoient qu'avec peine.

Le Pape instruit que c'étoient des Païens contre lesquels on lui demandoit du secours, & pressé par les Chevaliers Teutons, qui venoient d'être chassés de Syrie par les Sarrasins, & qui lui demandoient une retraite pour leur Ordre, leur envoya ces Chevaliers. Ils étoient alors au nombre de trente mille, tous Allemands, selon leur institut qui ne leur permettoit pas d'en admettre d'une autre nation. Cette Société, qui avoit eu de très-petits commencemens, s'étoit augmentée considérablement, avoit acquis de grands honneurs & des richesses immenses. Ces Chevaliers s'avancerent dans la Prusse, & tuerent un grand nombre d'Habitans en différentes

batailles. Après les avoir vaincus, & en avoir exterminé la plus grande partie, ils forcerent ceux qu'ils firent prisonniers de recevoir la Religion Catholique. Le Pape leur envoya des hommes éclairés pour les instruire de ses dogmes; mais ils eurent tant d'aversion pour leurs Maîtres, qu'elle s'étendit jusques sur les principes qu'ils voulurent leur donner. Dans leur fureur ils attaquerent l'Archevêque *Adelber*, & lui couperent la tête dans le temps qu'il disoit la Messe.

Après avoir souvent quitté & repris la Religion qu'on leur enseignoit, ils s'adoucirent enfin, & se laisserent persuader. Ils tuerent leur Serpent, & brûlerent les forêts qui leur avoient servi de Temple.

Les Chevaliers Teutons s'étant rendus maîtres de la Pruſſe, leurs familles commencerent à s'y établir; & c'eſt d'eux en grande partie que deſcend la Nobleſſe qui l'illuſtre. Leur Ordre devint ſi puiſſant, qu'il pouvoit compoſer une armée de ſoixante mille hommes. Les Princes du Sang Royal ſe faiſoient gloire de les commander : leur Chef avoit tous les honneurs d'un Roi. Fiers de leurs ſuccès, ils oublierent bientôt celui à qui ils devoient leur conquête. Ils ſe révolterent contre lui, s'approprierent tous les biens de l'Ordre, & rendirent leurs Commanderies héréditaires. Ils firent même la guerre aux Polonois qu'ils étoient venus ſecourir. En 1450, les Villes de

Dantzig, Thorn & Elbing, déclarerent à leur Grand-Maître qu'elles étoient lasses de lui obéir. Elles se donnerent à Cazimir, fils de Jagellon, Roi de Pologne.

La guerre que les Chevaliers & les Polonois se firent pour la Prusse, dura treize ans. Ces derniers étant restés victorieux, donnerent la loi. La Prusse citérieure de la Vistule fut annexée au Royaume de Pologne, & s'appella *Prusse Royale.*

L'Ordre garda la Prusse ultérieure, mais fut obligé d'en prêter hommage aux Vainqueurs. En 1510, Albert Margrave de Brandebourg, Grand-Maître de l'Ordre Teutonique, entreprit une nouvelle guerre contre les Polonois, qu'il termina heureusement pour

lui. Sigiſmond, Roi de Pologne, le créa Duc de Pruſſe, & rendit cette dignité héréditaire pour ce Prince & ſes deſcendans. Ce Duc étant reſté maître de la Pruſſe, quitta l'habit, la croix & les armes de l'Ordre Teutonique. Les Chevaliers trop foibles ſe contenterent de proteſter contre ce qu'ils ne purent empêcher.

Les nouveaux dogmes de Luther & de Calvin s'étoient répandus dans l'Allemagne: l'intérêt & l'indépendance les avoient fait recevoir avec avidité, & avoient arraché du ſein de l'Egliſe un nombre prodigieux de ſes enfans. Albert ſe fit Proteſtant, & la Pruſſe imita ſon exemple. Après la mort d'Albert, le Duché de Pruſſe fut long-

temps ravagé par les guerres de Gustave-Adolphe avec l'Empereur Ferdinand II. Enfin il fut érigé en Royaume héréditaire sous Frédéric Electeur de Brandebourg. L'Empereur Léopold, qui connoissoit l'ambition de ce Prince, & qui vouloit le mettre dans ses intérêts, lui promit de le faire reconnoître Roi, s'il vouloit lui fournir les secours dont il avoit besoin. Frédéric y consentit: il fut couronné à Konigsberg, & reconnu par tous les Alliés: il le fut ensuite par toutes les Puissances contractantes au traité d'Utrecht. La Princesse Sophie-Charlotte son épouse, fut peut-être la premiere de son sexe bien supérieure à cette Reine Elisabeth, qui n'étoit qu'or-

gueilleuſe & ruſée. Elle écrivoit à Leibnitz à l'occaſion du couronnement de ſon mari: » Ne » croyez pas que je préfere ces » grandeurs & ces Couronnes dont » on fait ici tant de cas, aux char» mes des entretiens philoſophi» ques que nous avons eu à Char» lotenbourg ». C'eſt à cette Princeſſe que l'Académie Royale des Sciences de Berlin doit l'exiſtence. Leibnitz en fut le Chef. Elle aimoit à s'entretenir avec ce Philoſophe ſur le principe des choſes: elle connoiſſoit le foible de ſon époux, & le voyoit avec la ſupériorité d'une ame grande.... » Je » prépare au Roi, diſoit-elle en » mourant, le ſpectacle d'une pom» pe funebre, où il aura une nou-

» velle occaſion de déployer ſa » magnificence (*d*) ». Frédéric I. en mourant, laiſſa ſon Royaume à Frédéric-Guillaume, qui eut pour ſucceſſeur Charles-Frédéric, régnant aujourd'hui.

Après avoir parlé de l'origine des Pruſſiens, & des révolutions qui ſont arrivées dans leur Gouvernement, il ne me reſte plus qu'à ajouter quelques réflexions ſur la nature du Pays. La mer jette ſur les côtes de la Pruſſe une très-grande quantité d'ambre : les Habitans achetent la permiſſion de le recueillir, & vont le chercher juſques dans les flots. Cette matiere faiſoit autrefois la richeſſe du Pays. Elle

(*d*) V. les Mémoires de Brandebourg.

étoit si estimée dans le temps des Romains, que l'Empereur Domitien voulut faire la guerre à ces Peuples pour la seule raison qu'ils avoient de l'ambre. Les Barbares surpris lui offrirent de lui donner ce qu'il vouloit venir chercher à grands frais. Ils obtinrent par ce moyen leur repos, & conserverent leur liberté. Ce commerce est bien diminué, depuis que l'on ne se sert plus de l'ambre que pour en respirer l'odeur (*e*). On trouve dans les forêts de Prusse plusieurs animaux sauvages, entr'autres des buffles & des chevaux, qui ne sont à la vérité d'aucune utilité,

---

(*e*) Pline rapporte que la moindre figure d'ambre étoit autrefois plus estimée que l'homme le plus robuste, & du plus grand prix.

parce qu'ils ſont indomptables, & qu'ils ne peuvent rien porter à cauſe de la foibleſſe de leurs jambes. La Pruſſe n'a ni vins, ni oliviers, & ne produit des légumes qu'à force de travail; mais elle a des cantons qui rapportent beaucoup de ſeigle & de froment.

J'obſerverai, pour bien des Lecteurs, que la Pruſſe que l'on nomme *Pruſſe Royale*, pour ne la pas confondre avec la Polonoiſe, n'eſt qu'une foible partie des Etats du Roi, qui ſeroient très-conſidérables s'ils étoient moins diviſés. L'Electorat de Brandebourg eſt aſſez étendu, & renferme pluſieurs Provinces. La Ville de Berlin, qui en eſt la Capitale, eſt ſituée dans la nouvelle Marche. Cette Pro-

vince eſt arroſée par pluſieurs belles rivieres. Les terres de Brandebourg ſont agréables & très-fertiles jusqu'à Thorn ; mais celles des environs de Berlin ſont arides & ſablonneuſes. Le Roi a dans l'Allemagne quelques Principautés, celles de Halberſtadt & de Minden, le Duché de Cléves, les Comtés de la Mark & de Ravenſberg. Il poſſéde auſſi une partie de la Baſſe Luſace. Je ne parle pas de la Siléſie, qui eſt la plus étendue de ſes Provinces (*f*).

(*f*) Je voulois ſupprimer cette deſcription de la Pruſſe, qui paroîtra peut-être trop longue ; mais ces détails, lorſqu'ils ne refroidiſſent pas l'intérêt, donnent plus de mérite à des Ouvrages, qui ſouvent ne portent dans nos ames qu'une émotion ſtérile.

M. Schaap, après avoir fait charger toutes ſes marchandiſes ſur un vaiſſeau prêt à partir, nous fit embarquer pour Hambourg. Je quittai ſans regret cette terre où je m'étois promis un ſort ſi heureux, & ſur laquelle je n'avois éprouvé que peines & qu'agitations. Hélas ! je devois encore eſſuyer bien d'autres malheurs ! Après un aſſez long trajet, nous arrivâmes à Hambourg, patrie de mon nouveau bienfaiteur. En entrant chez lui, je vis combien l'opulence ſe cache ſouvent ſous les dehors de la ſimplicité. Des magaſins immenſes & bien remplis, annonçoient l'étendue de ſon commerce, & ſembloient me préſager l'aiſance & le repos : c'étoit un

ſerpent qui ſe cachoit ſous des fleurs. J'avois ſurpris pluſieurs fois M. Schaap triſte & penſif, conſidérer mon épouſe, lever les yeux au Ciel, & ſoupirer. Eloigné de ce ſoupçon affreux, qui verſe ſur l'hymen le poiſon, qui en détruit les charmes, j'imaginois que ce Négociant, touché de nos peines, plaignoit cette femme ſi digne d'être heureuſe, & je l'en reſpectois davantage. Tranquille & plein de confiance, je parcourois avec plaiſir la Ville commerçante & tumultueuſe que nous habitions.

Hambourg eſt une Ville anſéatique, ſous la protection de l'Empire: ſon commerce eſt le plus floriſſant de toutes les Villes de l'Allemagne : ſes Habitans, dont le

nombre eſt au moins de quatre cent mille, ſont gouvernés par des Magiſtrats, dont le pouvoir eſt limité par un Conſeil de deux cent, qui défend les intérêts du peuple, & conſerve ſes droits. On n'y voit point ces bâtimens ſuperbes qui s'élevent à l'ombre du repos & dans le ſein du luxe. Tout y peint l'empreſſement intéreſſé du Marchand : ſon avidité active entretient un bruit continuel : la nuit même il n'eſt pas poſſible à l'Etranger de repoſer ; des ſons aigus, des cornets qui ſe font entendre à toutes les heures, interrompent ſon ſommeil à chaque inſtant.

Le Luthéraniſme eſt la Religion dominante à Hambourg. Par une

suite de cet esprit d'intolérance si ordinaire aux différentes sectes, les Luthériens empêchent les Calvinistes d'établir des Temples dans la Ville, les forcent d'aller à *Altena* (g) suivre l'exercice de leur Religion, & leur refusent la sépulture. Cette République seroit bien plus riche, si l'intérêt ne conduisoit pas souvent à ses portes une armée à laquelle elle ne peut faire rebrousser chemin, qu'en offrant au Prince qu'elle a le malheur d'avoir pour voisin, l'argent qu'il lui demande. L'Empereur, sous la protection duquel elle est, la lui fait payer quelquefois.

(g) C'est une petite Ville qui appartient au Roi de Danemarck, & qui est à un quart de lieue de Hambourg.

Dans la derniere guerre, elle a fourni au Roi de Pruſſe des ſommes conſidérables. Environnée de Puiſſances auxquelles elle n'eſt pas en état de réſiſter, elle éprouve combien il eſt malheureux de ne pouvoir leur oppoſer que la juſtice.

La Ville n'eſt pas bien bâtie, mais ſes dehors ſont charmans. Les Négocians ont des maiſons, des jardins où ils vont ſe délaſſer de leurs travaux.

Après avoir employé la plus grande partie de la journée aux affaires de M. Schaap, j'allois dans ſa petite maiſon : ſeul & tranquille, je m'occupois de mon bonheur : en le comparant à mes peines, à mes inquiétudes paſſées, je le trou-

vois bien doux. Si mon épouſe m'accompagnoit, les allées que j'avois parcourues ſeul avec plaiſir, me paroiſſoient encore plus délicieuſes ; ſa préſence les embelliſſoit ; l'air que je reſpirois me ſembloit plus pur & plus ſuave. Hélas ! ces heureux momens furent bien courts ! Plein de reconnoiſſance pour M. Schaap, je redoublois de ſoins & d'attentions pour ſes intérêts. Je ne prévoyois pas alors que la main bienfaiſante qui m'avoit arraché du centre de la douleur, rameneroit ſur mes jours l'amertume & le déſeſpoir. Un jour que deſſus une petite élévation je contemplois avec raviſſement une ſuite immenſe de jardins, dont la variété & l'étendue for-

moient une perſpective intéreſſante, je détournai les yeux, & les arrêtai ſur le chemin qui conduit à la Ville: je vis de loin une femme qui couroit avec peine, & ſe preſſoit d'arriver où j'étois. Je ne pouvois encore démêler ſes traits: l'inſtant d'après, je crus reconnoître.... Hélas! oui, c'étoit elle, c'étoit mon épouſe en pleurs! Je volai au-devant d'elle: elle leva ſur moi ſes yeux baignés de larmes, me tendit les bras, & s'évanouit à mes genoux. Déchiré par la plus cruelle inquiétude, je l'appellai des noms les plus tendres: je fis mille efforts pour la faire revenir. Un mouvement convulſif agitoit tous ſes membres. Je la conjurai de m'apprendre le ſujet de ſa douleur.

Elle preſſa ſa tête contre mon ſein, en prononçant d'une voix éteinte: Ah! ce Monſieur.... cet horrible Monſieur.... La parole expiroit ſur ſes levres. Enfin ſes forces revinrent, & j'appris que M. Schaap avoit conçu pour elle un amour, dont le feu criminel avoit été irrité par la ſageſſe de cette fidelle épouſe; qu'elle s'étoit dérobée avec peine à ſes infames careſſes. Furieux, je courus chez lui, je le trouvai pâle & tremblant, je lui reprochai ſa perfidie. C'étoit donc, lui dis-je d'une voix oppreſſée par la colere, c'étoit pour me couvrir de honte que tu m'invitois à venir dans ta maiſon? Homme dur & féroce, tu as voulu arracher au malheureux, qui a verſé ſes peines dans

ton ſein, le ſeul bien qui lui reſte. Je mépriſe tes bienfaits; tu es indigne d'obliger. Je le quittai ſur le champ, & fis porter le peu d'effets que j'avois dans le vaiſſeau ſur lequel je m'embarquai avec mon épouſe, pour revenir dans ma Patrie. Hélas! le deſtin cruel qui me perſécutoit, y attendoit ſa malheureuſe victime.

A peine étions-nous à deux lieues de Hambourg, qu'un de nos Matelots effrayés, nous fit appercevoir un Brigantin qui venoit à toutes voiles ſur nous. Un mauvais Bâtiment ſur lequel nous étions ſix perſonnes, ſans armes à feu, offroit à l'ennemi une victoire aiſée, mais peu avantageuſe. Nos efforts pour lui échapper fu-

rent inutiles : en moins de dix minutes il nous atteignit. Douze hommes, le piſtolet à la main, entrent dans notre Navire, & d'un œil avide parcourent tout ce qu'il renferme. J'étois dans cette ſécurité que donne l'indigence au milieu des voleurs. L'audace de ces malheureux, leur témérité, la fierté de leur Chef qui leur montroit ce qu'ils devoient emporter, le ſang froid avec lequel il voyoit l'allarme & le déſeſpoir des Paſſagers que l'on dépouilloit, ſon aſſurance impérieuſe, tout cela formoit un ſpectacle qui m'étonnoit. Je raſſurois mon épouſe tremblante, lorſqu'un de ces miſérables qui l'effrayoient, s'approcha d'elle, & dit à ſon camarade: nous devrions emme-

ner avec nous cette belle Dame-là.
Je lançai ſur lui un regard furieux, & mis à l'inſtant la main ſur mon épée. Le Chef lui ordonna de ſe retirer, & me dit de ne rien craindre : il défendit même que l'on touchât à nos effets. L'empire de la beauté s'étend ſur tous les êtres, ſes charmes adouciſſent l'ame la plus féroce. Ah ! malheur à celui qui ſait leur réſiſter !

Pendant notre route, je n'oſois m'abandonner à ce plaiſir ſi doux, celui de revoir ſa Patrie. Je n'avois plus d'amis dans la mienne. Hélas ! en reſte-t-il aux malheureux ? A peine les horreurs de l'indigence s'étoient-elles répandues dans ma maiſon, que j'avois vu tous les miens détourner triſtement leurs

regards, & s'éloigner de moi. Pour connoître les hommes, il faut paroître avoir besoin d'eux. Lorsque je fus arrivé en France, après avoir inutilement tenté de rentrer au service, je m'occupai du moyen de me réconcilier avec ma famille. Long-temps avant mon départ pour Berlin, ma mere avoit appris mon mariage. Indignée d'une alliance qui, suivant elle, m'avilissoit, elle ne m'envoyoit aucun secours, & elle avoit juré de ne me plus revoir. En fixant cette femme si belle, dont le regard étoit si noble, le sourire si tendre, & l'air si majestueux; en pensantau nom illustre de sa mere, à celui de l'auteur de ses jours; voilà donc, me disois-je, celle qui me désho-

nore, celle à qui ma famille rougit d'appartenir. Ah! ſi la vertu & la beauté ſont mépriſées des hommes, qu'oſeront-ils reſpecter?

Ma douce amie, lui dis-je un jour, en preſſant ſa main dans les miennes, il ſemble que le Ciel & la terre s'uniſſent pour nous perſécuter: tous les cœurs ſe reſſerrent à notre approche; nos demandes, nos prieres ſont rejettées; la cruelle indigence va bientôt nous ſaiſir, comme l'animal terrible, qui ſort en rugiſſant de la forêt, & fond avec fureur ſur deux moutons qui paiſſent triſtement. Fuyons cette contrée malheureuſe; oppoſons à notre affreuſe deſtinée la patience & le courage; allons nous offrir aux regards de nos

parens. S'ils ſont aſſez barbares pour nous laiſſer périr, eh bien, nous mourrons ſous leurs yeux. Mon épouſe conſentit à me ſuivre au milieu des mers: hélas! pouvoit-elle craindre le danger? Lorſque la vie eſt mêlée de tant d'amertume, la mort eſt-elle effrayante? Je vendis la plus grande partie des effets qui me reſtoient, pour aller à Calais, & payer notre paſſage. La ſaiſon favorable à la navigation étoit déja avancée, un vent frais commençoit à régner ſur la mer, & faiſoit frémir les eaux. Nous nous embarquâmes cependant avec aſſurance ſur un vaiſſeau qui alloit à Saint-Domingue.

Dans le nombre des paſſagers, étoit un Américain, d'une figure

aimable, qui conduisoit dans son habitation une jeune personne, dont la physionomie noble & honnête s'embellissoit du plaisir de voir son époux. Ses yeux brilloient d'un feu pur; elle laissoit entrevoir sa joie & son bonheur: son esprit facile & enjoué donnoit l'essor à ces idées enfantines, à ces jolis riens qui effleurent l'ame attristée, & l'enlevent quelquefois à sa mélancolie: une lueur d'espérance dissipoit aussi le sombre qui environnoit la mienne. Je ne pouvois croire que ma mere rejettât ses enfans qui venoient s'offrir à elle, qu'elle pût soutenir le spectacle de leur horrible sort, sans en être touchée, & sans en adoucir la rigueur. Tous les jours le sentiment de ma dou-

leur s'affoibliſſoit, & le calme de mon cœur ſembloit s'étendre ſur celui de mon épouſe : elle arrêtoit ſes yeux ſur moi avec plus d'aſſurance ; le nuage qui en obſcurciſſoit l'éclat, ſe diſſipoit ; le rire venoit ſe placer quelquefois ſur ſes levres vermeilles. Alors une rougeur aimable, en ſe répandant ſur ſes joues, animoit tous ſes traits, & les embelliſſoit. La jeune épouſe de l'Américain lui adreſſoit ſouvent la parole, & ſembloit déſirer ſon amitié. L'honnêteté de ſes manieres, ſon aimable franchiſe, ſa gaieté intéreſſante la lui gagnerent. Au bout de quelques jours, elles furent toutes deux unies par ce ſentiment rempli de charmes, qui ne croît & s'étend

que dans les ames vertueuses. Les affections des femmes sont plus promptes que les nôtres ; la délicatesse de leurs fibres cede plus promptement à l'impression du sentiment ; mais aussi il s'efface plus aisément de leur cœur. Leur en faire un crime, c'est rejetter sur elles celui de la nature, c'est reprocher au jeune arbrisseau de ne pas donner autant d'ombre que le chêne antique & touffu.

Un jour, dans cet épanchement qui est une douceur de l'amitié : vous me voyez bien gaie, dit à mon épouse Madame de Marsille (c'étoit le nom de sa jeune amie). Hélas ! si je suis heureuse aujourd'hui, je suis parvenue au bonheur par un sentier hérissé d'épines ; le

nuage épais dela douleur a obſcurci mes plus beaux jours. Plus d'une fois le ſilence de la nuit a été interrompu par mes triſtes gémiſſemens. Et vous auſſi, lui répondit mon épouſe, vous avez donc été malheureuſe : vous en plaindrez davantage celle qui l'eſt encore. Mais, continua-t-elle, lorſque l'on eſt arrivé au port, après avoir été battu par la tempête, on aime à conter les dangers que l'on a courus : on ſe plaît, en traçant l'horreur du péril, à voir l'effroi & la crainte répandus ſur le viſage de ceux qui nous entendent : on y ramene enſuite la joie avec plus de plaiſir, en leur montrant de loin le rivage, en les embraſſant avec transport. Eh bien, reprit Madame de Marſille,

ſi vous daignez entendre le récit de mes malheurs, je vous raconterai comment, après avoir répandu long-temps les larmes ameres du déſeſpoir, l'amour le plus généreux en eſt venu tarir la ſource. Elle jetta auſſi-tôt un regard ſur ſon époux en ſouriant, & continua ainſi.

Mon pere naquit dans ces Provinces où une loi injuſte donne au premier né tout le bien de ſes peres, & laiſſe les autres enfans dans l'indigence. L'eſpoir de la fortune le conduiſit dans l'Ordre de Malthe. Un grand Prince, dont il étoit aimé, lui fit avoir pluſieurs bénéfices, qui le mirent en état de ſe montrer ſous les dehors de l'opulence. Une figure intéreſſante,

un eſprit vif & léger, un air de prodigalité, l'attacherent bientôt à cette chaîne brillante que l'on nomme le grand monde : pluſieurs femmes l'enchanterent, & une ſeule le fixa. Ma mere étoit parvenue à cet âge où le ſentiment commence à paſſer dans nos cœurs, où la nature nous fait entendre une voix trop ſéduiſante ; mais elle étoit ſans biens, & ſa famille orgueilleuſe avoit déja prononcé contre elle cet Arrêt terrible qui devoit l'exiler pour jamais dans un de ces aſiles où la vertu gémit en ſilence, & lutte avec effort contre un penchant qui ne peut plus que l'entraîner dans le vice. Mon pere arrêta ſur cette jeune victime de l'ambition, les regards enflammés de l'amour. Sa douleur étouffée, ce feu que la

pudeur veut éteindre, ses yeux encore rougis par les larmes versées dans la solitude, lui donnoient cet air d'abattement & de langueur qui inspire un sentiment bien plus vif & bien plus pénétrant que les graces de l'enjouement. Mon pere n'avoit pu se défendre, en la voyant, du plus tendre intérêt : les momens qu'il passoit près d'elles s'écouloient trop rapidement ; le dégoût & l'ennui empoisonnoient tous les autres. Sa jeune amante, touchée de ses soins, éprouvoit aussi à son approche cette agitation, ce trouble secret que jette en nous la présence de celui que nous chérissons. Elle vouloit lui cacher son amour & ses peines ; elle n'osoit s'abandonner à l'espérance de le voir un jour son époux. L'Ordre auquel il étoit atta-

ché par la fortune & l'efpoir d'une Commanderie, détruifoit fon bonheur. Déja le précipice dans lequel cette jeune infortunée devoit être entraînée, s'offroit à fa vue; elle frémiffoit d'horreur; fes yeux effrayés s'arrêtoient douloureufement fur fon amant; mais fa main étoit trop foible pour l'arrêter. Cependant fa famille la preffoit d'entrer au Couvent pour y prendre ce voile de triftesse que l'amour n'ofe foulever. Mon pere ne put foutenir l'idée de perdre pour toujours celle qui lui étoit fi chere. Il préféra la mifere à cet état de mort où un cœur fenfible eft plongé, lorfqu'il ne lui refte plus d'efpoir. Il offrit aux parens de fa jeune maîtreffe de quitter l'Ordre de Malthe,

& d'entrer au Service, s'ils vouloient lui donner sa main. Ils y consentirent, & les deux amans transportés se crurent heureux pour jamais : ils se hâterent de serrer les nœuds que l'amour avoit formés.

Mon pere n'eut pas de peine à obtenir duP rince qui le protégeoit, une Compagnie dans son Régiment. Son épouse & lui goûtoient dans une heureuse médiocrité cette paix douce qui semble fuir l'opulence. Une petite maison de campagne, située à quelque distance de Paris, étoit la retraite où leurs jours purs & sereins s'écouloient. L'ambition n'altéroit point leur bonheur; leurs cœurs remplis d'amour ne formoient

d'autre ſouhait que celui d'avoir un enfant : leurs vœux furent exaucés. Il y avoit à peine deux ans qu'ils étoient unis, lorſque ma mere me donna le jour. Cette femme reſpectable preſſant ſur ſon ſein l'enfant qu'elle nourriſſoit, offroit à ſon époux le tableau touchant de la vertu. Hélas ! cette vertu qui devoit briller ſur la terre, comme la fleur éclatante qui pare les campagnes, eſt preſque toujours obſcurcie, déchirée par les épines douloureuſes qui l'environnent. La guerre, ce monſtre ſanguinaire, ce fléau de l'humanité, arracha des bras de ma mere celui qui répandoit le bonheur ſur ſes jours. Elle le vit partir, s'éloigner ; ſon œil triſte & ſombre attaché ſur lui, le

ſuivoit douloureuſement dans ſa courſe rapide. Bientôt emporté loin d'elle, elle ne vit plus que triſteſſe & qu'ennui ; ſa petite maiſon ne lui parut plus qu'une affreuſe ſolitude retentiſſante de ſes gémiſſemens & de ceux de ſon enfant. Quelquefois ſa peine s'adouciſſoit, lorſqu'elle parcouroit les lettres de ſon époux. Chaque Courier qui lui en apportoit, calmoit ſes frayeurs ; mais l'inſtant d'après elle imaginoit ſon bien-aimé dans les horreurs d'un combat, environné d'ennemis furieux, dont le bras redoutable étoit levé ſur ſa tête : elle le voyoit ſe précipiter dans le danger, voler au-devant du coup mortel qui alloit percer ſon cœur. Ces affreuſes penſées étoient une

ſource de larmes intariſſable.

Dans le cours de cette guerre, mon pere obtint pluſieurs fois la permiſſion de paſſer ſes quartiers d'hiver auprès de ſon épouſe. Vous jugez, pourſuivit Madame de Marſille, des tranſports, de l'ivreſſe de ces deux époux, lorſqu'ils ſe revoyoient. Un ſilence expreſſif, des larmes de joie, des embraſſemens prolongés, de tendres careſſes, voilà quel étoit leur langage ; c'eſt celui de l'amour. Ce ſentiment les ramenoit ſouvent vers leur enfant. Avec quel charme, avec quelle douceur ils le contemploient ! combien de baiſers ne lui donnoient-ils pas ! Hélas ! ces jours de délices ne rendoient que plus affreux celui où l'un des deux devoit s'éloigner, &

laiſſer l'autre dans la triſteſſe. Ils envisageoient ce terme de leur jouiſſance, comme le Pilote effrayé voit la pointe du rocher qui va briſer ſon vaiſſeau.

Déja, lorſque mon pere appellé par l'effroyable cri de la guerre, revoloit ſous l'étendard déployé, je commençois à ſentir, à partager la douleur de ſon épouſe; mes larmes ſe mêloient aux ſiennes, & en adouciſſoient l'amertume. Le bruit d'une paix prochaine avoit ramené dans ſon cœur l'eſpoir & la joie, lorſqu'une affreuſe nouvelle vint la rejetter dans la plus cruelle incertitude. Elle apprit que ſon époux avoit été dangereuſement bleſſé dans une action où ſon courage l'avoit emporté au milieu

milieu des ennemis. On lui annonça que les Chirurgiens craignoient qu'il ne perdît le bras, dont un coup de feu avoit brisé l'os supérieur. Heureusement leur habileté, les soins qui lui furent prodigués, & sa jeunesse le garantirent de cette perte dont il avoit été menacé. Il se trouva bientôt en état de revenir vers celle qui l'attendoit avec la plus vive impatience. Pourrois-je vous exprimer, continua Madame de Marsille, la joie & la vîtesse avec laquelle nous nous élançâmes vers lui? Quelle agitation, quel ravissement nous éprouvâmes, en le pressant tendrement sur nous! avec quel attendrissement nous considérions son visage pâle & défait, & son

bras encore trop foible pour pouvoir ſe ſoutenir ! Sa préſence ſembloit répandre en nous le ſentiment & la vie.

Deux mois après ſon retour, quoique ſa ſanté fût parfaitement rétablie, mon pere ſentit qu'il ne pourroit plus tirer de ſon bras le ſervice qu'exigeoit ſon état. Il l'écrivit à ſon Protecteur, qui obtint pour lui cette Croix qui ne devroit être que la récompenſe de la valeur ; & il lui fit avoir, peu de temps après, un Brevet de Lieutenant-Colonel, avec une penſion de 1200 liv. Cette retraite honorable ſembloit devoir aſſurer notre bonheur ; elle fut la cauſe de toutes nos infortunes. Juſqu'alors heureux du ſentiment qui occupoit ſon cœur, mon pere n'a-

voit point encore connu ce trouble, ces désirs dévorans que l'intérêt mene à sa suite. Un changement trop naturel à l'homme, peut-être l'espérance d'établir un jour sa fille plus honorablement, l'entraînerent dans les entraves du commerce. Il eut la foiblesse d'écouter, de donner sa confiance à un de ces intrigans, qui savent cacher sous les fleurs la main qui s'étend pour ravir à l'homme honnête tout ce qu'il posséde, & le plonger ensuite dans la misere. Ce fourbe persuada à mon pere, qu'en s'intéressant dans une société de Commerçans qui faisoient passer des bleds dans l'Italie dévorée par la disette, sa fortune tripleroit avant deux ans. Il lui démontra & la certitude des

bénéfices, & la sureté de ses associés. Il levoit tous les obstacles; il flattoit l'orgueil de mon pere; détruisoit la répugnance qu'un Gentilhomme éprouve en entrant dans les affaires; enfin il eut assez d'art pour attirer la bonne foi dans le piége que ses mains industrieuses avoient préparé. Mon aveugle pere lui confia sa petite fortune, grossie par une longue & sage économie: il forma des engagemens, sans en prévoir les conséquences: il apprit bientôt le mauvais succès de ses entreprises. Irrité de ses malheurs, il voulut lutter contre le sort & la mauvaise foi, & il fut terrassé. Alors son ame aigrie par le chagrin, par la vue d'un avenir funeste, repoussa les affections dou-

ces qui l'avoient enchanté. Enfeveli dans une profonde douleur, les tendres reproches de fon époufe, les careffes de fon enfant, effleuroient à peine fon cœur. Oppreffé de chagrin, fouvent il tomboit dans des accès de fureur qui nous faifoient craindre pour fes jours : fes yeux enflammés de colere fembloient chercher une victime qu'il pût immoler à fa vengeance.

Jugez, Madame, continua Madame de Marfille, de la douleur de ma mere, de celle de fa fille, qui voyoit les auteurs de fes jours s'éviter, fe fuir, pour répandre des larmes dans le filence. Ma préfence rendoit encore leurs peines plus aiguës : ils croyoient déja voir le malheureux fruit de leur

amour flétri par l'indigence, dévoré par la misere ou l'ignominie. Ces tristes pensées plongerent dans le sein de ma mere ce chagrin homicide, qui, semblable à un feu concentré, mine & détruit notre existence. Mais ce qui mettoit le comble à son tourment, c'étoit l'accablement, le morne silence de son époux; c'étoient ces larmes furtives qui obscurcissoient ses yeux, lorsqu'il les arrêtoit sur moi, & qui déceloient ses cuisans remords. Cette femme tendre, comme la fleur éclatante que le ver a piquée, perdoit tous les jours de son éclat: il sembloit qu'elle ne pouvoit exister que par l'amour de celui qu'elle chérissoit; mais cet amour si puissant, les coups du sort l'avoient affoibli.

Ce fut dans ces temps de malheur que mon jeune amant vint pour la premiere fois s'offrir à mes yeux trempés de larmes. Abîmé dans la douleur, mon cœur résista long-temps à l'impression du sentiment qui devoit le charmer. Si quelquefois je fixois celui qui le faisoit naître, j'avois honte de l'intérêt que sa présence m'inspiroit; je détournois mes regards sur ma mere, pour ne m'occuper que de ses peines. Je me refugiois dans son sein comme dans un asile sûr contre les poursuites de l'amour. Hélas! un trait aigu y vint frapper mon cœur. J'étois partagée entre le sentiment du malheur des auteurs de mes jours, & la crainte de perdre celui dont l'ame tendre

paroiſſoit ſi touchée de leurs maux, dont les regards s'arrêtoient ſi douloureuſement ſur moi, qui s'efforçoit de faire paſſer dans mon ſein une eſpérance ſi douce, qui me promettoit, qui me juroit d'attacher ſa deſtinée à la mienne, & ne demandoit pour prix de ſes richeſſes & de ſon amour, que la main de ſa maîtreſſe indigente & malheureuſe. Tous mes inſtans s'écouloient dans le trouble & le ſaiſiſſement. Cet objet déja trop cher à mon cœur, alloit s'éloigner de ſa bien-aimée: l'intérêt, ſes affaires l'appelloient au-delà des mers; il alloit traverſer cet élément terrible, où la cruelle mort marque ſi ſouvent ſon paſſage. L'effort que je faiſois pour ſurmon-

ter mes craintes & ma douleur, ajoutoient encore à ma peine. Je le vis s'éloigner & diſparoître cet amant trop tendre, qui emportoit avec lui la paix & l'eſpoir de celle qu'il délaiſſoit. A peine fut-il parti, que le ſort impitoyable déchaîné contre nous, vint répandre dans notre humble retraite l'horreur & la déſolation.

Mon pere conduit par une main perfide dans le précipice, y avoit entraîné ſa malheureuſe famille : il avoit fait ſouſcrire à ma mere les frauduleux engagemens qu'il avoit ſignés. Nous vîmes tout-à-coup fondre dans cette demeure, qui avoit été ſi long-temps le ſéjour de la paix, & le temple de l'amour,

une troupe d'avides Praticiens, Miniſtres infames de la Juſtice qu'ils déshonorent.

Pendant que l'on dépouilloit ma mere de ces précieuſes bagatelles dont notre ſexe ſe pare avec plaiſir, cette femme reſpectable contenoit ſon époux en fureur; elle arrêtoit ſon bras armé contre les brigands qui dévaſtoient notre maiſon. En un inſtant elle n'offrit plus à nos regards que le vuide de l'indigence. Notre infortune ne put nous abattre ; une force invincible ſembloit nous ſoutenir contre l'adverſité ; nous nous roidiſſions contre les coups du ſort. M'arrêterai-je, continua Madame de Marſille, ſur les détails ſimples de notre vie obſcure ? vous raconte-

rai-je comment nous sûmes adoucir l'amertume de notre état, & y trouver le bonheur?

Il ne restoit plus à mon pere, des débris de sa petite fortune, que sa pension; mais il en sollicitoit depuis long-temps, & toujours en vain, le payement. La mort lui avoit enlevé son Protecteur; nous étions sans appui & presque sans ressource. Ma mere conseilla à son époux de louer dans notre campagne une petite maison propre & simple, à laquelle étoit adhérent un jardin d'une assez grande étendue. Du prix de quelques effets dont elle se défit, nous achetâmes deux de ces animaux domestiques qui font la richesse des campagnes, & fournissent à leurs maîtres une

nourriture ſaine & agréable. Une Gouvernante qui voulut reſter avec nous, malgré notre mauvaiſe fortune & l'incertitude de ſes gages, en prenoit ſoin. Mon pere cultivoit le jardin, qui nous fourniſſoit des légumes excellens, & des fruits dont nous conſervions une partie pour l'hiver. Ma mere & moi nous nous occupions à des ouvrages de broderie ou de gaze ; qui nous rapportoient aſſez d'argent pour payer mille choſes que l'uſage a rendu néceſſaires. Nous éprouvions alors que la véritable richeſſe eſt dans la privation du ſuperflu. A peine le jour commençoit-il à répandre ſa douce lumiere ſur la nature, que je me levois pour avancer mon ouvrage. Aſſiſe près

du lit de ma vénérable mere, je la contemplois avec attendrissement: j'aurois voulu prolonger son sommeil pour qu'elle eût moins de peine. Je voyois mon pere, cet homme honnête, venir à moi, recevoir le tendre baiser de sa fille, puis considérer sa femme, la compagne de son infortune, avec un serrement de cœur. Souvent il s'éloignoit de moi pour me dérober ses larmes; il alloit répandre sa douleur dans la campagne, & rapportoit à son épouse quelques piéces de gibier. Après s'être reposé un instant, il nous quittoit pour aller demander à la terre le fruit qu'elle accorde à l'homme qui la cultive, & ne revenoit qu'à l'heure du repas. C'étoit peut-être un

des plus touchans ſpectacles que de voir ces deux époux, tous deux d'une ancienne & illuſtre famille, aſſis humblement ſous le chaume, autour d'une table couverte de laitage, de fruits & de gateaux, conſidérer avec une eſpece d'étonnement ces mets ſimples, en offrir à leur enfant, & ſe dire, en ſe ſerrant les mains, qui l'eût cru qu'un jour nous ſerions ici ? . . . Je me penchois ſur le ſein de ma mere, pour m'unir à elle, & partager les affections de ſon époux. Dans cet état, qui auroit paru ſi pauvre & ſi miſérable à tant d'autres, rien ne nous manquoit : nous ne regretions point nos vaines richeſſes ; nous trouvions dans le ſentiment qui nous uniſſoit, cette paix heu-

reuſe que l'opulence fait fuir ; jamais l'ennui n'approchoit de nous. Après avoir travaillé pendant la chaleur du jour, ma mere & moi, nous allions prendre le frais dans notre jardin, dont je cultivois quelques fleurs ; je les arroſois moi-même, & cet exercice agréable étoit encore un remede au mal qui naît d'une vie trop ſédentaire. Après nous être promenés, nous revenions avec mon reſpectable pere prendre le repas frugal que notre fidelle Louiſe nous avoit préparé : l'appétit en aſſaiſonnoit les mets, & l'amour le plus pur & le plus tendre les partageoit.

L'hiver, lorſque le froid revenoit attriſter la nature, la dépouiller de ſes ornemens, & répandre

ſur la terre humide ce voile blanc qui la dérobe à tous les regards, la lecture, la muſique & le travail partageoient tous nos momens. Mon pere embelliſſoit notre demeure de petits meubles formés de ſes mains, & que le tour avoit finis: le ſoir, il accompagnoit de ſa flûte ſa fille, qui ſe plaiſoit à chanter le tourment & l'ennui qu'éprouve une jeune amante éloignée de celui qui a charmé ſon cœur.

Un an s'étoit déja écoulé depuis le départ de mon bien-aimé, ſans que j'en euſſe reçu de nouvelles. La mort ou l'inconſtance me l'avoient-elles ravi? oublioit-il près d'une autre les ſermens qu'il m'avoit faits? cette mer orageuſe qu'il avoit traverſée ne l'avoit-elle pas englouti

dans ſon ſein? Telles étoient les funeſtes craintes qui empoiſonnoient mon bonheur. Un jour que j'errois triſtement dans un verger près de notre maiſon, j'entendis des clameurs qui m'effrayerent; je courus à la voix qui appelloit du ſecours; j'apperçus de loin un homme qui ſe défendoit contre une foule de malheureux qui s'élançoient ſur lui. Saiſie, agitée, j'approche, & je crois reconnoître mon pere.... O Dieu! oui, c'eſt lui que je vois; il eſt terraſſé & ſanglant; des monſtres affreux l'enlevent, le portent dans une voiture qui fuit déja loin de moi. Je fais mes efforts pour la ſuivre; je remplis l'air de mes cris. Accablée de douleur, de fatigue, je tombe épuiſée ſur la terre

que j'arrose de mes larmes. Je leve mes mains suppliantes vers le Ciel, & lui redemande en gémissant le respectable auteur de mes jours. Je ranime mes forces; je me traîne avec peine vers notre demeure ; je vois ma mere pâle & défaite ; je vole à elle ; je me précipite dans ses bras ; je presse son sein baigné de mes pleurs, mais elle ne m'entend point : ses yeux éteints ne voyent point sa fille ; son cœur glacé ne sent point les tendres baisers de son enfant ; un mouvement convulsif qui agite ses membres, & défigure la noblesse de ses traits, est le triste signe de sa vie. Le Chirurgien qui lui porte des odeurs & lui présente des sels, désespere déja de la voir revenir. Enfin, après

bien des ſoins, ſes yeux s'entr'ouvrent à la lumiere; elle reſpire avec peine; ſa foible voix ne peut prononcer que des mots ſans ſuite. Mon époux..... où eſt-il?.... Ses ſanglots l'empêchent d'en dire davantage.

Déja la nuit qui s'avançoit, alloit couvrir de ſes ombres ce jour de douleur. Nous la paſſâmes ma mere & moi dans la plus cruelle agitation. Nous ne ſavions à quoi attribuer l'enlevement de mon pere. Il eſt peut-être à cette heure, s'écrioit ma mere, dans l'horreur d'un cachot avec des brigands: la vertu eſt confondue avec le crime, l'honneur avec l'infamie. Son imagination lui repréſentoit ſon époux pâle & mourant, étendu

ſur la terre, dans le déſordre du déſeſpoir. Le jour nous ſurprit toutes deux déchirées par mille idées plus funeſtes. Ma mere l'attendoit avec impatience pour ſe faire mener à Paris, dont nous étions éloignées de quatre lieues. A peine fûmes-nous arrivées, qu'elle envoya dans toutes les priſons, pour ſavoir celle où étoit ſon mari. Son Commiſſionnaire vint lui apprendre qu'il l'avoit trouvé dans un de ces antres obſcurs où le crime eſt enchaîné. Ma mere s'y fit conduire auſſi-tôt. Nous traverſons avec une ſecrette horreur, & en rougiſſant, une cour que remplit une troupe de brigands. Je ſoutiens ma mere défaillante; je l'aide à monter juſqu'au réduit où repoſe

mon pere ; d'une main tremblante je frappe à sa porte : ô déchirement cruel ! c'est lui qui vient nous ouvrir. En nous voyant, il reste immobile. Je me précipite sur une de ses mains qu'il étend vers moi. Son ame est saisie, oppressée ; il ne peut ni parler, ni s'attendrir ; ce n'est que long-temps après avoir considéré sa fille & son épouse, qu'il mêle ses larmes aux nôtres. Ma mere lui demande d'une voix mourante & entrecoupée, pourquoi il lui a été si cruellement ravi, & traîné dans cet horrible lieu ? Il nous fait asseoir, se place entre nous deux, & après une longue pause : J'étois trop heureux, répond-il ; mes ennemis ont été jaloux de mon bonheur ; mon indi-

gence, mon obſcurité, n'ont pu me garantir de leur perſécution ; leurs mains avides ſe ſont étendues ſur moi juſques dans mon humble retraite. Un de ces monſtres qui ont dévoré mon bien, oſa me demander la main de ma fille. Le malheureux, continua mon pere, eſpéroit-il voir la vertu s'unir au crime ? A ce prix, il me faiſoit remiſe de ce qu'il prétend que je lui dois. J'ai rejetté ſes offres ; j'aimois mieux voir mon enfant dans l'indigence, qu'enrichie des dépouilles de l'honneur : j'aurois rougi de ſa vile opulence, & je m'enorgueilliſſois de ſa pauvreté. Cet audacieux, irrité de mes refus, armé d'un titre ſurpris à la Juſtice, eſt venu m'arracher de ce lieu où nos jours s'écou-

loient dans le ſein de la paix. Je me ſuis vu conduit en frémiſſant dans cet affreux ſéjour, où je crois ſans ceſſe entendre les gémiſſemens du coupable qui voit approcher ſon heure derniere. Cette nuit j'imaginois être environné de criminels chargés de fers, qui traînoient avec peine leurs chaînes peſantes. A cet aſpect, je m'agitois, je voulois arrêter mes regards ſur la vertu & l'innocence ; mais mon épouſe & ma fille étoient loin de moi ; elles répandoient auſſi des pleurs amers dans le ſilence & la ſolitude. Ah ! mon pere, ah ! mon époux, nous ſommes-nous écriées en même temps, vous ne reſterez pas long-temps ici. Oui, a continué ma mere, j'irai voir cet homme féroce

qui déchire mon cœur ; j'irai, & j'embrafferai fes genoux, je les arroferai de mes pleurs ; il rendra la liberté à mon époux, ou je mourrai à fes pieds. O ma tendre mere ! lui ai-je dit, ce fera moi qui irai lui redemander mon pere. Eh bien, ai-je ajouté du ton de la douleur, je la lui donnerai cette main qu'il défire. Serai-je avilie, parce que je n'aurai pu voir celui qui m'a donné le jour, paffer les fiens dans une prifon, confondu avec les malheureux que le crime y a conduits ? Ma fille, me dit mon pere, en me preffant fur fon fein, je n'ignore pas combien le facrifice que tu me veux faire doit coûter à ton cœur : tu immoles le plus tendre & le plus pur amour à mon bonheur ;

mais

mais je le jure par l'honneur qui m'eſt plus cher que la liberté, jamais celui qui m'a ravi la mienne ne ſera ton époux. Dans ce moment nous entendons frapper à la porte; ma mere ſe leve pour ouvrir. Un cri de douleur retentit auſſi-tôt au fond de mon ame. Je m'arrache des bras de mon pere; j'apperçois... Mais, Madame, continua Madame de Marſille, vous aurez peine à me croire; ce retour imprévu, cet amant qui revoit ſa maîtreſſe dans ce lieu d'horreur, dans le moment où elle veut renoncer à lui, étouffer ſon amour & le ſacrifier à la nature, tout cela va vous paroître peu vraiſemblable. Cependant je ne ſurcharge point la vérité. Peut-être le Dieu juſte qui daigne quelquefois

abaiſſer ſes regards ſur nous, voulut récompenſer la vertu perſécutée. Oui, ſans doute, c'eſt lui qui l'amena cet être bienfaiſant. J'ai peine à contenir mes tranſports en le voyant baiſer & arroſer de ſes larmes les mains de mon pere. Je voudrois pouvoir m'abandonner à ma reconnoiſſance, le preſſer ſur mon cœur, recueillir, mêler avec les miennes les pleurs qui coulent de ſes yeux, & arroſent ſes joues. Il ne vient point m'embraſſer, mais il me regarde avec douleur; il pâlit, ſes mains s'agitent & tremblent en ſe plaçant ſur les miennes: il n'oſe me parler; il reſpecte mon malheur: ah! il ne ſait pas combien il l'adoucit! Ma mere lui demande par quel heureux haſard il

à découvert où nous étions : il lui répond qu'après nous avoir écrit plusieurs fois, sans recevoir de réponse, rempli d'inquiétude & de crainte, il n'a pu résister davantage au désir de revoir ce qu'il a de plus cher au monde. Arrivé en France, il vole où il nous a laissé à son départ : on lui annonce nos désastres ; il se fait conduire à notre demeure ; il y voit Louise, notre fidelle Gouvernante, la tête penchée sur une table qu'elle arrose de ses pleurs. Cette fille le reconnoît ; alors ses larmes coulent avec plus d'abondance : elle lui dit d'une voix oppressée qu'on a enlevé la veille son cher maître ; que sa bonne maîtresse toute désolée vient de partir avec sa fille, pour

ſavoir où il eſt. Il court ſur nos pas; découvre l'Auberge où nous ſommes deſcendus, & apprend dans quelle priſon nous avons retrouvé le malheureux objet de notre amour & de nos larmes. Il veut aller ſur le champ dépoſer ce que doit mon pere, & lui rendre ſa liberté ; mais cet honnête priſonnier l'arrête, l'embraſſe, s'oppoſe à ſa généroſité. Mon amant s'irrite, s'emporte. Il faut donc, lui dit-il, que je renonce à tout eſpoir de bonheur? Cette fille que j'adore, pour laquelle j'ai traverſé les mers, vous la refuſerez donc à mon amour? Non, mon ami, lui réplique mon pere, tranſporté de joie & de reconnoiſſance: mais dois-je te priver d'une partie de ta fortune, te

vendre la main de ma fille, pour briser la chaîne qui me retient ici? Ah! mon pere, s'écrie ce bon jeune homme en l'embrassant, que dites-vous? . . . A l'instant il s'éloigne de nous, & va déposer deux cent louis, pour délivrer le pere de sa bien-aimée. On vient lui annoncer qu'il peut sortir quand il voudra. Ivre de joie, je prends sa main, & l'entraîne hors du sombre & horrible séjour que sa vertu vient d'honorer.

Nous retournâmes sur le champ dans notre petite maison; sa simplicité agréable plut à notre généreux bienfaiteur; la présence de sa maîtresse sembloit l'embellir. Le désir, l'amour nous firent souffrir avec quelqu'impatience les dé-

lais que l'on apportoit à notre hymen. Enfin le jour arriva où nous allâmes jurer aux pieds des autels de nous aimer toujours. Nous nous l'étions déja juré tant de fois, ajouta Madame de Marſille, en fixant ſon mari, que ce ſerment ne nous coûta aucun effort; & j'oſe eſpérer, continua-t-elle d'un air tendre, qu'il nous en coûtera encore moins pour le tenir.

Mon épouſe demanda à Madame de Marſille comment ſes reſpectables parens avoient pu la laiſſer partir, & ſe ſéparer d'une fille qui leur étoit ſi chere ? Mon mari, lui répondit-elle, n'avoit pas vendu ſon Habitation, ni fini ſes affaires, lorſque l'amour le ramena en France. Au reſte, il eſt arrivé ſi à propos,

que je ne lui ferai jamais de reproches de ſon empreſſement. Il falloit donc le revoir partir pour affronter de nouveaux dangers. Hélas! s'il eût voulu me croire, nous aurions laiſſé toutes nos richeſſes de l'autre monde à ſes Habitans; mais la grandeur du ſacrifice l'a effrayé, & j'ai mieux aimé partager le péril du voyage, que d'éprouver les cruelles inquiétudes qui m'ont tourmentée pendant ſon éloignement. Vous ne doutez pas, pourſuivit-elle, de la peine qu'ont reſſentie mes parens, lorſque je leur ai fait part de mon deſſein. Ils ont quitté leur campagne pour aller demeurer à Paris: l'abſence de leur fille auroit trop attriſté leur ſolitude, pour qu'ils puſſent y être heureux; mais j'eſ-

pere avant un an leur ramener mon époux, me sentir dans leurs bras, & ne les plus quitter.

Depuis ce récit, Madame de Marsille & son mari nous paroissoient plus intéressans; nos cœurs ouverts à l'aimable confiance, se communiquoient toutes leurs affections; nous trouvions dans notre amitié le remede le plus sûr contre l'ennui du voyage; il me paroissoit si agréable, que je n'osois en désirer la fin.

Il y avoit déja plus d'un mois que jettés sur la mer immense qui sépare l'Europe de l'Amérique, un vent favorable nous conduisoit vers cette Contrée où j'avois reçu la naissance. Un jour que M. de Marsille, le Lieutenant de notre

vaiſſeau & moi, étions montés ſur le pont, nous admirions le Ciel pur & ſans nuage, dont la voûte azurée étoit toute reſplendiſſante de lumiere; le ſoleil baiſſant lançoit encore ſes rayons dans les airs; déja l'océan ſembloit ouvrir ſon ſein pour recevoir cet aſtre brillant, dont la lumiere majeſtueuſe commençoit à s'éteindre. Tout-à-coup nous ſentîmes un air vif & froid qui ſillonnoit les eaux; le Ciel s'obſcurciſſoit d'un voile ſombre qui s'étendoit au loin; déja les vagues ſe ſoulevoient & ſe couvroient d'écume. J'annonçai à M. de Marſille un orage violent, & je le priai de deſcendre. Le jeune Lieutenant le retint & plaiſanta de ma frayeur. Cependant la nuit s'a-

vançoit ; à peine démêlions-nous les objets les plus proches. Comme je m'éloignois, un coup de vent vint frapper notre navire. Heureusement je me tenois alors à des cordages. J'entendis aussi-tôt un cri de frayeur. J'appellai plusieurs fois M. de Marsille & le Lieutenant ; personne ne me répondit. Je commençois à craindre qu'ils n'eussent été tous deux emportés par le tourbillon. Cependant les Matelots effrayés couroient, reployoient les voiles. Je rencontrai le Capitaine, à qui je fis part de mes craintes. Il fit aussi-tôt chercher son Lieutenant & M. de Marsille ; mais on fut bientôt convaincu qu'ils avoient été précipités dans la mer. Madame de Marsille, à la-

quelle on ne put diſſimuler ſon malheur, couroit, en rempliſſant le vaiſſeau de ſes cris. Elle vouloit s'élancer dans les eaux; on avoit peine à contenir ſa fureur. Un danger univerſel jettoit auſſi la conſternation dans tout l'équipage: les vents terribles & oppoſés agitoient horriblement notre navire; les flots mugiſſans le ſoulevoient avec eux, & ſembloient enſuite lui ouvrir un abîme profond. Nous entendions le bruit des vagues qui venoient ſe briſer contre lui. La nuit la plus ſombre étoit éclairée par des feux qui s'échappoient des nuages enflammés. L'œil fixé ſur les eaux, je cherchois d'un regard attriſté l'ami que je venois de perdre: je rejettois

l'efpérance ; je n'ofois me livrer à fes charmes trompeurs. Tout-à-coup un trait de feu vint répandre fur l'onde agitée une lumiere fugitive. Je crus découvrir dans cet inftant un malheureux qui luttoit contre les flots. Son vifage pâle s'anima en voyant le navire ; fes mains s'étendirent ; mais auffi-tôt les ténébres l'environnerent, & je ne vis plus rien. Je courus avertir des matelots, qui crierent de toutes leurs forces, en jettant des cordes ; mais le bruit du tonnerre & celui des flots étouffoient leurs inutiles clameurs. Animé par la fureur & l'efpoir, je lançai plufieurs fois dans l'air une corde, dont le bout étoit enflammé ; je la retirois avec une efpérance qui étoit bientôt diffi-

pée. Tous les Matelots allumoient également l'extrémité de leurs cordes. A la lueur de celle que je tenois, je crus encore appercevoir le malheureux que j'avois entrevu. Sa main la saisit; je la tirai aussi-tôt avec rapidité; je sentis plus de résistance; j'appellai du secours. O prodige inoui! ô puissans efforts de l'amitié! mes mains s'étendent & s'arrêtent sur un corps humide que j'entraîne dans le navire. J'eus peine à reconnoître mon cher de Marsille; son visage étoit pâle & défait; ses cheveux épars & trempés le défiguroient. Epuisé de fatigue, il ne pouvoit soutenir sa tête appesantie; il serroit encore avec force la corde qui l'avoit sauvé. Je voudrois pouvoir décrire

la joie, le délire de ſon épouſe; lorſqu'on lui annonça que le mari dont elle pleuroit la mort vivoit, étoit près d'elle, qu'elle alloit le revoir. Pendant qu'on ôtoit à M. de Marſille ſes vêtemens attachés ſur lui, ſa femme le réchauffoit du feu de ſes baiſers; elle portoit ſa main tremblante ſur ſon cœur. Le Chirurgien, après lui avoir fait rejetter l'eau qu'il avoit priſe, le fit mettre dans un lit bien chaud. Pendant qu'il repoſoit, nous le conſidérions avec attendriſſement; ſon épouſe me prenoit les mains, & n'écoutoit que ſa reconnoiſſance; elle les baiſoit avec tranſport.

Cependant les vents étoient diſſipés, le calme avoit ſuccédé à l'orage, & les rayons du ſoleil le-

vant doroient déja la ſurface des eaux. En contemplant cette vaſte étendue de mer, où le plus grand vaiſſeau n'eſt qu'un point; inſenſés que nous ſommes, me diſois-je, comment l'intérêt peut-il nous entraîner ainſi au milieu des dangers? Pourquoi changeons-nous en mal le bien que l'Auteur de la nature a daigné créer pour conſerver ſon ouvrage? Si les vents impétueux viennent ſoulever les flots & exciter la tempête, n'eſt-ce pas pour purifier cet élément, dont le calme prolongé, en corrompant l'air, détruiroit tout ce qui reſpire? O hommes! qui craignez la mort, ne volez pas au-devant d'elle; ne franchiſſez point les bornes que la nature vous a preſcrites; ne vous

confiez point à un calme perfide ; demain cette ſurface égale ſera briſée par les vents ; les vagues blanchies d'écume, offriront à vos regards effrayés des gouffres profonds où la mort attend ſes victimes : alors vous regretterez le rivage que vous avez quitté.

Après m'être repoſé quelques heures, je retournai vers M. de Marſille, qui étoit déja aſſez bien revenu de ce trouble où l'épuiſement & la crainte l'avoient jetté. On lui avoit fait prendre des reſtaurans qui avoient ranimé ſes forces, & raffermi ſes fibres ébranlées. Sa voix étoit encore éteinte. Pendant mon abſence, ſon épouſe lui avoit appris que c'étoit moi qui avoit ſauvé ſes jours. En me

voyant, il me prit la main, & voulut la porter ſur ſes levres; ſes yeux arrêtés ſur moi s'obſcurciſſoient de larmes. Pénétré de ſon attendriſſement, je me penchai ſur lui, & mêlai mes pleurs à ceux de la reconnoiſſance. L'amour lui rendoit la vie ſi précieuſe! Hélas! c'eſt lui qui fait le malheur de la mienne!

Au bout de quelques jours, M. de Marſille fut parfaitement rétabli. J'éprouvai bien de la douceur à penſer que je l'avois arraché des bras de la mort, & rendu à cette femme tendre & vertueuſe, qui n'auroit pu lui ſurvivre. Cependant nous approchions déja de Saint-Domingue, de cette Iſle où ma famille vivoit dans le ſein de l'opulence. Une triſte incertitude

reſtoit au fond de mon cœur; je n'oſois me livrer à l'eſpoir de revoir celle qui m'avoit donné le jour. Je craignois qu'elle ne conſervât encore ce ſentiment qui l'avoit rendue ſi indifférente ſur mon ſort; que l'orgueil n'étouffât dans ſon ſein cette joie que la mere éprouve en retrouvant ſon fils. Dans un moment où ces ſombres penſées jettoient l'inquiétude & le trouble dans mon eſprit, M. de Marſille s'approcha de moi, & me dit du ton de l'amitié, de ce ton qui va au cœur: je le vois, vous ne me croyez pas digne de votre confiance; vous ſouffrez: oui, j'en ſuis ſûr, vous n'êtes point heureux; mais vous aimez mieux concentrer vos peines, renfermer dans votre ame le ſentiment de votre douleur,

que de le répandre dans celle d'un homme dont vous avez ſauvé les jours. O mon ami! continua-t-il, douterois-tu de mon zèle, de ma reconnoiſſance, du plaiſir que j'aurois à faire ton bonheur? Hélas! ne te dois-je pas le mien & celui de mon épouſe? Le feu qui brilloit dans les yeux de cet aimable jeune homme, la vérité expreſſive qui ſe peignoit dans ſes geſtes, dans le ſon de ſa voix, me toucherent. Oui, lui dis-je, mon cher de Marſille, je ſouffre, mon cœur ſe reſſerre, en approchant de cette Iſle où je devrois rencontrer le bonheur qui me fuit depuis ſi long-temps. Ah! mon ami, ajoutai-je, que ne puis-je vous apprendre le ſujet de mes peines! mais ce ſecret n'eſt pas à moi. Comme je prononçois

ces mots, nous vîmes paroître les deux femmes charmantes que la vertu & l'amitié unissoient. La vérité, continua M. de Marsille, en regardant son épouse, ne s'accorde que trop avec mes soupçons. Cet ami que nous chérirons jusqu'à la mort, n'est point heureux; un chagrin déchirant est attaché à son ame généreuse. Hélas! s'il n'ose nous confier ses peines, qui sera son consolateur? Ce que mon époux croit ne vous devoir pas dire, reprit celle que j'adorois, je vais vous l'apprendre, parce que je suis sûre de conserver votre estime, & de ne pas perdre votre amitié. Son amie l'embrassa aussi-tôt; M. de Marsille lui serra tendrement la main, & elle leur dévoila avec courage le secret de sa naissan-

ce : elle leur raconta avec cette grace & ce ton ſi touchant, les malheurs de ſa mere, conduite au tombeau par la perfidie de ſon amant : elle s'étendit avec complaiſance ſur les ſoins de ſa bienfaitrice, ſur l'amour de ſon époux : elle leur apprit ces cruelles révolutions qui changerent nos heureux jours en jours de douleur, & nous forcerent d'aller au loin chercher l'humiliation & le déſeſpoir : elle leur avoua que ma mere avoit un ſi grand mépris pour elle, & étoit ſi irritée de mon mariage, qu'elle m'avoit refuſé, depuis qu'elle l'avoit appris, juſqu'aux moindres ſecours, & n'avoit jamais répondu à mes lettres que par le plus grand dédain, & la défenſe de lui écrire davantage. Jugez, con-

tinua-t-elle, si en allant nous offrir à ses regards, nous avons lieu d'espérer un traitement bien favorable.

Non, lui répondit Madame de Marsille, non ma tendre amie, vous ne serez point exposée au mépris de cette mere injuste; ce sera dans ma maison que vous viendrez demeurer. Si la mere de votre époux refuse de vous voir, nous retournerons chez la nôtre avec M. de Marsille : mon pere n'attend que deux enfans, il en reverra quatre. Avec quel plaisir il vous recevra, ajouta-t-elle, en me fixant ! Combien ses caresses seront tendres, lorsqu'il saura que vous aurez sauvé la vie à l'époux de sa fille !

Pénétrés de reconnoissance, nous acceptâmes les offres de cette femme généreuse.

Alors tranquille ſur le ſort de mon épouſe, j'abandonnai mon ame aux charmes de l'amitié; je n'imaginai plus voir ma bien-aimée inſultée, rejettée de ma famille, revenir à moi baignée de larmes, répandre ſes pleurs ſur mon ſein: je ne crus plus l'entendre murmurer contre la dureté des hommes, & me reprocher ſon opprobre. Je me livrai à l'eſpérance de la voir un jour chérie de ceux qui la dédaignoient, parce que leurs regards ne s'étoient point encore arrêtés ſur cette phyſionomie douce & majeſtueuſe qu'une ame tendre avoit embellie de ſon empreinte. Cet heureux eſpoir me fit naître le deſſein de cacher ſon arrivée à mes parens, d'aller m'offrir ſeul à eux, & de leur faire enſuite

présenter mon épouse sous un nom étranger. M. & Madame de Marsille applaudirent à mon projet, & me promirent tous leurs soins pour en assurer le succès. Nous approchions déja de cette Isle où j'avois reçu la naissance, & d'où le destin m'avoit attiré dans le sein de la peine & de la misere. Nous apperçûmes l'étendard flottant, qui annonçoit à la Colonie l'arrivée de notre navire. A quelque distance du port, une chaloupe vint à nous pour nous reconnoître. M. de Marsille & sa femme, mon épouse & moi, nous y descendîmes, & nous nous fîmes mettre à terre.

Fin de la premiere Partie.

33

MEMOIRES

D'UN AMÉRICAIN.

RPJCB

MEMOIRES D'UN AMÉRICAIN,

Avec une Deſcription de la Pruſſe & de l'Iſle de Saint Domingue.

Par l'Auteur des Lettres d'Affi à Zurac, *& de celles d'un* Philoſophe ſenſible.

SECONDE PARTIE.

A LAUSANNE,

Et ſe trouve A PARIS,

Chez la V. Regnard & Demonville, Libraires, Grand'Salle du Palais, à la Providence, & rue baſſe des Urſins.

M. DCC. LXXI.

RPJC

MÉMOIRES
D'UN AMÉRICAIN.

POURQUOI, lorſque je n'ai plus que des malheurs à décrire, ne rejetté-je pas la plume ? Quel plaiſir puis-je goûter à me retracer mes peines ? . . . Hélas ! l'amant qui vient de perdre celle qu'il chériſſoit, n'arrête-t-il pas encore avec douceur ſes yeux ſur ſon image ? Il ſe plaît à contempler ſes traits, à les baigner de ſes larmes ; il craint que ſa douleur ne s'affoibliſſe ; il ne veut pas que la plaie qui fait ſaigner ſon cœur, ſe

referme; il préfere les lieux ſombres & ſolitaires qui nourriſſent ſa triſteſſe, à la prairie émaillée de fleurs; la gaieté folle de la jeune Villageoiſe l'importune; le chant de l'oiſeau ſuſpendu ſur la branche qu'il agite, fatigue ſon oreille; ſon œil farouche ſe plaît à ſonder la profondeur d'un précipice; les monts couverts de glace ſont ceux qu'il aime à parcourir: il voudroit que les accens de ſa douleur puſſent remplir l'eſpace des airs.

Un ſouvenir affreux, des idées plus ſombres, commencent à m'environner, mon imagination s'obſcurcit, ma main tremble, & mon cœur ſe reſſerre. Inſenſé! je ſuis venu chercher le malheur & la mort....

Après avoir paſſé quelques jours dans l'Habitation de M. de Marſille, je me fis conduire à celle d'une ſœur que j'avois laiſſée, en partant de Saint-Domingue, dans l'âge le plus tendre. Comme je traverſois une cour ſpacieuſe pour aller à ſon appartement, je rencontrai une femme âgée, portée dans une chaiſe par des Négres. Elle me fixa quelque temps ; je la conſidérai auſſi avec intérêt. Je m'avançai vers un ſalon où l'on m'annonça au mari de ma ſœur, qui me reçut avec une politeſſe froide & contrainte. Sa femme qui parut peu de temps après, me fit plus d'accueil ; ſes careſſes furent plus tendres, & les miennes la toucherent davantage. Elle me

dit que ſa mere ſortoit de chez elle. Je jugeai alors que cette femme que j'avois rencontrée, & ſur laquelle j'avois arrêté les yeux avec un ſentiment confus, étoit celle qui m'avoit donné le jour. Ma ſœur me demanda ſi je voulois la voir, & m'offrit de me conduire chez elle. Il n'y a qu'un inſtant, lui répondis-je, que je ſuis dans votre maiſon, & vous voulez déja m'envoyer ailleurs. Elle rougit auſſi-tôt & m'embraſſa, en m'aſſurant de ſon amitié. Elle me conduiſit dans un appartement qu'elle me pria de croire le mien, & me donna un eſclave pour me ſervir. Ses deux fils qu'elle fit appeller, vinrent auſſi-tôt d'un air vif & enjoué coller ſur mes joues leurs bou-

ches enfantines. Je les pris dans mes bras : aimables enfans, m'écriai-je, vous êtes chers à celle qui vous à portés dans ſon ſein ; vous ne craignez point ſon courroux. Ah ! vous êtes plus heureux que moi !

Le lendemain je priai ma ſœur d'apprendre mon arrivée à ma mere, & de faire ſes efforts pour diſſiper ſa haine que j'avois ſi peu méritée. Dans le moment où elle me promettoit tous ſes ſoins, deux Négres parurent, ouvrirent les portes du ſalon, & annoncerent ma mere. Ma ſœur me fit ſigne de me contenir. En voyant paroître cette femme vénérable, déja courbée par les années, affoiblie, exténuée par de longues maladies, je

ſentis mon cœur pénétré d'amour & de reſpect ; j'eus peine à arrêter mes tranſports ; je voulois me jetter à ſes genoux, preſſer ſa main ſur mes levres ; je la contemplois avec attendriſſement. Lorſque je lui entendis donner à ma ſœur le doux nom de fille, je détournai la tête, pour lui cacher mon trouble. Ne ſuis-je pas auſſi ſon fils, me diſois-je, l'ame oppreſſée de douleur? pourquoi ne me nomme-t-elle pas ainſi ? Je n'ai pas encore eu l'honneur de voir Monſieur, dit ma mere, en ſe tournant vers ma ſœur : eſt-il de ces cantons-ci ? C'eſt, lui répondit ſa fille, un ami de mon mari qui arrive de France. De France ? répliqua ma mere. Hélas ! continua-t-elle, j'y avois un fils. . .

La mort vous l'auroit elle enlevé, lui demandai-je d'une voix presque éteinte ? J'ignore, répondit-elle, s'il vit encore; mais il ne vit plus pour moi. Elle prononça ces derniers mots d'un ton ferme qui m'étonna; puis regardant sa fille : je suis bien-bonne, lui dit-elle, de te venir voir tous les jours. J'en suis, ma chere maman, lui répondit ma sœur, bien reconnoissante. Comme elle achevoit ces mots, un bruit tumultueux, des cris de joie se font entendre, une porte s'ouvre, deux enfans accourent, & vont se précipiter dans les bras de leur grand maman, qui les accable de caresses : ils viennent à moi aussi-tôt, me prennent les mains, & me nomment leur cher oncle.

Ma sœur les appelle à l'inſtant, & veut les éloigner. Ma mere me fixe avec inquiétude ; elle voit l'embarras & le déſordre qui régnent ſur mon viſage; le ſoupçon commence à paſſer dans ſon cœur. Quoi ! me dit-elle, ſeriez-vous ce fils qui s'eſt deshonoré par une alliance indigne, qui a pris plaiſir à ſe précipiter dans l'indigence & l'infamie, qui a attaché ſa deſtinée à celle d'une malheureuſe née du crime ? Ah ! ma mere, m'écriai-je, que dites-vous ? A l'inſtant je la vois pâlir, ſes yeux ſe détournent de deſſus moi, & ſemblent fuir les miens. Ma ſœur vole la recevoir dans ſes bras, & moi j'oſe m'approcher, prendre ſa main, y imprimer mille baiſers. Elle me

voit à ſes genoux; elle ſent mes larmes qui arroſent ſon ſein. Emue, pénétrée, les pleurs obſcurciſſent auſſi ſes yeux, ſa voix eſt étouffée. Malheureux, me dit-elle, tu me feras mourir!... O ma mere! ma tendre mere! lui répliquai-je, ſi vous pouviez voir celle qui m'a rendu coupable à vos yeux!.... Moi, la voir? Je ne veux pas, pourſuivit-elle, inſulter à ſon malheur; mais j'eſpere que vous me reſpecterez aſſez pour ne la pas offrir à mes regards. A ces mots, je baiſe ſa main, & m'éloigne en ſilence. L'époux de ma ſœur parut dans ce moment. Eh bien, Madame, dit-il à ma mere, le voilà ce fils que vous ne croyiez plus voir: ne lui rendrez-vous pas votre amitié? Si elle lui eût été chere, répondit ma mere,

m'auroit-il forcé de le haïr ? Vous me haïssez, repris-je ? vous haïssez votre enfant ? .. Ah ! ma mere, il vous aimera toujours... Ses yeux s'arrêterent alors sur moi avec plus de douceur ; mes tendres caresses, les instances de ma sœur, acheverent d'ébranler son cœur, & elle me nomma son fils. Le soir, elle me permit de la conduire à son Habitation, qui étoit peu éloignée de celle de mon beau-frere, & elle m'offrit un appartement pour y passer la nuit.

Je brûlois d'impatience de retourner chez M. de Marsille, pour y revoir mon épouse & mes amis, pour leur faire partager mon espoir & ma joie, en leur apprenant les détails de mon entrevue avec celle dont je craignois une haine

implacable : ils en conçurent les meilleures eſpérances. Tu retrouves une mere, me dit Monſieur de Marſille, & nous, continua-t-il de ce ton qui va au cœur, nous perdrons peut-être un ami. Pour moi, répliqua ſon épouſe, en fixant la mienne, je ſuis ſûre de conſerver cette amie-là : & auſſi-tôt ces femmes charmantes, ſemblables à deux lys qu'un doux zéphir rapproche & entrelace, s'embraſſerent, en ſe jurant une amitié éternelle.

Je n'avois pas encore dit à ma ſœur que mon épouſe étoit à Saint-Domingue ; je déſirois qu'elle lui fût préſentée par M. de Marſille ſous le titre de ſa parente : je me flattois qu'un jour le haſard la feroit connoître de ma mere ; & alors j'eſ-

pérois tout du pouvoir de cette ame belle & tendre qui ſembloit attirer à elle toutes les autres par un charme irréſiſtible. Mon eſpoir ne fut pas vain. Il y avoit à peine un mois que nous étions arrivés à Saint-Domingue, lorſque M. de Marſille dit à mon beau-frere, avec lequel il avoit fait autrefois quelques échanges, qu'il vouloit lui amener ſa femme, & la préſenter à ſon épouſe. Mon beau-frere parut le déſirer. Le jour qu'ils vinrent faire viſite à ma ſœur, je me trouvai chez elle, & je feignis de ne les pas connoître. Quelques jours après, j'accompagnai ma ſœur chez Madame de Marſille : mon épouſe lui dit mille choſes honnêtes qui l'intéreſſerent. En revenant, elle me

demanda comment je trouvois la parente de M. de Marſille? Aſſez aimable, lui répondis-je. Aſſez, me répliqua-t-elle d'un air preſque irrité? en avez-vous vu beaucoup qui le fuſſent davantage? Pour moi, continua-t-elle, elle me paroît charmante; & ſans vouloir diminuer le mérite & les agrémens de vos Pariſiennes, je doute fort qu'il y en ait parmi elles qui la vaillent. Je m'amuſai de ſon admiration, & la provoquai, en lui diſant: mais que lui trouvez-vous donc de ſi étonnant? Elle a, répondit-elle, premierement une phyſionomie très-noble & intéreſſante, qui s'embellit de l'enjouement de ſon eſprit; un choix heureux d'expreſſions; un ton ſimple avec

lequel elle dit mille choſes agréables, auxquelles bien des femmes attacheroient beaucoup d'importance ; un air doux & careſſant ; enfin tout ce qui peut donner à notre ſexe de l'empire ſur le vôtre. Eh mais, ma ſœur, repris-je, ces qualités qui paroiſſent ſi fort vous étonner, preſque toutes les femmes les réuniſſent. Voilà, mon frere, répliqua-t-elle, de la galanterie françoiſe. Pour moi, quoique femme, je dirai avec plus de vérité, que ſur deux mille, il n'y en a pas une qui les raſſemble. Celles qui ont de l'eſprit, excédent ou humilient par un langage précieux tous ceux qui les environnent. Si elles ont une figure belle, elles ont toujours l'air de dire aux hom-

mes, adorez-moi, mais n'eſpérez rien, & détruiſent par leurs regards fiers & dédaigneux tout l'effet de leurs charmes. D'autres n'offrent qu'un aſſemblage régulier de traits heureuſement deſſinés. Tout le monde ſe dit, après les avoir conſidérées, pourquoi le Ciel ne leur a-t-il pas donné une ame? Combien de viſages charmans, ajouta-t-elle, ne ſont-ils pas altérés par un rire ſans eſprit, par un ſilence ſtupide, par des réponſes ſans juſteſſe, ou ce qui eſt pire encore, par un caractere dur & ombrageux? Je ne parle pas de celles qui n'ont que des ſens, ce ſont des êtres vils qui ne tiennent à rien. Le mari de ma ſœur fut de ſon avis; & tous deux, après m'a-

voir accufé d'injuftice, me forcerent de rendre hommage à celle dont la douceur & l'air honnête les avoient enchantés. Je me difois dans la joie de mon cœur, cette beauté touchante fubjuguera encore celle qui la méprife, & il ne manquera plus rien à mon bonheur.

L'intérêt que mon époufe avoit infpiré à ma fœur, rendit leurs vifites mutuelles fi fréquentes, qu'elles étoient prefque toujours enfemble. Ma mere, en voyant cette femme, fur laquelle de longs malheurs avoient répandu un air plus attendriffant, ne put fe défendre du fentiment qu'elle infpiroit à tous ceux qui l'approchoient. Bientôt une amitié plus intime lui fuc-

céda. J'avois le plaiſir de voir environnée de ma famille, celle dont les graces rendoient tous les jours mon amour plus vif & plus tendre encore. L'eſpece de contrainte que m'impoſoit la préſence de mes parens, ajoutoit au plaiſir que j'éprouvois en l'entendant, en la ſentant près de moi. L'aimable diſſimulation qui l'éloignoit, qui la déroboit quelquefois à mes careſſes, à mes ardens déſirs, le ſourire enchanteur qui accompagnoit ſes refus, tout nourriſſoit la paſſion dont mon ame étoit remplie.

Cependant ma mere conſervoit toujours en elle-même un reſſentiment involontaire contre celle qu'elle imaginoit être mon épouſe. Jamais l'idée de mon mariage ne

s'offroit à elle, ſans qu'elle n'en conçût de la haine pour moi, & du mépris pour celle qui m'avoit ravi la liberté.

Un jour que nous étions ſeuls : mon fils, me dit-elle, en arrêtant ſur moi un regard attriſté, ſi vous ne vous fuſſiez pas diſpenſé de la premiere loi impoſée par la nature à un enfant bien né; ſi vous euſſiez reſpecté votre mere & l'honneur de votre famille; ſi vous euſſiez craint d'empoiſonner les jours de celle qui vous a donné la vie, en contractant une alliance honteuſe, deshonorante; un doux eſpoir luiroit aujourd'hui à mon cœur : oui, continua-t-elle, je me flatterois de vous voir bientôt l'époux d'une femme belle, tendre & hon-

nête ; nous n'aurions point à rougir de son existence ; je dirois avec joie, en la présentant à mes amis, voilà ma fille, voilà l'épouse de mon fils ; je ne tremblerois pas qu'on s'informât à qui elle appartient ; je nommerois hardiment les auteurs de ses jours : alors tranquille & heureuse, je ne formerois plus de vœux que pour le bonheur de mes enfans ; je me complairois à les voir eux & les dignes fruits de leur amour. Ah ! mon fils, pourquoi vous êtes-vous si cruellement enchaîné ? En n'écoutant que vos aveugles désirs, vous avez attiré le malheur sur vous, & sur celle qui les a fait naître.

Pendant que ma mere parloit, j'avois peine à me contenir ; je

voulois lui découvrir celle qui lui paroiſſoit ſi mépriſable, l'offrir à ſes regards, & la voir rougir de ſon injuſtice & de ſa cruauté. Mais, reprit-elle d'une voix plus douce, le mal eſt-il donc ſans remede? Cette femme à laquelle vous vous êtes lié, ſans en avoir le pouvoir, pour laquelle vous avez violé les droits les plus ſacrés, vous eſt-elle plus chere que votre mere? Vous ne l'ignorez pas, mon fils, la chaîne que vous avez formée à mon inſçu, dans l'âge où votre volonté devoit être ſoumiſe à la mienne, la Juſtice peut la rompre. Eh bien, je demanderai qu'elle ſoit briſée. Redevenez libre; vous aſſurerez à cette malheureuſe créature une fortune honnête, & je vous promets de la porter

au-delà de ses espérances. Quoi! ma mere, lui dis-je en l'interrompant, c'est vous, c'est une femme à qui l'honneur est si précieux, qui conseille à son fils d'être un parjure, de violer le serment le plus solemnel, d'abandonner, de délaisser une infortunée qui n'a que moi pour appui! Hélas! que m'a-t-elle fait cette femme tendre & vertueuse, pour que je la rejette de mon sein? Voudroit-elle recevoir d'indignes présens offerts par la main du crime? Je ne vous ai point vendu à prix d'argent, me diroit-elle, mon amour & ses faveurs; rendez-moi à mon innocence, & reprenez vos dons. Non, m'écriai-je, en étendant mes mains, & en les rapprochant vers ma poitrine; non,

fille ſage & honnête, je n'ajouterai point à tes malheurs celui de me montrer à tes yeux vil & lâche; l'homme que tu aimes ne fera point couler tes larmes : il a déja eſſuyé bien des peines ; mais la plus cruelle ſeroit de perdre l'épouſe que ſon cœur a choiſie. Eh bien, reprit ma mere, conſervez-la précieuſement cette femme qui vous eſt ſi chere ; préférez pour elle la honte, l'indigence; je ne dis pas ma haine, elle ne peut toucher un enfant dénaturé : paſſez tous les deux vos malheureux jours loin d'une famille où le premier vous avez fait connoître la honte par vos indignes amours; mais ne vous offrez jamais à mes regards : vous n'êtes plus mon fils ; vous avez

vous-même renoncé à ce titre, en disposant de votre main sans mon consentement; vous vous êtes élevé au-dessus de toutes les loix; vous les avez bravées; mais vous en serez puni; votre sort les vengera. Elle prononça ces derniers mots d'une voix terrible; le feu de la colere sembloit jaillir de ses regards étincelans. Je fus si troublé, que je n'eus pas la force de lui répondre. Ma tendre mere, lui dis-je d'une voix tremblante, en lui prenant la main; elle me repoussa, & sortit aussi-tôt.

Cet emportement détruisit toutes mes espérances: le cœur ulcéré, je résolus d'aller dissiper ma douleur près de ma bien-aimée, & je me fis conduire sur le champ

chez M. de Marſille. Il y avoit déja quelques jours que je n'avois été à ſon Habitation, parce que ma ſœur m'avoit retenu pour déchiffrer de vieux papiers, & arranger une affaire que ſon mari avoit fort embrouillée. Lorſque je fus annoncé, Madame de Marſille, en répétant mon nom, dit à mon épouſe, d'un air riant : Madame, connoiſſez-vous ce Monſieur-là ? Je crois l'avoir vu autrefois, lui répondit-elle avec un ſourire plein de grace ; mais il y a ſi long-temps, que je n'en ai plus qu'une idée confuſe. La gaieté de ces deux femmes ſe communiqua juſqu'à moi. Je le vois, répliquai-je, il n'y a perſonne qui ſoit plus vîte oublié qu'un mari : je me garderai

bien de m'abſenter ſi long-temps. Monſieur, reprit la charmante perſonne que j'adorois, a donc l'honneur d'être marié, & il s'abſente long-temps de ſon épouſe? Ah! il y a grande apparence qu'elle n'eſt plus que ſa femme. Hélas! dis-je en moi-même, on voudroit encore que je lui raviſſe ce titre. Elle eſt mon tout, continuai-je, en élevant la voix, & lui tendant les bras; elle eſt le bonheur de ma vie. Je ne voulus pas, dans la crainte d'altérer ſa joie, lui raconter ce qui venoit de m'arriver avec ma mere. Je vis paroître mon cher de Marſille; j'éloignai auſſi-tôt le chagrin de mon eſprit, pour ne me livrer qu'aux charmes de l'amitié, & aux tranſports de l'amour.

Le lendemain, cette femme qui avoit ſi bien appris à lire dans mon cœur, qui en découvroit tous les mouvemens, en me voyant inquiet & troublé, ſe douta que quelques nouveaux chagrins nous menaçoient. Elle me queſtionna : je voulus diſſimuler ; mais ſes craintes ne furent que plus vives. Je me vis forcé de lui raconter l'entretien que j'avois eu avec ma mere. Après s'être aſſurée que je n'avois point trahi le ſecret de notre union, elle réſolut d'aller la voir : elle ſe flattoit de rapprocher, de réunir deux cœurs que l'orgueil & le préjugé tenoient toujours éloignés : mais le préjugé eſt ſouvent plus fort que la raiſon.

Mon épouſe ſe fit conduire chez

ma mere ; elle lui trouva encore un air agité, ſoit que ſa préſence lui rappellât la diſpute de la veille, ſoit que ſes regrets en fuſſent devenus plus violens. Madame, lui dit mon épouſe, je crains d'être venue dans un moment où ma préſence vous eſt importune. Ma mere l'aſſura du plaiſir qu'elle avoit de la voir, & la pria de ne la point quitter. Cependant un air de triſteſſe & d'abattement ſe répandoit ſur ſon viſage : il étoit aiſé de voir, malgré ſa contrainte, qu'elle ſouffroit. Mon épouſe, après l'avoir conſidérée quelque temps, parut ſenſible à ſa peine, & oſa lui en demander le ſujet. Mademoiſelle, lui répondit ma mere, il eſt d'une nature à ne pouvoir être confié

ſans honte. Vous voyez, continua-t-elle, une mere trop malheureuſe, qui ſe reprochera juſqu'à la mort d'avoir donné le jour à un fils qui empoiſonne ſa vie, & deshonore toute ſa famille. Mon épouſe lui répliqua que dans le peu d'inſtans qu'elle l'avoit vu, il lui avoit paru avoir une ame honnête; qu'elle ne lui avoit jamais entendu parler de ſa mere qu'avec le plus grand reſpect, & l'air du plus tendre attachement. Le fourbe! s'écria ma mere, s'il m'eût aimée, s'il m'eût reſpectée... Mais, pourſuivit-elle en s'interrompant, vous apprendrai-je ce que je voudrois ignorer moi-même? Hélas! le malheureux, il s'eſt ôté tout eſpoir de bonheur. Je ne cherche

point, reprit mon épouſe, à approfondir ce que vous croyez devoir enſevelir dans le myſtere; mais puiſqu'il reſte à votre fils une mere bonne & compatiſſante qui s'intéreſſe à ſon ſort, je ne le mets pas au nombre des malheureux.

Mademoiſelle, je ne puis rien pour lui: il ne dépend pas de moi de rompre les chaînes honteuſes dont il s'eſt chargé, de le rendre à l'honneur qu'il a mépriſé. S'il le vouloit, il pourroit encore recouvrer ſa liberté, effacer la tache qui s'étend ſur lui & ſur ſa famille: mais aveuglé par ſa folle paſſion, il a rejetté les conſeils de l'amitié; il n'écoute que ſon amour, & il compte pour rien le bonheur de ſa mere.

Rendez-lui plus de juſtice : quel que puiſſe être l'objet de ſon amour, j'en ſuis ſûre, vous lui ſerez toujours chere ; celle qui a gagné ſon cœur ſeroit bien mépriſable, ſi elle en effaçoit le ſentiment le plus pur.

Hélas ! Mademoiſelle, une créature enſevelie dans l'obſcurité, ſans fortune, ſans parens. . . Oui, Mademoiſelle, ſans parens.

L'infortunée ! elle eſt bien à plaindre !

Sans doute, elle eſt à plaindre. Mais mon fils devoit-il s'unir à elle ? Si elle lui avoit inſpiré quelqu'intérêt, ne pouvoit-il pas lui offrir des ſecours, l'arracher à l'indigence ? Je ne lui aurois jamais fait un crime de ſa pitié : mais la

choiſir pour ſon épouſe, l'introduire dans une famille honnête, s'expoſer à la miſere, & au juſte reſſentiment de ſes parens, qu'il offenſe & humilie; n'eſt-ce pas là, Mademoiſelle, le comble de l'égarement? Après avoir porté juſqu'à ce point le mépris & l'audace pour celle qui lui a donné le jour, peut-il ſe flatter encore d'avoir des droits ſur mon amitié, ſur mon cœur? Si c'eſt l'obéiſſance pour leurs peres qui caractériſe les enfans, dois-je le reconnoître pour mon fils?

Je ne chercherai point à l'excuſer; il ne devoit pas diſpoſer de ſa main ſans votre aveu; mais peut-être celle qu'il a choiſie n'eſt-elle pas ſi mépriſable....

Je ne connois point cette infortunée ; je ne la verrai jamais : il feroit trop dur pour moi de plaindre sans cesse l'épouse de mon fils, de n'oser prononcer le nom de mere devant elle.

Vous seriez la sienne ; auroit-elle pu en avoir une meilleure ?

Mademoiselle, qu'osez-vous me dire ? J'adopterois pour mon enfant celui du crime & de la débauche ? Cette pensée me fait frémir.

Cet enfant du crime chérit peut-être la vertu.

Je le souhaite, Mademoiselle ; mais mon fils n'en est pas moins coupable.

S'il perdoit pour jamais votre amour, il seroit trop puni de sa faute.

Ce ſera pour lui la moindre de ſes peines. Hélas ! il auroit pu être ſi heureux ! Oui, pourſuivit ma mere, en fixant mon épouſe ; s'il eût rendu ſes ſoins à une perſonne ſage & belle, qui réunît les charmes de la figure & les graces de l'eſprit, j'oſe me flatter qu'elle n'eût pas dédaigné ſon amour, & que ſa main en eût été le prix. L'aimable perſonne à qui s'adreſſoit ce diſcours, baiſſa les yeux & rougit.

Fille charmante, continua ma mere, pourquoi ſes regards ne ſe ſont-ils pas arrêtés ſur vous, le jour où ſon cœur ſe livra à la paſſion qui a égaré ſa raiſon, & jetté le délire dans ſes ſens ? S'il vous eût vue, il vous auroit adorée, il eût

été votre époux, & je m'honorerois en vous nommant ma fille.

Madame, reprit mon épouse, d'une voix étouffée, votre fils n'auroit pas été plus heureux, & mon sort n'eût pas changé.

Ma chere amie, que dites-vous, il n'eût pas été plus heureux? L'insensé, qu'il seroit à plaindre, s'il ne sentoit pas le prix de l'honneur & de la vertu!

La vertu & l'honneur restent souvent ensevelis dans la honte & la misere. Mademoiselle, reprit ma mere, je ne vous comprends pas: pouvez-vous vous comparer avec cette fille obscure, qui n'a jamais connu les auteurs de ses jours?

Hélas! qui plus que moi lui doit de la pitié? moi à qui un sort

aussi rigoureux. . . . . Mais je vais peut-être devenir à vos yeux un objet de mépris. Quoi, Mademoiselle, que voulez-vous dire ? N'êtes-vous pas la parente de Madame de Marsille ? Monsieur votre oncle ? . . . .

Madame, je suis une infortunée à laquelle le malheur s'est attaché en naissant. Le nom illustre de ma mere n'a pu garantir sa fille de la honte. Errante sur la terre qu'elle arrose de ses larmes, par-tout elle est en but à la peine & à l'humiliation ; tous les cœurs se ferment à son approche ; elle est avilie, outragée, & le Ciel même semble aussi vouloir punir de sa pitié l'homme généreux qui a pris soin

d'elle, qui n'a pas dédaigné ſon cœur & ſa main.

A ces mots, ma mere parut long-temps interdite; elle arrêtoit ſur mon épouſe des regards étonnés; la ſurpriſe, l'intérêt & l'indignation ſe peignoient tour-à-tour; elle ſembloit vouloir repouſſer le ſentiment qui pénétroit dans ſon cœur. Seriez-vous, répliqua-t-elle, cette fille malheureuſe qui a égaré mon fils? Puis élevant la voix avec colere, comme ſi elle ſe fût reproché ſon attendriſſement pour une jeune perſonne qu'elle avoit aimée juſqu'alors, il eſt bien audacieux de vous offrir à mes regards, malgré ma défenſe!

Vous ne la verrez plus, Mada-

me, répondit mon épouſe, d'une voix douce & attriſtée, cette femme trop à plaindre, & qui ne méritoit pas votre haine; elle ne s'expoſera plus à votre courroux & à de nouveaux affronts; elle dévorera ſa peine en ſilence, & répandra ſes pleurs dans la ſolitude, juſqu'à ce que la mort vienne mettre fin à ſes maux. Elle ſe leva auſſi-tôt, fit appeller les gens de Madame de Marſille, & gagna ſa voiture, ſans que ma mere fît paroître le moindre regret de l'avoir offenſée.

Pourrai-je décrire mon émotion & le déchirement de mon cœur, lorſqu'après avoir entendu dans la cour le bruit d'un carroſſe, & volé au-devant de ma bien-aimée, je l'apperçus un mouchoir à la main, eſ-

ſuyant ſes larmes, & faiſant tous ſes efforts pour en effacer la trace. Ses yeux encore rougis, s'arrêterent triſtement ſur moi ; ſon viſage pâle & défait avoit perdu ſes vives couleurs. Elle étendit ſa main ſur la mienne pour deſcendre. Pénétré de ſon affliction, j'eus à peine la force de lui en demander le ſujet; mais ſa voix étoit étouffée, & elle ne me répondit que par un ſoupir. Nous traverſâmes la cour en ſilence. En paſſant ſous un veſtibule, nous vîmes Madame de Marſille qui venoit à notre rencontre. Mon épouſe ſe précipita dans ſes bras, & lui dit, en la ſerrant contre ſon ſein : ô ma bonne amie, ne m'abandonnez pas ; je ſuis trop malheureuſe. A peine eut-elle prononcé

ces mots, que foible & tremblante elle se jetta dans un fauteuil; un ruisseau de larmes couloit sur ses joues : je tenois une de ses mains, & son amie l'embrassoit, essuyoit ses pleurs: sa respiration étoit oppressée, la douleur l'étouffoit. Qu'as-tu donc ? que t'est-il arrivé, lui répétois-je sans cesse ? Ses yeux égarés se chargeoient de fureur; elle sembloit vouloir repousser mes caresses, & s'éloigner de moi. Quoi ! lui dis-je d'un air pénétré, est-ce bien moi que vous paroissez fuir ? les tendres inquiétudes de votre époux vous importunent-elles ? Vous semblez rejetter les soins de celui qui n'a jamais aimé que vous, qui n'a connu de peines que les vôtres ! Serois-je aujour-

d'hui la cauſe innocente des larmes que vous verſez ? Oui, ſans doute, me répliqua-t-elle, vous en êtes la cauſe ; mais je ne veux pas vous faire de reproches. Vous avez voulu me rendre heureuſe, & vous m'avez enchaînée au malheur & à l'opprobre. Si vous m'euſſiez laiſſée dans l'obſcurité, je ne ſerois pas aujourd'hui un objet de haine ; perſonne n'auroit le droit de me reprocher ma honteuſe exiſtence ; on me plaindroit, & je ſuis avilie, outragée. Ah ! je ne le ſerai pas long-temps. Outragée, répétai-je, toi outragée, toi, l'honneur de ton ſexe ! . . . Ah ! nomme-moi l'audacieux, le barbare qui a pu inſulter à la plus vertueuſe, à la plus reſpectable des femmes. Oui,

ajoutai-je d'une voix terrible, dis-moi ſon nom, & il va mourir de ma main. Va donc, inſenſé, me répondit mon épouſe effrayée de mon air farouche & menaçant, va donc percer le ſein de ta mere. Ah! plutôt viens enfoncer le poignard dans mon cœur; délivre-moi du poids de la vie, elle m'eſt affreuſe. Hélas! oui, la mort eſt le ſeul bienfait que je demande aux hommes. A ces mots, ému, déchiré, je me jette à ſes genoux: ô ma bien-aimée, lui dis-je, en preſſant ſur elle mon viſage inondé, comment es-tu aſſez cruelle pour vouloir mourir? ton époux ne t'eſt-il plus cher? ne peut-il plus te faire aimer la vie? veux-tu le délaiſſer,

le livrer aux tourmens & au désespoir?

Madame de Marsille fondoit en larmes; elle conjuroit son amie de ne pas s'abandonner à une douleur si profonde; elle l'accabloit de caresses, & lui faisoit les plus tendres reproches. Pressée par l'amour & l'amitié, elle céda à nos instances, & nous apprit ce qui avoit si vivement ulcéré son cœur. Elle en étoit encore si occupée, si affectée, qu'elle nous raconta jusqu'aux moindres circonstances de son entretien avec ma mere: elle nous avoua qu'elle s'étoit livrée à la plus douce espérance, lorsqu'elle lui fit entrevoir le désir qu'elle auroit de l'unir à son fils. Jamais elle n'a-

voit vu, nous dit-elle, un changement d'affection auſſi rapide, & une pareille inſenſibilité à l'aſpect du malheureux. Falloit-il, continua-t-elle, traverſer les mers, m'expoſer à tous les dangers d'un long voyage, pour venir dans un monde étranger eſſuyer l'humiliation, le mépris, pour me ſentir rejettée d'une famille injuſte & orgueilleuſe. Mon cœur eſt au-deſſus de l'indigence; il ſait braver la miſere, les ſouffrances; mais l'opprobre & les injures l'accablent & le déchirent.

A peine eut-elle fini de parler, que ſa tête ſe pencha ſur le ſein de ſon amie, & ſes pleurs coulerent avec plus d'abondance.

Ce qui mit le comble à la dou-

leur de cette femme ſi tendre, ſi ſenſible, ce fut une lettre de ma ſœur qui tomba dans ſes mains. J'étois abſent, lorſqu'un Négre vint me l'apporter : il ſembloit attendre une réponſe. Mon épouſe crut pouvoir l'ouvrir. Elle étoit conçue en ces termes : » Mon cher frere, » mon ami, pourquoi avez-vous » ſi peu de confiance dans celle » qui mettroit tout ſon bonheur à » faire le vôtre ? Celle que j'honore, que je reſpecterai toute » ma vie, n'auroit point eſſuyé le » traitement indigne qu'elle a » éprouvé, & il me feroit encore » permis de la voir. Hier, M. de » Servens, revenant de chez ma » mere, m'a paru troublé. Je lui » ai demandé ce qui lui étoit arri-

» vé,

» vé. Y a-t'il long-tems, m'a-t'il dit, » du ton impérieux, de ce ton qui » lui eſt ſi familier, que vous n'avez » vu vôtre nouvelle amie, cette » femme qui vous paroît ſi merveil- » leuſe ? La parente de Madame de » Marſille, lui ai-je répondu ? Pa- » rente ou non, a-t-il repris avec » plus de fierté, y a-t-il long-temps » que vous ne l'avez vue ? Il y a » déja quelques jours ; mais j'eſ- » pere, ai-je ajouté, aller demain » faire viſite à Madame de Marſille, » & j'aurai le plaiſir de l'embraſſer. » Eh bien moi, a-t-il répliqué, je » vous défends de mettre le pied » dans cette maiſon-là. Apprenez, » a-t-il continué, en élevant la » voix, apprenez à connoître les

» personnes que le hasard vous
» présente, avant de vous lier avec
» elles. Mais, lui ai-je dit, ce sont
» vos amis, ce sont ceux de mon
» frere. Si votre frere, m'a-t-il ré-
» pondu, se fût respecté, & eût
» craint de deshonorer sa famille,
» il y a grande apparence que nous
» ne les aurions jamais vus. Mon-
» sieur de Marsille, lui ai-je répli-
» qué, n'est pas un homme dont l'a-
» mitié doive vous faire rougir, &
» son épouse appartient à une fa-
» mille honnête. Cela se peut,
» a-t-il repris; mais celle qu'ils
» ont reçue dans leur maison est une
» malheureuse que votre frere n'au-
» roit jamais dû connoître, encore
» moins épouser. Jugez, mon cher
» ami, de mon étonnement, lorf-

» que j'ai appris que cette femme » si aimable, si intéressante, étoit » votre épouse. Je ne serai point » assez vile, assez méprisable pour » rougir d'être sa sœur; son mal- » heur me la rendroit encore plus » chere. Mon ami, si le Ciel a refu- » sé un pere à celle qui est si digne » de votre amour, il n'a point ac- » cordé à votre malheureuse sœur » l'époux que son cœur désiroit. » Mais je m'étois promis de ne » vous parler jamais de mes peines. » Puisse cette lettre, mon cher fre- » re, ne pas augmenter les vôtres !

» *P. S.* Il me reste encore quel- » que chose à vous dire : aurai-je la » force de vous l'écrire? M. de Ser- » vens sort de votre appartement : » il a eu la dureté d'en faire en-

» lever tous les meubles. Il ose me
» dire qu'il ne veut pas se brouiller
» avec ma mere, en vous recevant
» chez lui. Hélas ! je lis dans son
» ame avide de richesses ; j'y vois
» renaître l'espérance que votre ar-
» rivée avoit détruite. La plus
» douce des miennes, mon cher
» frere, est de vous voir un jour
» plus heureux.

A mon retour, mon épouse me remit cette lettre, en me disant d'un air affligé : mon ami, je vous expose tous les jours à de nouvelles peines : vous devriez bien me haïr. Vous haïr, lui répliquai-je, haïr celle qui fait le charme de ma vie ! Ah ! les hommes pourront nous persécuter, mais ils ne vous raviront jamais mon amour ; j'en défie toute la fureur du sort.

Mais, pourſuivis-je d'une voix plus douce, ſi tu m'abandonnes, où irai-je ? où trouverai-je des forces pour réſiſter au malheur ? Hélas ! le chagrin homicide s'attachoit déja à ſon ame ſenſible, & dévoroit ſa vie. En vain ſes amis faiſoient leurs efforts pour diſſiper ſes noires idées, & ramener la joie dans ſon cœur : on appercevoit en elle l'empreinte de la triſteſſe. Si je lui faiſois quelques reproches, arrachés par la crainte de la perdre, en voulant me raſſurer elle augmentoit mes frayeurs ; le ſourire de la douleur venoit ſe placer ſur ſes levres ; les larmes obſcurciſſoient ſes tendres regards, & s'échappoient malgré elle. Je remarquois qu'elle ſe plaiſoit dans la ſolitude : elle n'évitoit

pas ſes amis, lorſqu'ils s'offroient à elle; mais elle ne s'empreſſoit pas de les chercher. Tu ne te plais donc plus avec moi, ma tendre amie, lui dis-je un jour? tu ſembles quelquefois préférer d'être ſeule à me voir. Ah! tu ne ſais pas combien tu es néceſſaire à mon bonheur; combien je trouve de charme à t'entendre! Sans toi, connoîtrois-je la douceur de l'amitié? Oui, ce n'eſt qu'avec toi que mes amis me ſont chers. Daigne le Ciel, me répliqua t-elle, vous les conſerver ces généreux amis! ils vous aideront à ſupporter vos peines. Mais, ajouta-t-elle, en arrêtant ſur moi un regard attendri, peut-être n'en aurez-vous plus à ſouffrir. Que voulez-vous dire, femme

cruelle, continuai-je, en prenant ses mains ? Ah ! je le vois, tu veux mourir... tu veux quitter ton époux.. Est-ce ainsi que tu dois finir toutes ses peines ? L'amour & l'amitié n'ont donc plus de pouvoir sur ton ame ? ils ne peuvent donc t'attacher à la vie? Elle est semée de tant de maux, me répondit-elle. Hélas ! qui le sait plus que vous ! Errans, fugitifs, la misère & l'humiliation nous ont suivis de contrée en contrée. Un espoir trompeur a soutenu jusqu'à présent mon courage : mais je le sens, mes forces m'abandonnent, mes facultés s'affoiblissent, mon cœur se flétrit, mes désirs repoussés de toutes parts, commencent à s'éteindre. Oui, continua-t-elle, sans vous, je verrois venir la mort avec

joie. Hélas! que ne peut-elle du même coup trancher le fil de vos malheureux jours ! Que nous enleveroit-elle ?.. L'espérance, l'aliment de l'infortune, a disparu déja loin de nous. Lorsque nos amis auront abandonné cette contrée, irons-nous offrir à ses Habitans le spectacle de notre indigence ? Alors, délaissés, nous serons comme ces misérables que la faim vient d'abattre : étendus sur la terre, ils s'agitent & murmurent ; le voyageur attristé détourne ses regards, & s'éloigne pour ne pas entendre leurs cris.

Telles étoient les cruelles idées dont cette ame aigrie, fatiguée par le malheur, se plaisoit à s'environner. Tous les jours je la voyois

dépérir ; la pâleur de la mort couvroit déja ſes joues ; ſes yeux abattus avoient perdu leur éclat ; ſon regard n'étoit plus que celui de la douleur ; ſa marche étoit foible & languiſſante. J'étois ſi pénétré de ſon état, que je ne penſois ni à l'averſion de ma mere, ni aux chagrins de ma ſœur. Je me reprochois à chaque inſtant d'avoir amené dans le ſein de ma famille, & expoſé à l'humiliation cette femme ſi douce, ſi honnête, ſi bienfaiſante : ſon danger me rendoit furieux ; la haine pénétroit dans mon ame ; je promettois, je jurois de ne jamais revoir celle qui l'avoit chaſſée de ſa maiſon, & ſi cruellement offenſée. Un jour que j'étois près d'elle, que je faiſois mes efforts pour diſ-

ſiper ſa mélancolie, nous vîmes entrer Madame de Marſille. Ma chere amie, lui dit-elle, en l'embraſſant, voilà ta ſœur qui vient te voir. Toi qui es ſi aimable, ſi intéreſſante, te croiras-tu toujours un objet de haine & de mépris? Au même inſtant ma ſœur parut, & étendit ſes bras vers la bien-aimée de mon cœur. Elle ne put diſſimuler ſa ſurpriſe en la voyant ſi défaite & ſi changée. Elle nous apprit que ma mere étoit allée la veille à la Ville; qu'en deſcendant de voiture, elle avoit fait une chute très-dangereuſe, qui la retenoit dans ſon lit; que ſon mari étoit auſſi-tôt parti, & avoit exigé de ſa femme qu'elle reſtât à ſon Habitation juſqu'au lendemain. J'ignore, ajouta-t-elle,

la raiſon de cet ordre auſſi injuſte que celui qui dérobe à mes regards, à mes tendres embraſſemens, une ſœur que ſes malheurs me rendent encore plus chere. Pénétrée de reconnoiſſance, mon épouſe ſembloit puiſer une nouvelle vie dans les bras de celle qui l'accabloit de careſſes, qui paroiſſoit ſi touchée de ſon ſort, & lui en promettoit un meilleur. Son teint étoit animé par le plaiſir & l'eſpoir.

La crainte que ſon époux ne ſût qu'elle étoit allée chez Madame de Marſille, ne permit pas à ma ſœur de reſter long-temps avec nous. En nous quittant, elle nous aſſura qu'elle emploiroit le lendemain tous ſes efforts pour nous réconcilier avec ma mere, malgré

l'obſtacle qui s'oppoſoit à ſon retour, & nourriſſoit ſon averſion pour la plus aimable des femmes.

J'envoyai ſur le champ chez ma mere pour avoir de ſes nouvelles. Le lendemain, j'appris que le danger étoit augmenté, que les Médecins craignoient pour ſes jours. J'oubliai mes ſermens & ſes torts; je volai à la Ville; je rencontrai ſur la route un Négre de ma ſœur, qui me faiſoit dire de venir promptement, ſi je voulois voir une mere tendre, qui déſiroit d'embraſſer ſon fils avant de mourir. Quelle émotion! quelle douleur j'éprouvai en la voyant cette reſpectable mere, affoiblie, mourante, arrêter ſur moi ſes regards preſqu'éteints, & ſoulever ſa main que

ma bouche couvroit de baiſers ; que mes yeux baignoient de larmes ! Ma préſence, mes tranſports, les doux noms que je lui donnois, la toucherent. Emue, attendrie ; mon fils, mon cher fils, me dit-elle d'une voix foible, je vous ai rendu bien malheureux. Où eſt votre épouſe ? Ah ! dites-lui que je ne la hais pas, que je vous pardonne votre amour. Si j'euſſe écouté mon cœur le jour où je fis couler ſes larmes, elle ſeroit près de moi, & je n'aurois point de reproches à me faire. Elle a tout oublié, lui dis-je ; elle ne regrette que votre amitié. Que je la voye, me répondit-elle, que je puiſſe l'embraſſer & la nommer ma fille. O la meilleure des meres, lui répli-

quai-je, en preſſant tendrement ſes mains ; elle va paroître ; vous la verrez ; elle va tomber à vos genoux. C'eſt moi, oui, c'eſt moi, reprit ma mere, du ton de la douleur & du repentir, qui devrois être aux ſiens.

J'avois ordonné à l'eſclave de ma ſœur de continuer ſa route, & de dire à mon épouſe que je la priois de ſe faire conduire à la Ville avec la plus grande diligence. M. de Marſille fit mettre ſes chevaux à ſa chaiſe, & l'accompagna juſques chez ma mere. En arrivant, ils me firent demander. Du plus loin que je les apperçus, je volai les embraſſer : ils virent dans mes yeux les larmes de la joie & de la douleur ſe confondre. Je menai

mon épouſe près du lit de ma mere: voilà, lui dis-je, celle que vous déſiriez de voir. Elle voulut lui tendre les bras, & la nommer ſa fille; mais les forces lui manquerent, & la parole expira ſur ſes levres. Elle la preſſa doucement ſur ſon ſein. Ravis, enchantés, ma ſœur & moi, nous nous mêlâmes à leurs embraſſemens. Dans la joie de notre cœur, nous oubliâmes le danger que couroit celle qui nous avoit donné le jour. Mais les Médecins qui parurent dans ce moment, nous ramenerent à la triſteſſe & à la crainte. L'embarras de leurs réponſes, leur froideur nous fit preſſentir que la mort alloit nous la ravir. Ses forces & ſa vie s'étoient épuiſées dans nos bras. Elle eut une foibleſſe

dont tous les ſecours de l'art purent à peine la faire revenir. Ses yeux ne s'ouvrirent que pour chercher & voir encore une fois ſes enfans: l'inſtant d'après, elle retomba dans l'accablement qui nous avoit ſi fort effrayés. N ous la vîmes tout-à-coup pâlir, s'agiter & mourir.

Monſieur de Servens ne tarda pas à paroître. En nous voyant mon épouſe & moi, il ne put diſſimuler ſon chagrin & ſes craintes. Il queſtionnoit tous les domeſtiques, & regardoit ſa femme avec fureur. J'étois ſi affligé, que je n'appercevois aucuns de ſes mouvemens. Mon épouſe qui découvroit toutes ſes agitations, apprit d'une femme de chambre de ma mere que cet homme avoit, depuis qu'il étoit

entré dans ma famille, employé tous ses soins à grossir le tort que j'avois eu de me marier sans son aveu ; qu'il ne parloit que de la honte & du deshonneur de mon alliance ; enfin qu'il étoit parvenu au point de me faire deshériter par un testament que ma mere avoit révoqué depuis mon retour. Mais notre derniere querelle avoit ranimé l'espoir de M. de Servens ; il s'étoit flatté de me faire encore une fois exclure de l'héritage de mes peres : il avoit nourri le ressentiment de ma mere, en lui parlant de ma dissimulation sur l'arrivée de mon épouse, & de la hardiesse avec laquelle je l'avois présentée chez elle sous un faux nom.

Lorsqu'il sut qu'elle étoit dan-

gereuſement malade, il voulut la voir ſans témoins, pour ſe faire donner à lui & à ſes enfans la riche Habitation qu'elle poſſédoit. Accablée par la douleur & ſes importunités, ma mere lui fit ſentir qu'elle étoit hors d'état de s'occuper de cette affaire, & le pria d'aller à ſa maiſon de campagne pour lui rapporter un Elixir qu'elle croyoit très-ſalutaire.

Comme il venoit de partir, ma ſœur arriva : elle parla à ma mere de mon inquiétude, du déſir que j'avois de la voir ; elle fit entendre à ſon cœur la voix de la nature, & réveilla en elle le ſentiment que ſon époux avoit étouffé. Cette mere bonne & ſenſible ſe reprocha ſon injuſtice pour ſon fils, ſa dure-

té pour l'épouſe qu'il avoit choiſie ; & ſa mort acheva de détruire toutes les eſpérances de M. de Servens.

En un inſtant nous paſſâmes, mon épouſe & moi, de l'extrême miſere à la plus grande opulence. Le Ciel en eſt témoin ; l'intérêt ne vint point tarir la ſource de mes larmes ; au milieu de mes richeſſes, je n'éprouvai point une joie féroce & dénaturée. Hélas ! qu'ont-elles fait pour mon bonheur ces inutiles richeſſes ? ne ſuis-je pas aujourd'hui plus pauvre que dans mon indigence ? J'avois une femme tendre & vertueuſe que j'adorois, & dont j'étois aimé : j'étois le plus riche des hommes, & je ſuis devenu le plus miſérable. O

jour affreux, jour épouvantable; où je vis la mort s'abattre ſur ma bien-aimée comme l'oiſeau de proie qui fond ſur la timide colombe! Epouſe trop chérie, en vain mes mains te preſſerent contre mon cœur; en vain je voulus te ranimer du feu de mes baiſers, partager avec toi le ſouffle de ma vie: on te ravit à mes embraſſemens. Les hommes féroces qui m'environnoient, n'eurent pas pitié de mes cris; mes larmes ne purent les toucher. O Marcille! pourquoi as-tu arrêté ma main? Cruel ami, tu as prolongé mes maux; & vous qui me promettiez de la rendre à mon amour, vous vous êtes joué de ma crédulité; votre art impuiſ-

ſant n'a fait peut-être qu'avancer le terme de ſes jours, & le malheur des miens. Depuis l'affreux moment où un ſon lugubre vint frapper mon oreille attentive, & appella dans la tombe tout ce qui me reſtoit du charme de ma vie, mon cœur eſt écraſé ſous le ſentiment de la douleur. Semblable à l'eſclave gémiſſant qui traîne avec peine la chaîne qu'il ne peut briſer, & qu'il baigne de ſes pleurs, je parcours à pas lents ma triſte ſolitude: la tête penchée, l'œil éteint & fixé ſur la terre, je n'oſe jouir de l'aſpect du Ciel; mes regards ſont bleſſés de ſon éclat; le pâle flambeau qui luit dans les ténébres eſt l'aſtre qui me plaît davantage. Pendant que

toute la nature repoſe, moi ſeul j'erre au loin, & je reviens fatigué m'aſſeoir ſur la pierre qui dérobe à mes yeux cette fleur ſi brillante que la mort à flétrie de ſon ſouffle empoiſonné. Si le ſommeil vient quelquefois fermer mes yeux appeſantis, mon ame ſemble fuir auſſi-tôt dans le ſein de la douleur. A peine l'oiſeau s'eſt-il élancé dans les airs, que je vais m'enfoncer dans la ſombre forêt qu'il vient de quitter. Je voudrois approcher de ce terme qui effraye les timides mortels; je ſourirois à l'aſpect de la mort, comme l'enfant égaré qui voit ſa mere qui le cherche, & lui tend les bras. Etre puiſſant dont le ſouffle anime tout ce qui reſpire, éteins le flambeau de ma mouran-

te vie ; daigne attirer vers toi le malheureux qui rampe ſur la terre, réunis-le à celle qui faiſoit tout ſon bonheur (*a*).

(*a*) Les vœux de cet époux trop tendre & ſi digne d'un meilleur ſort, furent exaucés ; ſes deux amis n'eurent pas la douceur de le voir ſurvivre long-temps à celle que la douleur, que l'indigence, & un préjugé cruel avoient conduite au tombeau.

Madame de Marſille, à qui le Ciel a conſervé ſon vénérable pere, & celle qui lui a donné le jour, ſe plaît encore à s'entretenir avec ſon époux de ces deux infortunés ; ſouvent il la ſurprend répandant des larmes ſur la mort de ſa malheureuſe amie.

En publiant ces Mémoires que l'amitié m'a confiés, je ne me ſuis pas flatté d'arrêter les funeſtes effets d'un préjugé

qui a étouffé le ſentiment le plus pur ; qui a ſubſtitué à la chaîne brillante & légere de l'amour, le triſte lien de l'intérêt. Malheureuſes victimes de l'avarice & de l'orgueil, ſacrifierez-vous toujours votre bonheur & celui de vos enfans à des chimeres ?

DESCRIPTION ABRÉGÉE DE S. DOMINGUE.

CETTE Isle, l'une des plus grandes des Antilles, a porté différens noms. Lors de la découverte qu'en fit Christophe Colomb en 1492, les Habitans la nommoient *Haiti*; ce qui signifie dans le langage des Indiens, *terre montagneuse*.

Elle est d'une étendue considérable, & entrecoupée de hautes montagnes, au pied desquelles on voit de très-belles plaines, dont

quelques-unes ont quinze à vingt lieues de circuit. Les François retirent de celles qui ſont ſituées dans leurs poſſeſſions, des richeſſes immenſes, en ſucre, café, indigo, cacao, &c.

Cette Iſle eſt ſituée dans la Mer du Nord, à l'entrée du Golfe de Mexique: elle a au moins quatre cent lieues de tour, & près de cent quatre-vingt en longueur, Eſt & Oueſt: ſa largeur varie, & n'a guères que vingt-huit lieues en quelques endroits. La latitude entiere de l'Iſle s'étend environ entre les dix-ſept & vingtiéme degrés: la longitude n'eſt pas exactement déterminée.

La France en poſſede un tiers; ce qu'elle occupe s'étend depuis

la riviere du Maſſacre, dans l'Eſt de l'Iſle, juſqu'à la riviere de Neybe, lieu le plus Sud des Poſſeſſions Françoiſes.

Quoique Saint-Domingue ſoit ſous la Zone torride, l'air y eſt aſſez tempéré, mais mal-ſain en pluſieurs endroits.

La partie Françoiſe eſt incomparablement plus riche & plus habitée que celle qui appartient à l'Eſpagne. Celle-ci ne contient qu'une Ville capitale, appelée Santo-Domingo, & quelques petites Bourgades où le peuple languit dans la plus grande miſere. Celle que poſſedent les François, offre de tous côtés l'aſpect le plus riant. Son commerce eſt immenſe: il fournit chaque année à l'impor-

tation & à l'exportation de près de quatre cent Navires marchands, partis des ports de France, & chargés de richeſſes dont le Royaume entier ſe reſſent. Il régne partout un air d'opulence capable de frapper les Etrangers : on y voit plusieurs Villes qui ne le céderoient guères à quelques-unes de l'Europe, & divers Bourgs qui pourroient paſſer pour de petites Villes. Les principales ſont le Cap, le Port-au-Prince, où réſident annuellement le Gouverneur & l'Intendant, Léogane, Saint-Marc, les Cayes-Saint-Louis, le petit Goave, le Fort-Dauphin, &c.

La Ville du Cap, qui eſt la Capitale, eſt ſituée ſur le bord de la

mer: ſa rade eſt très-ſpacieuſe, & peut contenir plus de quatre cent Navires: l'entrée en eſt défendue par un Fort qui s'éleve du milieu d'une montagne, & d'où l'on peut écarter tous les vaiſſeaux ennemis qui voudroient en approcher. C'eſt dans cette Ville qu'une foule d'Etrangers amenée par l'eſpoir d'une fortune rapide, vient ſe répandre, & offrir à l'Habitant ſes richeſſes & ſon induſtrie. Tous les jours elle s'embellit & s'étend. L'extérieur des maiſons en eſt aſſez uniforme: l'Architecture les a décorées, & a fait diſparoître ce mauvais goût qui leur donnoit une forme irréguliere & peu ſolide: elles n'ont pour la plupart qu'un étage.

Les rues ſont alignées, & percées à une diſtance égale. Entr'autres places, il y en a une qui eſt particuliere aux Commerçans, & où l'intérêt étale tout ce qui peut fixer les regards, & flatter le goût de l'Américain; mais il a appris depuis long-temps à ne plus être dupe des apparences.

Les logemens y ſont incomparablement plus chers qu'à Paris & à Londres: les vivres ſont d'un prix qui effraye tous les arrivans, & trompe leur eſpérance. Ce qui contribue encore à la faire évanouir, c'eſt l'abondance des marchandiſes, qui ſouvent les fait deſcendre à un prix plus bas qu'au pays où elles ont été fabriquées. Quelquefois l'arrivant peut à pei-

ne se garantir pendant son séjour de l'extrême misere avec ce qui devoit le conduire à la plus grande opulence.

Le Port-au-Prince est, après le Cap, la Ville la plus peuplée, quoiqu'elle soit nouvellement construite. Les bâtimens n'en sont pas fort réguliers: ses rues sont parfaitement alignées & ombragées d'arbres qui garantissent du soleil, & répandent la fraîcheur. Le Gouverneur y a fixé sa résidence (*a*). Elle n'est pas aussi bien défendue

---

(*a*) Les Lecteurs qui attachent quelqu'importance à ce qui entretient l'ordre social, & assure aux hommes la paix & l'équité, trouveront à la fin de cet Ouvrage une description du Gouvernement, & de la maniere dont on rend la Justice à Saint-Domingue.

par sa situation que la Ville du Cap.

Je ne m'arrêterai point ici à décrire toutes les Villes qui sont à Saint-Domingue. Il n'y a pas d'Isle plus connue ; l'espérance y a conduit & en a ramené tant d'Européens, que je ne ferois que répéter ce qui a été dit mille fois.

Aux environs des Villes, sont les différentes Habitations : c'est-là que le riche Américain déploie tout le faste de son opulence : ses vastes domaines sont remplis de ces hommes noirs que la nature a condamnés à l'opprobre, au travail. Epars dans les campagnes, on les voit sous un soleil brûlant fixés à la terre qu'ils creusent pour la plantation des cannes, ou qu'ils dépouillent des herbes inutiles qui croissent en abondance.

Le ſoir, ces malheureux vont ſe refugier dans leurs petites cazes, & oublient près de leurs femmes ou de leurs maîtreſſes les fatigues du jour, & l'horreur de leur condition.

Perſonne n'ignore avec quelle férocité leurs tyrans les font punir pour la moindre faute. Ce traitement affreux qu'ils ſubiſſent dans la ſituation la plus humiliante, les livre à une douleur ſi cruelle, qu'il n'y a pas un blanc qui pût la ſupporter ſans mourir ſous les coups, s'ils étoient auſſi multipliés.

Depuis long-temps on craint que le nombre des Négres augmentant tous les jours, ils ne ſe rendent maîtres de l'Iſle, & n'exterminent les blancs. Mais en étu-

diant le principe qui les détermine; on leur découvre une ame baſſe & ſervile qui les rend incapables de grands crimes & de grandes vertus. Timides & craintifs, leur vengeance eſt toujours obſcure. Accoutumés dès l'enfance à l'état de ſervitude, ils n'éprouvent point cette indignation qui briſe le joug, & rend l'eſclave à la liberté naturelle. Ils s'iſolent dans leurs peines, & ne ſont point touchés de celles de leurs ſemblables, dont ils ſont eux-mêmes les bourreaux. L'intérêt rompt la chaîne qui les unit, parce qu'ils n'en connoiſſent pas d'autre que celle que le plaiſir & la débauche ont formée. La paſſion la plus violente que le Négre éprouve, eſt celle de l'amour:

elle échauffe ſon cœur, & lui fait braver la douleur, & même la mort.

On ne peut pas aſſigner un naturel égal à tous les Négres. Les différentes contrées où ils ont pris naiſſance, la variété des objets qui les ont frappés, le genre de vie plus ou moins pénible auquel ils ont été accoutumés dans leur enfance, leur conſtitution plus ou moins robuſte, tout cela forme des nuances différentes dans chaque individu, & change leurs affections. Chez les uns, une ſtupide indifférence les rend inſenſibles à leur malheur & à la ſévérité de leurs maîtres : chez les autres, une mélancolie mortelle s'empare de leur ame, & les détache de la vie.

Plusieurs d'entr'eux accélerent leur mort en se suspendant à un arbre, ou en s'empoisonnant; & le tort que leur maître doit en ressentir, contribue souvent à leur en inspirer le dessein. Il en est qui, plus cruels encore dans leur vengeance, empoisonnent un grand nombre de leurs camarades, pour ruiner celui dont ils font la richesse.

L'Américain est naturellement fier: c'est dans son orgueil que ses plus belles qualités prennent leur source: il est généreux, & exerce l'hospitalité de la maniere la plus noble. Dans chaque Habitation, le Voyageur trouve ce qui lui est nécessaire pour réparer ses forces. Il étoit autrefois reçu avec plus de

confiance ; mais il en a ſi ſouvent abuſé, que l'on n'oſe expoſer à ſes yeux ce qui pourroit le tenter, & dégrader ſon indigence.

Les Créoles ſont pour la plupart fort grandes ; leur peau eſt au moins auſſi blanche que celle des Européennes : elles ſont en général aſſez bien conſtituées ; leurs ſenſations paroiſſent vives ; tout décele en elles des paſſions violentes : elles ſont hautes & impérieuſes, & naiſſent avec un caractere indépendant. Peut-être provient-il d'une éducation trop négligée. La tendreſſe de leur mere leur donne dans leur enfance une liberté qui choque l'Etranger, accoutumé à voir la douceur & la modeſtie pa-

rer les jeunes perſonnes de leur ſexe.

L'obſervateur qui parcourt l'Iſle de Saint-Domingue, y rencontre peu d'objets qui piquent ſa curioſité. Quelques plantes ſauvages qui croiſſent ſur les hautes montagnes, & dont les propriétés ne ſont pas même connues des plus anciens Habitans, pourroient, ſi elles étoient ſoumiſes à l'étude de la chimie, devenir utiles à l'humanité.

Les forêts n'y ſont point peuplées d'animaux rares; on n'y voit point de ſinges; les perroquets verds y paroiſſent quelquefois en grand nombre. L'oiſeau-mouche, dont le plumage eſt très-brillant, eſt le plus beau de ceux que l'on y ap-

perçoit: il eſt plus petit que le colibri ; mais il eſt ſi ſauvage, & ſon vol eſt ſi rapide, qu'il eſt très-difficile de le ſurprendre.

De toutes les productions qui font la richeſſe de cette Iſle, telles que le cacao, le café, l'indigo, la principale & celle qui rapporte davantage à ſes Habitans, eſt la canne à ſucre. Dans toute l'Amérique, il n'y a pas une contrée où elle ſoit mieux cultivée, plus abondante, & où elle produiſe un plus beau ſucre qu'à Saint-Domingue: elle vient par touffe, ainſi que le roſeau ſec ; ſes feuilles, ſes racines & ſa tige préſentent une égale reſſemblance, & elle ne differe du roſeau ordinaire, qu'en ce que celui-ci eſt creux, qu'il de-

vient communément plus grand, moins gros, à proportion que la diſtance des nœuds eſt plus éloignée, & qu'il ne croît ordinairement que dans des lieux aquatiques, & dans des terreins marécageux. La canne à ſucre au contraire aime la terre profonde & moins expoſée à l'eau, quoiqu'elle vienne par-tout indifféremment: ſon écorce eſt moins dure que celle du roſeau, & elle eſt beaucoup plus peſante par la ſubſtance moëlleuſe qu'elle contient, qui nous donne ce jus doux & mielleux, & qu'enfin par le moyen du feu on réduit en ſucre.

On plante des cannes en toutes ſaiſons, pourvu qu'une pluie légere précede & ſuive la plantation,

& imbibe aſſez la terre, pour que le plant réſiſte quelques jours aux ardeurs du ſoleil, & puiſſe prendre racine.

On coupe de même, dans tous les temps, dès que la canne eſt parvenue à ſon point de maturité : il faut pourtant obſerver qu'un temps de pluie durable ſeroit très-contraire à la bonne exploitation, parce qu'alors il ſe feroit une végétation très-vive dans la canne, qui donneroit à la vérité un ſuc très-abondant, mais verd, crud, peu propre à produire de beau ſucre.

La plantation qui réuſſit le mieux, eſt celle que l'on nomme *plantation de bouture*. On commence par couper des morceaux de canne de quinze à dix-huit pou-

ces de long du côté de la tête. Lorsqu'on a préparé un terrain aligné, pour marquer également la distance des rangs qui doivent être écartés de deux pieds & demi, & quelquefois même de quatre, selon la qualité de la terre, on fouille des trous de la longueur de dix-huit à vingt pouces, sur douze à quatorze de largeur, & six de profondeur, dans lesquels on met trois ou quatre plants opposés les uns aux autres, mais peu écartés de leur alignement. Après avoir couché ces plants en pente douce sur un peu de terre molle & légere, on les couvre, en remplissant la fosse à demi, ou quelquefois entierement, suivant la saison plus ou moins pluvieuse. Ces plants ne tardent pas à

pouſſer par touffes chargées de tiges : elles pouſſent auſſi en terre quantité de racines chevelues qui s'étendent aux environs.

Le premier rapport d'une piéce de canne eſt fixé à quinze ou dix-huit mois ; c'eſt ce qu'on appelle *rouler* de grandes cannes. Cette premiere coupe eſt celle qui produit le plus de ſucre dans les terres anciennement cultivées.

Lorſque les cannes ſe trouvent plantées dans des terres favorables, on peut faire quatre ou cinq coupes dans les mêmes piéces avant de les replanter ; mais il en eſt d'arides où, ſi on ne replantoit pas après la premiere ou deuxiéme coupe au plus, on n'auroit que

des rejetons durs, ſecs & avortés, qui ne produiroient pas les frais d'exploitation.

Les cannes qui viennent dans des terres légeres & profondes donnent un ſucre facile à fabriquer, & preſque toujours beau, ſi elles ſont coupées à leur vrai point de maturité. La raiſon en eſt ſimple : cette terre travaillée ne contient que des ſels peu actifs ; la végétation en eſt plus tardive ; les cannes qui en proviennent ſont moins chargées de phlegme crud ; elles ne s'élevent & ne groſſiſſent que médiocrement, ce qui fait que leur ſuc en eſt mieux diſpoſé ; & comme pour l'ordinaire elles deviennent moins confuſes, la cha-

leur du ſoleil les pénétre davantage, & leur maturité en eſt plus parfaite.

Par la raiſon contraire, celles qui ſe trouvent plantées dans un ſol neuf, trop frais, ou aquatique, éprouvent une végétation ſi précipitée, qu'elles deviennent en peu de temps très-grandes, fort groſſes, & extrémement chargées de touffes. Le ſoleil alors ne pouvant les pénétrer, elles ne parviennent pas à un degré de maturité ſuffiſante pour la perfection du ſucre.

Les premiers Auteurs qui ont parlé de la canne à ſucre, la font originaire des Indes Orientales; de-là apportée par les Eſpagnols & les Portugais aux Iſles de Madere & de Canaries, & enſuite aux Iſles

Antilles de l'Amérique. C'eſt un ſentiment aſſez généralement reçu; mais le Pere Labat ſoutient avec quelques Ecrivains qu'elle n'a jamais paſſé chez les Américains, & que c'eſt une production auſſi naturelle aux terres de ces derniers Peuples, qu'à celles des Habitans de l'Inde. Il appuie ſon ſentiment ſur Thomas Gange, Anglois, qui dit qu'en 1625, à la Guadeloupe, les Sauvages lui apporterent des cannes à ſucre; ſur François Ximenès, qui aſſure dans ſon Traité des Plantes du Mexique, que la canne croît aux environs de la riviere de la Plate; ſur Jean Lery, qui en 1556 dit en avoir vu au Bréſil; & ſur le Pere Hennequin, Récolet, qui ſoutient auſſi en avoir

vu au Miſſiſſipi (*a*) ; de même que Jean de Laet, à l'Iſle de Saint Vincent. Il ajoute que les François en ont trouvé à Saint-Chriſtophe, à la Martinique, à la Guadeloupe. Mais pourquoi ces témoignages l'emporteroient-ils ſur ceux qui les premiers ont écrit de l'Amérique, ſur celui de l'Auteur de l'Hiſtoire naturelle du cacao & du ſucre, ſur ce qu'en diſent Rauvolf & Jerôme Bençon, tous cités par l'Auteur Dominicain ;

(*a*) Le Pere Hennequin a ſûrement pris de ſimples roſeaux pour des cannes à ſucre, dans les terres qui ſont à l'embouchure du Fleuve du Miſſiſſipi. En remontant ce Fleuve, on voit des forêts de roſeaux ſecs, enracinés dans des marécages, dont l'eau croupie n'eſt nullement propre à la naiſſance & à la nourriture des cannes à ſucre.

comme atteſtant que la canne à ſucre doit ſon origine aux climats orientaux ? Si les cannes à ſucre ſont naturelles aux terres fermes de l'Amérique, ainſi qu'aux Antilles, pourquoi ne trouve-t-on pas un veſtige de cette plante dans l'Iſle de Saint-Domingue, tant dans la partie Françoiſe, que dans la partie Eſpagnole ? On y voit à la vérité une eſpéce de roſeau, mais qui n'a point la qualité de la canne à ſucre. Le climat & le ſol ne lui ſont pourtant pas plus ingrats que les environs de la riviere de la Plate & les terrains de la Guadeloupe.

Il ne me reſte plus, pour remplir l'objet que je me ſuis propoſé, que de dire un mot de l'origine

des Possessions Françoises dans l'Isle de Saint-Domingue.

Les Espagnols avoient déja étendu leur empire dans le continent de l'Amérique : le fer à la main, ils avoient parcouru cette malheureuse contrée qui renferme tant de richesses dans son sein ; un peuple nombreux avoit disparu de dessus la terre, & le vainqueur couvert de sang, jouissoit paisiblement du fruit de ses victoires : des vaisseaux chargés de l'or du nouveau monde, alloient sans cesse enrichir l'Espagne, & accroissoient tous les jours son orgueil & sa puissance. La France & l'Angleterre ne purent voir sans envie des possessions si vastes envahies par un peuple plus heureux

que redoutable : toutes deux tenterent de détourner le cours de cette ſource, qui alloit au loin répandre l'abondance. Si ces deux Nations toujours diviſées, toujours jalouſes, euſſent réuni leurs forces, elles auroient enlevé à l'Eſpagne toutes ſes conquêtes, & il ne lui eût reſté que le mépris & la honte de ſa férocité.

En 1625, les François, ſous les ordres de deux Capitaines de vaiſſeaux, & les Anglois, commandés par un nommé Vaernard, arriverent preſque en même temps à Saint-Chriſtophe. Unis par l'intérêt & le beſoin, ces deux peuples marcherent de concert contre les Caraïbes, qui étoient les Habitans de cette Iſle, & partagerent entr'eux

les dépouilles de leurs ennemis.

Le Roi d'Efpagne n'apprit pas fans peine que les François & les Anglois s'étoient emparés de l'Ifle de Saint-Chriftophe, & s'y établiffoient. Il donna ordre à Frédéric de Tolede, qui commandoit une flotte envoyée contre les Hollandois, d'expulfer ces nouveaux Habitans, dont il redoutoit l'ambition. Un nommé Durofey, l'un des Chefs des François, qui auroit pu s'oppofer à la defcente des ennemis, ayant à fa fuite plus de neuf cens hommes, abandonna lâchement tous les poftes. L'Efpagnol victorieux exigea que tous les Anglois & François fortiffent de l'Ifle, & les menaça d'exterminer tous ceux qu'il y trouveroit à fon re-

tour. Après les avoir fait embarquer, il pourſuivit ſa route.

Cependant les Anglois battus par la tempête, & n'ayant plus rien à craindre d'un ennemi éloigné, rentrerent à Saint-Chriſtophe, & furent bientôt ſuivis de pluſieurs François. Les autres qui en étoient ſortis avec leur Capitaine, s'étant joints à des aventuriers Anglois & François, s'approcherent de l'Iſle Eſpagnole, à laquelle on a depuis donné le nom de Saint-Domingue, & ayant trouvé la côte ſeptentrionale abandonnée par les Caſtillans, ils s'y établirent.

Il en coûta plus de peine aux François pour ſe maintenir & agrandir leur poſſeſſion dans cette Iſle, que les Eſpagnols n'en eurent

pour conquérir la plus grande partie de l'Amérique. Ceux-ci ne trouverent que des hommes bons & timides qui leur offroient des rafraîchissemens, qui leur servoient de guides, qui leur apportoient le métal dont ils étoient si avides. Leurs Princes eux-mêmes daignoient les visiter, faisoient éloigner leur suite en s'approchant, & leur montroient la plus grande confiance. Un d'entr'eux, après avoir comblé leur Chef de présens, lui permit de faire bâtir une Ville dans ses Etats, & lui abandonna autant de terrain qu'il en voulut.

Si la soif de l'or qui les brûloit eût pu s'éteindre; si la jalousie & la haine ne les eût divisés; si un orgueil brutal n'avoit pas fermé leur

cœur à l'humanité, à la reconnoiſſance, à la pitié, ils ſeroient devenus les maîtres des plus belles, des plus fertiles contrées de l'Amérique; ils auroient puiſé dans le ſein de la terre des richeſſes immenſes; ils ne ſe ſeroient point avilis, deshonorés par le meurtre de leurs bienfaiteurs; ils n'auroient point réduits à la ſervitude, ou punis d'une mort honteuſe, des Caciques trop généreux pour vouloir ſouffrir l'eſclavage; l'infatigable Colomb n'eût pas vu ſes mains triomphantes chargées de chaînes; il n'eût pas été inſulté par le peuple qu'il avoit enrichi, & ſes ſucceſſeurs n'euſſent jamais reſſenti les cruelles atteintes des fléches empoiſonnées.

Les François, au contraire, sans appui, sans secours, eurent à combattre un ennemi fier de ses succès, qui couvroit la mer de ses vaisseaux, qui leur faisoit la guerre comme à des brigands désavoués de leur patrie. Ils surmonterent cependant tous les obstacles qui s'opposoient à leur accroissement, & devinrent bientôt la terreur de leur ennemi. Les Boucaniers & les Filibustiers furent les remparts qui conserverent cette petite République, & la préserverent de l'irruption des Espagnols. Nous allons tracer une légere esquisse de ces deux especes d'hommes que leur valeur a rendus si célébres.

Il étoit bien difficile aux nouveaux Habitans de Saint-Domin-

gue de s'occuper de la culture des terres. Sans ceſſe harcelés par un ennemi qui auroit ravagé leurs campagnes, & leur auroit enlevé tout le fruit de leurs travaux, ils préférerent un genre de vie que la nature ſembloit favoriſer, & qui devoit encore nourrir leur courage.

Une quantité prodigieuſe de bœufs ſauvages rempliſſoient les forêts de l'Iſle : les Hollandois offrirent aux Habitans de leur en acheter les peaux, & leur promirent de leur fournir en échange tout ce qui leur feroit néceſſaire. Auſſi-tôt une troupe d'hommes s'aſſemble : tous unis par l'intérêt, ils oublient leur origine, & changent leurs noms : ils ne veulent plus

s'aſſervir à aucun uſage; ils ne reconnoiſſent plus de maître : la plus grande égalité régne parmi eux ; ils ne veulent plus dépendre que de la nature & de leurs conventions : ils ſe dépouillent de leurs habits; une ſeule chemiſe teinte du ſang des animaux, un caleçon, une large ceinture armée de couteaux très-tranchans, & d'un ſabre, un chapeau qui ne préſentoit qu'un bord ſur le devant, des ſouliers faits de la peau de cochons ſauvages; voilà leur vêtement. A peine le jour commence-t-il à paroître, que ces redoutables chaſſeurs ſe diſperſent, & s'enfoncent dans les forêts, ſuivis d'une meute de chiens, & de quelques engagés. Les précipices, les ſentiers hériſ-

sés d'épines, rien ne les arrête; ils franchissent tout ce qui s'oppose à leur marche précipitée; l'ardeur de la chasse les emporte. Dès que l'animal poursuivi est éventé, les chiens l'environnent, remplissent la forêt de leurs jappemens; le Boucanier armé de son fusil, accourt, & tire sur le bœuf qui lutte contre la mort. Plus furieux qu'une bête féroce, il s'élance sur l'animal terrassé, acheve de le tuer, le dépouille, lui arrache un os, le brise, & d'une bouche affamée il en exprime la moële dont il se nourrit.

Après avoir tué un certain nombre de bêtes, tous les chasseurs se rassembloient pour dîner. Que l'on se peigne une troupe d'hommes

ensanglantés, vétus comme nous venons de le dire, épars dans une plaine, assis sur la terre, & dévorant des viandes que le feu avoit à peine dérougies, tout remplis du sentiment de leur liberté, parlant tumultueusement de leur chasse, de leur ennemi, ne respirant que carnage, & l'on n'aura encore qu'une foible idée de ces hommes farouches qui sembloient tous les jours s'éloigner davantage de l'humanité.

Cette vie indépendante, dégagée de crainte & de désir, parut si séduisante, que plusieurs enfans de famille que le libertinage y avoit entraînés, ne purent se résoudre à la quitter, & dédaignerent d'aller recueillir en France des suc-

ceſſions qui les auroient enrichis.

Les Eſpagnols firent tous leurs efforts pour exterminer les Boucaniers; ils en tuerent pluſieurs qu'ils rencontrerent errans loin de leurs camarades : mais bientôt ceux-ci ſe réunirent, marcherent contre les Eſpagnols, qui ne purent réſiſter à l'impétuoſité de leur courage, & n'eurent d'autres moyens pour les détruire que de faire eux-mêmes la chaſſe aux bœufs ſauvages. Alors ces animaux devinrent ſi rares, que les Boucaniers n'en trouvant plus, furent forcés pour vivre de cultiver la terre, & de faire le commerce de tabac, qui avant la création des Compagnies, verſoit beaucoup d'argent dans la nouvelle Colonie.

Un grand nombre de Boucaniers qui ne purent s'habituer à la vie uniforme & paiſible de cultivateur, ſe firent Filibuſtiers. Dans l'origine, le corps des Filibuſtiers n'étoit composé que de miſérables matelots: montés ſur des petits canots qui ne pouvoient contenir que vingt-cinq hommes, ils alloient ſurprendre des barques de pêcheurs, & leur enlevoient tout ce qu'ils leur trouvoient. La réunion de pluſieurs Boucaniers ayant groſſi leur nombre, ils tenterent de plus grandes choſes: ils eurent ſouvent la témérité d'aller attaquer de gros vaiſſeaux, qui les auroient coulés à fond, ſi le haſard, une manœuvre adroite, & une intrépidité étonnante ne les euſſent

élevés pour ainſi dire au-deſſus du danger. Lorſqu'ils étoient venus à bord, quelque nombreux que fût l'équipage, ils ſe rendoient preſque toujours maîtres du bâtiment : ils commençoient ſouvent par faire couler les leurs à fond. Expoſés à l'injure du temps, ils paſſoient les jours & les nuits ſur la mer, au milieu des orages, battus par la tempête, preſſés par la faim. S'ils appercevoient un vaiſſeau, peu leur importoit de quelle nation il fût, ils alloient à lui avec la fureur du déſeſpoir, bravoient la mort, & glaçoient l'ennemi d'épouvante. Ils s'étoient montrés ſi terribles, leur audace avoit eu des ſuccès ſi étonnans, que l'Eſpagnol n'oſoit plus ſe meſurer avec eux, & com-

mençoit souvent par se rendre, en demandant la vie: mais une prise considérable pouvoit seule les désarmer. S'ils ne trouvoient rien, ils étoient implacables, & précipitoient dans la mer les malheureux qui n'avoient rien à leur offrir. L'Historien des Filibustiers raconte de leur valeur des choses qui sont incroyables. L'antiquité ne présente rien qui soit comparable à l'héroïsme & à la férocité de ces brigands. Au milieu de leurs crimes, ils conservoient encore des signes de religion. Des prieres, des vœux arrachés par le danger, les auroient fait soupçonner de croire un Dieu juste. Mais si dans leur course ils descendoient à terre, ils fondoient sur les Eglises,

en enlevoient les vaſes ſacrés, les cloches, & y répandoient ſouvent le ſang des hommes.

Le Gouverneur de S. Domingue avoit beſoin de beaucoup d'adreſſe pour contenir cette troupe ſauvage, accoutumée à vivre de rapines. Lorſque l'on craignoit quelque expédition, ils ſouffroient avec peine qu'on les retînt à terre pour défendre l'Iſle. M. Daugeron, auquel la Colonie Françoiſe doit peut-être aujourd'hui ſon état floriſſant, qui ſacrifia pour ſa conſervation & ſon agrandiſſement, ſa fortune, ſon repos & ſa vie, avoit trouvé le moyen de ſe faire craindre & aimer des Filibuſtiers. Sa valeur leur en impoſoit, & ſa bonté ſembloit adoucir leur na-

turel farouche. Il en détermina une partie à défricher les terres, & à grossir le nombre des Habitans. Le sort d'un Chef le plus audacieux qu'ils ayent eu, en découragea aussi plusieurs d'une profession dont les avantages ne pouvoient jamais compenser la peine & le danger. Cet intrépide Filibustier se nommoit l'Olonois: on l'appelloit ainsi, parce qu'il étoit originaire des Sables d'Olonne. Il avoit d'abord été valet de Boucanier. Son courage l'éleva bientôt au-dessus de la servitude; mais le désir de se distinguer l'entraîna dans le corps des Filibustiers. Il donna des marques si éclatantes de sa valeur, qu'il fut presque aussi-tôt Commandant d'un navire.

Alors ses talens se développerent, son audace s'accrut. Porté sur un petit bâtiment, il fit des prises si considérables, qu'on lui donna le surnom de fléau des Espagnols. Aussi rusé que brave, il échappa des mains de ses ennemis, où sa témérité l'avoit jetté. Après avoir soutenu un combat très-sanglant contre une armée entiere ; il vit tous ses gens périr sous ses yeux les armes à la main. C'en étoit fait de lui, il alloit succomber, & porter la peine de sa valeur : il frémit du danger. Aussi-tôt il se couvre de sang, & se jette parmi les morts. Les ennemis s'abandonnent à la joie ; ils allument des feux pour célébrer leur victoire & sa mort. L'Olonois se leve au

milieu de la nuit, prend l'habit d'un Eſpagnol étendu ſur le champ de bataille, s'approche de la Ville, promet la liberté à quelques eſclaves, s'ils veulent ſe joindre à lui pour enlever le canot de leur maître qui étoit à la côte : il les perſuade, & retourne dans l'Iſle de la Tortue.

Les Eſpagnols le virent bientôt ſur leurs côtes. Le Gouverneur de la Havane irrité, envoie ſur lui une frégate armée de dix piéces de canon, & montée par quatre-vingts hommes d'équipage. L'Olonois n'avoit que deux canots chargés de vingt-cinq hommes. Il apperçoit la frégate entrer dans une petite riviere; il fait avancer pendant la nuit ſes canots des deux côtés de

la riviere, débarque ſon monde, ſe fait un parapet de ſon canot qu'il place derriere des arbres: il fait la même manœuvre de l'autre côté du rivage. A peine le jour a-t-il paru, que tous les Filibuſtiers tirent ſur la frégate. Les Eſpagnols qui ne voient point d'ennemis, tirent au haſard, & ne tuent perſonne. Le ſang qui coule en abondance par les ſoutes de la frégate, indique à l'Olonois le déſordre de l'équipage: il fait reporter auſſi-tôt ſes canots à la riviere, s'embarque, aborde la frégate, & s'en rend le maître. Dans ſa fureur, il donne la mort à tout ce qu'il rencontre. Un eſclave tremblant ſe jette à ſes pieds, lui promet de lui dire la vérité, s'il veut lui accorder la vie.

L'Olonois étonné, s'engage même à lui donner la liberté. Seigneur, lui dit ce malheureux, le Gouverneur de la Havane ne doutant point que nous ne vous fissions prisonniers, avoit donné ses ordres pour que vous fussiez tous pendus, & j'avois été embarqué pour servir de bourreau. A ces mots, l'Olonois écumant de rage, se fait amener tous les prisonniers l'un après l'autre. Le barbare! l'œil en feu, leve son bras redoutable sur l'Espagnol pâle & tremblant, lui tranche la tête, & plus féroce qu'un Cannibale, il boit le sang qui coule sur son sabre.

Guidé par son esclave, il alla s'emparer de quatre barques destinées à lui donner la chasse: il ne

fit grace qu'à un ſeul homme qu'il chargea d'une lettre pour le Gouverneur de la Havane, auquel il apprit ce qu'il venoit de faire : il lui marquoit qu'il traiteroit ainſi tous les Eſpagnols qu'il pourroit ſurprendre, & lui-même, s'il tomboit entre ſes mains.

L'Olonois, porté ſur ſa frégate, ſe réunît à un autre aventurier, & conçut alors de plus grands deſſeins. Il alla faire le ſiége de Maracaibo, qui étoit fortifiée, & très-bien défendue par ſa ſituation : il prit cette Ville, en enleva toutes les richeſſes, & retourna à la Tortue les diſſiper avec ſes compagnons, qui s'engagerent bientôt dans de nouveaux dangers.

Je ne ſuivrai point cet intrépide

guerrier dans toutes ſes expéditions : je dirai ſeulement qu'après avoir donné mille preuves de valeur & de férocité, il fut un jour ſurpris par des Indiens, qui diſperſerent ſa troupe effrayée, le ſaiſirent, l'emporterent dans une forêt, où ils le firent rôtir & le mangerent.

Pluſieurs bandes de Filibuſtiers continuerent d'inquiéter les Eſpagnols: encouragés par leurs ſuccès, ils n'étoient plus effrayés du nombre de leurs ennemis. Deux cent Filibuſtiers prenoient une Ville défendue par mille ſoldats. Les Eſpagnols firent de nouveaux efforts pour arrêter les progrès des François: ils vinrent les attaquer juſqu'au Cap, au nombre de trois mille combattans. La méſintelli-

gence qui divisoit le Gouverneur & le Lieutenant de Roi, leur fut plus favorable que la supériorité du nombre. Ils débarquerent sans résistance, & s'avancerent jusques dans la Savane de Limonade, où malgré le courage de M. de Cassi, qui fit la plus belle défense, & mourut percé de coups, ils gagnerent une bataille qui leur rendit l'ascendant qu'ils avoient perdu depuis long-temps. Ils eurent encore dans la suite de plus grands avantages; mais le Roi en 1696 fit partir de France une flotte commandée par M. de Pointis, qui vint à S. Domingue pour augmenter ses forces. M. Ducasse qui étoit alors Gouverneur, lui fournit douze cens hommes, & se mit à leur tête sous ses

ordres.

ordres. La flotte ſortit de la rade du Cap, & alla droit à Carthagene pour en faire le ſiége. Après une défenſe aſſez courageuſe, les aſſiégés capitulerent. Le Commandant en tira des ſommes immenſes, & fruſtra indignement les Habitans de Saint-Domingue de ce qui leur en devoit revenir, quoiqu'ils euſſent eu la plus grande part au ſuccès, & qu'on les eût toujours expoſés au danger.

Les Filibuſtiers ſe voyant ſi horriblement trompés, retournerent à Carthagene, malgré le Gouverneur qui voulut les retenir. Ils firent contribuer une ſeconde fois les Habitans, qui donnerent tout ce qui leur reſtoit pour ſe garantir de leur fureur; mais en revenant,

ils rencontrerent une flotte ennemie, qui coula à fond une partie de leurs navires, & leur enleva tout ce qu'ils emportoient.

L'injuſtice que M. de Pointis leur avoit faite, & une trop grande ſévérité dont on uſa à leur égard, engagea un grand nombre de Filibuſtiers à paſſer à la Jamaïque. Les Anglois n'eurent pas dans la ſuite de meilleures troupes à nous oppoſer. Il eſt certain que la nouvelle Colonie dut à leur valeur ſes ſuccès & le repos où ſes ennemis la laiſſerent. Pendant qu'ils inquiétoient les Eſpagnols, les Habitans défricherent tranquillement les terrains incultes, s'enrichirent, & ſe mirent en état d'oppoſer des forces égales à celles de leurs ennemis.

Aujourd'hui les Eſpagnols ne ſont plus à craindre ; une molle indolence a ſuccédé à cette fureur qui les animoit contre les nouveaux Habitans de Saint-Domingue ; leurs Bourgades offrent le tableau de l'indigence & de la dépopulation. Saint-Domingo n'eſt plus orné que de vieux Palais qui annoncent ſon ancienne ſplendeur: le commerce qui anime l'induſtrie, & répand l'abondance, eſt étouffé par la plus grande indifférence pour les richeſſes ; de nombreux troupeaux fourniſſent à ce peuple languiſſant les moyens de ſe nourrir. Au reſte ſa ſobriété lui retranche bien des beſoins. Les hommes étendus dans leurs hamacs, ſe font bercer par leurs eſ-

claves : la faim peut ſeule les arracher de leur lit où ils paſſent la plus grande partie du jour : ils foulent avec dédain la terre qui renferme dans ſon ſein l'or dont ils étoient autrefois ſi avides. Plongés dans la plus profonde ignorance, une ſtupide fierté qui leur fait regarder les François avec mépris, une religion ſuperſtitieuſe, & que leurs paſſions honteuſes deshonorent, ſont les ſeuls ſentimens qui paroiſſent agir fortement ſur leur ame. Le commerce que les Eſpagnols ont eu avec les Africaines & les Inſulaires, ont donné à leurs deſcendans une teinte plus ou moins noire, qui ſemble avoir effacé juſqu'à la moindre trace de leur premiere origine.

NOTES.

Du Gouverneur.

LE Gouverneur de Saint-Domingue eſt le Chef de la Colonie. Son autorité s'étend ſur tous les Commandans, les Officiers employés dans ſon Gouvernement, & ſur les Armateurs qui y font le Commerce. Il doit maintenir la diſcipline parmi les gens de guerre, & contenir les Habitans dans l'obéiſſance & la fidélité qu'ils doivent au Roi. C'eſt lui qui donne aux Officiers & aux Habitans les permiſſions de s'embarquer pour ſortir de la Colonie, après que les publications ordinaires pour la ſûreté des créanciers ont été faites.

Les Gouverneurs ne l'étoient autrefois que de l'Iſle de la Tortue & de l'Iſle Saint-Domingue. Ils ont aujourd'hui le titre de Gouverneur général de l'Iſle

Saint-Domingue. Leur commiſſion n'eſt que de trois ans, mais la Cour la prolonge ſouvent de quelques années.

De l'Intendant.

Les Intendans n'ont été créés qu'en 1707. Le Gouverneur en rempliſſoit auparavant les fonctions. Tout ce qui concerne la régie, la diſtribution des deniers levés au nom du Roi, ne peut être réglée que par l'Intendant de la Colonie. Lui ſeul peut donner des ordres pour l'entretien des lieux où ſe rend la Juſtice, des Hôpitaux, & autres bâtimens deſtinés au ſervice public. C'eſt à lui à qui les Habitans portent leurs plaintes, & il doit leur faire rendre juſtice par le Gouverneur.

De la Juriſdiction de Saint-Domingue.

Ce n'eſt pas aſſez, pour étendre ſa puiſſance, de découvrir une contrée & de s'en rendre le maître; il faut encore

y fixer des Habitans, des Cultivateurs; & leur faire aimer le joug qu'on leur impose. Plus ce Peuple est éloigné, plus la main qui s'étend sur lui doit être bienfaisante. Il n'y a pas de chaîne qui lie plus étroitement le Sujet au Monarque, & le Citoyen à l'Etat, que la Justice; mais il faut que cette Justice pose sur une base inébranlable, que son livre soit ouvert à tous les yeux, que son glaive ne menace que les méchans; que ni l'intrigue, ni les détours, ni l'argent, ne puissent faire pencher sa balance.

Jamais cette vérité n'a été mieux sentie que de nos jours: on a affranchi les Colonies d'un pouvoir arbitraire: les Gouverneurs, au lieu de représenter un tyran farouche entouré d'esclaves tremblans, offrent aujourd'hui l'image du Prince qui remet dans leurs mains son pouvoir, qui leur confie le dépôt le plus sacré, le cœur de ses Sujets. A présent les possessions ne sont plus incertaines; le Cultiva-

teur qui repose à l'ombre des loix, ne fuit plus la persécution; il ne craint plus de voir son héritage dévasté, ses concessions enlevées par l'intérêt. Le Gouvernement Militaire n'imprime plus sur le simple Habitant le sceau du despotisme.

Il n'y a dans la Colonie que deux degrés de Jurisdiction; les Amirautés, & les deux Conseils, où les appellations de ces siéges sont jugées en dernier ressort, tant en matiere civile qu'en matiere criminelle (*a*). L'un de ces deux Conseils est au Cap, & l'autre est au Port-au-Prince. Ils étoient autrefois composés d'un certain nombre de Citoyens choisis parmi les plus riches, les plus éclairés & les plus intégres, qui s'éloignoient de leurs Habitations pour venir rendre gratuitement la Justice au peuple: leurs séances ne se tenoient ordinairement que tous les

(*a*) Le Roi, par un Edit du 18 Mars 1766, a créé un Tribunal Terrier.

mois. Le Roi voulant donner à ſes Conſeils une forme plus ſtable, & à la Juſtice une marche plus prompte, a par ſon Edit du mois de Janvier 1766, ordonné que les Conſeillers Titulaires, les Procureurs Généraux & leurs Subſtituts, feroient leur réſidence dans les Villes du Port-au-Prince & du Cap, & que leurs ſéances ne ſeroient plus interrompues. Sa Majeſté accorde à chaque Conſeiller 12000 livres de gages. Par un autre Edit de la même année, elle attache la nobleſſe aux Offices de Conſeillers Titulaires & de Procureurs Généraux, après vingt ans d'exercice.

On ne peut être pourvu de ces Charges avant l'âge de vingt-ſept ans. Il faut être Avocat, avoir fréquenté le Barreau au Parlement de Paris, ou dans les Siéges Royaux qui en dépendent, pendant quatre années.

Le Conſeil Souverain du Port-au-Prince & le Conſeil Supérieur du Cap

tiennent deux Audiences trois jours de chaque ſemaine. A la premiere Audience, on plaide comme au Parlement de Paris les cauſes ſommaires, & celles qui requierent célérité. Dans ces deux Conſeils le Gouverneur occupe la premiere place : il n'a qu'une voix délibérative, comme l'Intendant qui a la préſidence des Conſeils, & peut les aſſembler extraordinairement, après avoir fait part de ſes motifs au Gouverneur. Son Subdélégué Général préſide en ſon abſence comme premier Conſeiller (*b*).

La ſphere de la Légiſlation n'eſt pas auſſi étendue à Saint-Domingue qu'en France : on n'y connoît point les Matieres Bénéficiales & Féodales, les Subſtitutions & Fidéicommis dans le ſens étendu, ni toutes ces vaſtes Matieres de ſucceſſion &

(*b*) Le plus ancien Officier en grade a le droit, lorſque le Gouverneur ne s'y trouve pas, d'aſſiſter au Conſeil du Port-au-Prince, & il occupe la premiere place après celle du Gouverneur qui reſte vacante.

de teſtament du Droit écrit : leur Juriſprudence n'eſt point hériſſée de cette différence de Coutume qui complique la nôtre. La connoiſſance du Droit commun ſur les obligations, de la Coutume de Paris, & des Ordonnances, ſuffit à l'Avocat qui défend, & au Juge qui prononce.

Je ne me ſuis point propoſé d'examiner ſi la Légiſlation eſt bien adaptée aux mœurs des Habitans, à la nature de leur fortune, à la rareté des eſpéces, aux gains immenſes du créancier qui murmure, aux événemens malheureux qui ſembleroient devoir quelquefois prolonger le terme des engagemens. Cette diſcuſſion m'entraîneroit peut-être trop loin. L'homme va à la perfection à pas lents ; ce n'eſt qu'après s'être long-temps égaré qu'il rencontre la route qui conduit au repos & à l'équité.

Je ne parle point non plus des abus qui naiſſent de l'intérêt ou de la négli-

gence des Greffiers & des Officiers ſubalternes, dont on ne peut trop réprimer la cupidité. Il y a deux reſſorts qui attirent en ſens contraire l'humanité, l'honneur & l'intérêt. L'art du Gouvernement eſt d'augmenter la force de l'un, & de diminuer celle de l'autre.

Inſtitution de la Milice.

Les Habitans de Saint-Domingue n'étoient depuis long-temps aſſujettis à aucun ſervice militaire; le Roi entretenoit des troupes dans la Colonie, qui devoient la défendre; mais S. M. a créé depuis deux ans une nouvelle Milice, dont les Compagnies ſont compoſées des Habitans. Le Gouverneur choiſit les Officiers parmi les plus riches & les plus diſtingués. Cette inſtitution a ſouffert dans ſes commencemens quelques difficultés; mais les ſéditieux ont été effrayés, & tout a plié ſous le poids de l'autorité. Le ſervice des Miliciens eſt très-doux; ils

ſont aſſujettis à ſe préſenter avec l'habit d'uniforme, & ſous les armes, aux deux revues qui ſe font dans l'année devant le Gouverneur.

Cette Milice n'a rien de comparable à celle que nous voyons en France, formée des triſtes Habitans des campagnes, qui portent en gémiſſant l'arme que la force a miſe dans leurs mains. C'eſt une troupe d'hommes richement vêtus, dont l'enſemble eſt auſſi éclatant que la Maiſon du Roi. Elle eſt diviſée en Infanterie & Cavalerie; les Officiers jouiſſent de la Nobleſſe Militaire, & ont l'eſpoir de la Croix de Saint Louis.

Outre ces Compagnies, il y en a encore d'autres formées de Négres & Mulâtres qui ſont affranchis : elles ſont commandées par des Blancs : on les emploie principalement pour la chaſſe des Négres marons & des Déſerteurs.

Les Conſeillers des Conſeils ſupérieurs, les Avocats exerçans, les Mem-

bres des Chambres d'Agriculture, &c. ſont exempts de ſervir dans les Milices; mais on exige qu'ils ayent chez eux deux fuſils en état, & une certaine quantité de poudre & de plomb. Malgré ces précautions, l'Iſle de Saint-Domingue eſt ſi étendue, ſi mal défendue par la nature, qu'il ſeroit bien difficile de ſe garantir de toute ſurpriſe, & d'oppoſer une longue réſiſtance à l'ennemi puiſſant qui voudroit enlever les richeſſes de ſes Habitans.

Des Négres.

C'eſt un ſpectacle bien humiliant pour l'homme, que cette portion de ſon eſpece miſe au rang des animaux domeſtiques: tel eſt ſon malheur, lorſqu'une fois il a violé les loix de la nature, le mal lui devient néceſſaire: parce qu'il a été méchant, il eſt condamné à l'être toujours; mais ſon crime n'eſt point impuni: il ne veut pas reconnoître ſon ſemblable dans

un esclave, & il n'y trouve qu'une bête féroce qui cherche à fuir ou dévorer la main qui la tourmente. Si par l'effet d'une sage politique que l'on ne doit pas attendre, parce qu'elle est plus dépendante des mœurs que des loix, les Cultivateurs adoucissoient le sort de ces malheureux, & les invitoient à la population par la bienfaisance, il en résulteroit un bien immense pour la Colonie; les Habitans ne donneroient pas leurs denrées en échange contre les Noirs que le Commerçant avide leur amene de cette contrée que l'intérêt & la guerre dépeuplent tous les jours; leurs Ateliers se rempliroient d'esclaves forts & robustes, parce qu'ils auroient pris naissance sur la terre à laquelle la servitude les attache.

Ces misérables arrivent à Saint-Domingue, attaqués pour la plupart de cette affreuse maladie qui est devenue plus funeste à l'Européen que les trésors du nouveau monde ne lui ont été avanta-

geux. Le libertinage des Négres la perpétue, & la rend ſi commune, qu'il n'y auroit pas d'autres moyens pour en garantir leurs enfans, que de les faire nourrir par des chevres.

On eſt tellement perſuadé à Saint-Domingue de la néceſſité de la ſervitude, & ces maximes révoltantes de châtiment ſont ſi cruellement adoptées, qu'il ſeroit inutile d'examiner, 1°. s'il ne ſeroit pas poſſible d'employer des mains libres à la culture de la terre; 2°. s'il eſt vrai qu'un traitement indigne ſoit le ſeul moyen d'inviter au travail l'eſclave pareſſeux; il eſt certain que l'Européen ſouffriroit avec peine cette chaleur brûlante que le Négre endure. Mais parce que l'Africain robuſte eſt néceſſaire à un peuple mou & orgueilleux, faut-il qu'il ſoit condamné à un éternel eſclavage; que ſa condition ſoit plus affreuſe que celle de l'animal qui laboure nos campagnes ? Cette ſeule penſée attriſte & flétrit l'ame. Malheur

au maître féroce qui entend ſans frémir les cris de ſon eſclave, qui voit d'un œil ſec couler ſon ſang, & n'arrête pas la main qui le déchire !

Des Maladies & de leurs cauſes.

Preſque tous les Blancs qui vont à Saint-Domingue, non-ſeulement ceux qui arrivent d'Europe, mais encore ceux qui viennent des Iſles & du continent de l'Amérique, ſont attaqués, peu de temps après leur arrivée, d'une fiévre maligne, dont les ſymptômes ſont des mouvemens convulſifs, le délire, & quelquefois la léthargie. Le danger ſe prolonge ſouvent juſqu'au vingt-cinquiéme jour de la maladie. Pour s'en garantir, on prétend que les voyageurs devroient, avant de s'embarquer, ſe rafraîchir le ſang, & vivre ſobrement pendant le voyage. L'air vif qui régne ſur la mer donne beaucoup d'appétit. Si l'on prend une nourriture plus

abondante, on accumule des ſucs qui augmentent le volume des humeurs, & retardent la circulation du ſang. La chaleur du climat augmentant la tranſpiration, il ne reſte plus dans les vaiſſeaux que des liqueurs épaiſſes qui oppoſent trop de réſiſtance aux forces mouvantes: alors cet équilibre qui eſt le principe de la vie ſe détruit; de-là les maladies & la mort.

A ſon arrivée, le voyageur doit obſerver le plus grand régime, & ne pas ſe laiſſer entraîner à ces plaiſirs trop faciles que lui offre la laſcive Africaine.

Une autre cauſe de pluſieurs maladies auxquelles les Habitans de Saint-Domingue ſont expoſés, eſt la variation de l'air: les ſoirées, les nuits, les matinées ſont très-froides, comparées aux autres heures du jour dont la chaleur eſt exceſſive. Cependant les hommes ont les mêmes vêtemens qui ſont très-légers: ils ne ſe garantiſſent pas avec plus de ſoin de la

fraîcheur de la nuit; voilà ce qui leur donne ces maladies, qui ſont plus fréquentes en Europe pendant l'automne.

Des Plantes.

La nature bienfaiſante couvre la terre de ſes dons : mere de tout ce qui reſpire, elle offre à ſes enfans ſes richeſſes & ſon ſein : elle éleve la cime des arbres pour les Habitans des airs qui vont ſe balancer ſur leurs branches, & chercher un abri contre les vents : elle précipite & entr'ouvre le fruit ſuſpendu que l'enfant ne pouvoit ſaiſir ; elle coupe & arroſe la prairie de l'onde pure, où le chaſſeur altéré va éteindre ſa ſoif; elle fait croître l'herbe qui nourrit l'animal rampant; elle pare les campagnes des fleurs où l'abeille va puiſer ſon ſuc. Le malheureux qui a ſenti la branche qui le ſoutenoit ſe briſer ſous ſes pieds, trouve en ſe traînant ſur la terre qu'il rougit de ſon ſang, la plante ſalutaire qui va fermer ſes plaies. Les

terres de l'Amérique plus échauffées que celles de l'Europe par l'aſtre brûlant qui nous éclaire, ſont toujours en végétation. La moindre pluie fait paroître d'un jour à l'autre mille plantes variées que le Négre arrache auſſi-tôt. Le haſard a fait découvrir l'utilité de quelques-unes que l'on conſerve avec ſoin. L'herbe du Charpentier, avec laquelle on compoſe un ſyrop excellent; l'arbre qui porte la Caſſe, le Séné que la Médecine emploie; la Calebaſſe, dont le fruit eſt ſi ſalutaire; le Jalap, l'Ipécacuana, l'Ananas, le Citronnier, & une infinité d'autres plantes utiles ou agréables, offrent aux Habitans de Saint-Domingue des objets de commerce qui enrichiſſent ceux qui les cultivent. Le P. Labat & M. Chevalier en ont décrit la forme, & ſe ſont étendus ſur leur utilité.

Description du Tremblement de terre.

Ces idées rapides sur le Gouvernement & la situation actuelle de Saint-Domingue, étoient déja rédigées, lorsque l'événement le plus affreux est venu répandre la douleur & l'effroi, & a fait craindre à ses Habitans d'être écrasés, ensevelis sous ses ruines. Le 3 Juin 1770, jour de la Pentecôte, à sept heures & un quart du soir, on essuya dans toute l'Isle S. Domingue un tremblement de terre, précédé d'un bruit sourd semblable à un mugissement, & d'une commotion considérable dirigée de l'est à l'ouest. Un horizon épais, une athmosphere brûlante, un air pesant dans la journée, annoncerent cet événement. Heureusement presque tous les Habitans de la Ville du Port-au-Prince se promenoient alors hors de leurs maisons, ou sous leurs galeries : ils eurent le temps de se jetter au premier bruit au milieu des rues qui sont très-spacieuses, & ombra-

gées d'arbres, comme nous l'avons observé en parlant de cette Ville. Les deux premieres secousses, qui se suivirent de très-près, durerent ensemble au moins quatre minutes : elles firent le tour du compas : on eût dit alors que la terre bouillonnoit, & qu'elle étoit devenue fluide, car son mouvement imitoit l'ondulation des vagues de la mer. Le moment qui succéda à cette premiere catastrophe fut épouvantable : la poussiere dont l'air étoit obscurci, & qui gênoit la respiration ; les gémissemens, les cris lamentables, les plaintes douloureuses des blessés & des mourans ; la crainte d'être englouti ou submergé ; tout inspiroit la terreur. La lumiere pâle de la lune, en éclairant les décombres & les ruines, ajoutoit encore à la consternation dans cet horrible instant : la mort se présentoit à tous les yeux sous l'aspect le plus épouvantable. Lorsque l'on fut revenu de ce premier effroi, chacun demandoit &

cherchoit avec inquiétude ſes amis & ſes proches : la mere qui revoyoit ſon fils, éprouvoit au ſein de la calamité publique les ſentimens d'une joie mêlée de douleur.

A ces deux terribles ſecouſſes, il en ſuccéda pluſieurs, qui, quoique moindres que les premieres, étoient capables de renverſer des Villes entieres. Le reſte de la nuit la terre fut toujours en mouvement, & pour ainſi dire flottante; les ſecouſſes qui l'agitoient ſe faiſoient ſentir à des intervalles très-courts, & dans des tems preſque toujours contraires. Le jour vint enfin éclairer ce déſaſtre, & offrir le ſpectacle le plus affreux. La terre entr'ouverte en mille endroits; des ſoldats dignes d'une mort plus honorable, enſevelis ſous les ruines des cazernes & des hôpitaux; les montagnes qui dominent la Ville, dégradées, & conſidérablement affaiſſées; les édifices publics, tels que le Gouvernement, l'Intendance, le Conſeil, & les bâtimens les plus ſolides, comme la

nouvelle Eglise, le nouveau Corps-de-Garde, le Magasin à poudre, les maisons des particuliers, ne composant presque plus qu'un monceau : telle est l'ébauche des calamités qu'a éprouvées le Port-au-Prince. Quoique le nombre de ceux auxquels cet événement a donné la mort dans la Ville du Port-au-Prince, ne soit porté qu'à deux cent, on ne craint pas d'assurer que ce tremblement de terre a été plus violent que celui qu'on a éprouvé à Lisbonne. Si l'on considere la largeur des rues qui mettoient les Habitans en sûreté; si l'on fait attention au jour & à l'heure qui sembloient les tenir éloignés de leurs maisons peu élevées; on sentira que c'est à ces circonstances heureuses qu'ils doivent la conservation de leurs jours.

Ce qui prouve encore que les secousses de ce tremblement de terre furent plus terribles qu'à Lisbonne, c'est, comme l'a remarqué celui de qui nous tenons les détails de cette horrible catastrophe, dont

dont il a été le témoin, la résistance que les deux tiers de la Ville opposerent aux secousses qu'ils éprouverent ; & certainement cette Capitale n'auroit pas résisté à celles qui ont en un instant détruit & renversé au Port-au-Prince les bâtimens les plus solides.

Il est néanmoins certain que l'action de cette force cachée dans le sein de la terre, ne se déploye pas par-tout avec la même énergie, & que plus une Ville est grande, plus il doit y avoir d'édifices qui échappent à la commotion qui s'affoiblit en s'étendant.

Les secousses qui se sont fait sentir depuis, ont été innombrables pendant les quinze premiers jours, & plus d'un mois après on en ressentoit encore.

La plaine & ce que l'on nomme le cul-de-sac, n'ont pas été plus épargnés que la Ville ; toutes les maisons & les manufactures à sucre ont été renversées ; la terre s'est ouverte & s'est sillonnée

dans un grand nombre d'habitations ; les hattes, beaucoup de places établies en café, ont été dévaſtées ; la riviere du cul-de-ſac a été miſe à ſec pendant ſeize heures ; elle eſt revenue au bout de ce temps avec impétuoſité ; la montagne Noire, celle de la Selle que l'on croit la plus proche du foyer, qui eſt ſuivant toute apparence dans un endroit nommé vulgairement le *Gouffre*, où l'on a entendu de tout temps des mugiſſemens ſemblables à ceux qui ont précédé toutes les ſecouſſes, & la montagne du Guimbi, écroulées avec fracas, ont fait diſparoître les anciens chemins.

La Ville de Léogane a éprouvé les mêmes déſaſtres ; l'Egliſe qui étoit belle & vaſte, le Preſbytere, le Gouvernement, le Magaſin à poudre, l'Hôpital militaire, qui n'avoient pas été ébranlés par le tremblement de terre de 1751, & l'ouragan terrible qui le ſuivit, n'ont pu réſiſter à cette étonnante trépidation, &

ont croulé : le reſte de la Ville ne pré-ſentoit que des ruines : cinquante per-ſonnes ont péri dans ce jour affreux.

La plaine de Léogane a également ſouf-fert ; les habitations, ſoit en ſucre, ſoit en café, ſont ou détruites, ou très-en-dommagées ; des rivieres ont tari & ſe ſont percé un nouveau lit. La même cauſe a produit les mêmes effets dans les endroits ſitués à une égale diſtance du foyer ; elle n'a laiſſé qu'une maiſon au milieu des débris du petit Goave.

La partie du Nord s'eſt encore moins reſſenti que celle du Sud des effets de ce tremblement de terre, qui n'a point dé-couragé les Habitans, aujourd'hui occu-pés à reconſtruire leurs maiſons : l'eſ-pérance du gain, cette chaîne ſi puiſſante les fixe ſur cette terre périlleuſe, & leur fait oublier tous les dangers qu'ils ont courus.

DISCOURS.

JE voulois terminer les Mémoires d'un Américain par une deſcription des mœurs de ce Peuple immolé au fanatiſme & à la cruelle ambition des Eſpagnols. Je me propoſois de dévoiler l'impoſture de ces Hiſtoriens célebres qui ont abandonné la vérité au torrent d'une imagination menſongere, qui d'un trait de plume ont élevé des Temples ſuperbes dans des contrées où les premieres regles de l'architecture étoient ignorées, qui ont fertiliſé des campagnes où la dépopulation & des mœurs ſauvages laiſſoient à la nature le ſoin de les cultiver, qui ont imaginé un gouvernement ſage où

régnoit l'affreux defpotifme, qui ont bâti des Villes immenfes & bien fortifiées où l'on n'a jamais vu que des bourgades ifolées & fans défenfes.

Un Ecrivain philofophe m'a prévenu.

J'aurois prouvé combien l'orgueil Efpagnol s'étoit joué de notre crédulité ; peut-être aurois-je démontré que ce Peuple plongé dans l'ignorance, qui n'avoit aucune idée de la navigation, qui ne foupçonnoit pas qu'il y eût des hommes féparés de lui par l'immenfe intervalle des mers, n'étoit pas auffi nombreux qu'on s'eft efforcé de nous en convaincre.

J'aurois prouvé que l'Amérique, lorfque les Efpagnols y pénétrerent, n'étoit habitée que par des petites troupes de Sauvages qui vi-

voient iſolées ſous les loix d'un Prince éloigné, parce que l'agriculture & les arts qui peuvent ſeuls raſſembler les hommes & les adoucir, ne les avoient point encore civiliſés. Les Eſpagnols auroient-ils, après tant de victoires, éprouvé les horreurs de la faim dans un pays cultivé; auroient-ils parcouru avec inquiétude des terres hériſſées de brouſſailles; ſe ſeroient-ils vu forcés de tuer leurs chevaux qui les rendoient ſi redoutables, pour ſe nourrir de leur chair, ſi une dépopulation ſenſible n'eût pas fait de ces contrées de vaſtes ſolitudes? auroient-ils traverſé d'immenſes forêts, ſans y être atteints des flêches de leurs ennemis qui auroient pu ſe mettre à couvert de leurs armes foudroyantes? Enfin,

ſi les Mexicains & les Péruviens avoient eu cette connoiſſance des arts, dont les Eſpagnols leur font honneur, on auroit vu dans leurs Temples les vaſes employés aux cérémonies Diluviennes ornés de gravures ; on auroit apperçu des tableaux où leur mythologie auroit été décrite. Le Soleil qu'ils adoroient auroit reçu l'hommage des talens ; on auroit vu cet aſtre éclatant animer la nature, élever du ſein de la terre les fleurs qui l'embelliſſent ; ſon image auroit été répétée mille fois ſur les portiques de ſes Temples ; ſes autels auroient été ſurchargés de ſes attributs.

Les Chefs de leurs ennemis, ſi empreſſés à rapporter à la Cour d'Eſpagne des grains d'or, des perles, & toutes ces bagatelles pré-

cieuses que les Américains leur donnoient, n'auroient pas manqué d'apporter en triomphe les magnifiques dépouilles de ce Temple si vanté. Madrid enrichi de ces chefs-d'œuvres de l'opulence & du goût, seroit aujourd'hui la Ville la plus superbe de l'Univers.

Si le fanatisme avoit armé de torches ardentes les mains des Espagnols, & les eût conduits aux portes des Temples où l'idolâtrie rendoit hommage au Soleil; s'ils eussent mis le feu à tout ce que les Ignicoles employoient dans le culte qu'ils rendoient à l'Astre qui les éclairoit, ils auroient au moins épargné les Villes & les Palais des Incas. Mais ils ont voulu faire disparoître tout ce qui pouvoit déceler l'ignorance & la foiblesse de ces

Peuples qu'ils ont ſi cruellement exterminés. Ils ont conſigné dans leur hiſtoire de la conquête du Mexique, des prodiges, par le même motif qui avoit, dit-on, engagé Alexandre à faire enterrer des lances & des boucliers d'une grandeur étonnante.

Peut-être auſſi les Eſpagnols, en groſſiſſant le nombre de leurs ennemis, ont-ils voulu faire excuſer par la poſtérité leur férocité à leur égard, & lui prouver qu'il leur étoit impoſſible de ſoumettre un Peuple ſi nombreux, de s'emparer de ſes richeſſes, s'ils ne ſe hâtoient pas de profiter de ſa ſurpriſe pour l'anéantir.

Ce ſeroit un tableau bien utile, bien intéreſſant, que l'hiſtoire fidelle, que la deſcription exacte d'un

monde ſi long-temps inconnu, & dont l'exiſtence étoit à peine ſoupçonnée. Que d'objets nouveaux devoient offrir ces vaſtes contrées, dont les Habitans avoient des mœurs ſi oppoſées, une forme & un génie ſi différens! Que de découvertes précieuſes n'auroit pas faites un Obſervateur avancé dans la connoiſſance de la Phyſique, de l'Hiſtoire naturelle, de la Phyſiologie, ſi après avoir viſité avec le ſang froid & la juſteſſe de la raiſon éclairée, les triſtes reſtes de cette eſpéce dégénérée qui habitoit le nouveau Monde au centre de la zone torride, il eût enſuite arrêté ſes regards ſur ces petites troupes ambulantes & diſperſées dans les parties ſeptentrionales de l'Amérique.

Combien de ſyſtêmes adoptés

par l'ignorance & le préjugé, n'euſſent jamais été haſardés, ſi l'homme eût jetté ſes regards loin de lui, ſi ſes conjectures n'euſſent été que le réſultat d'un examen prolongé ! Mais il eſt ſi aiſé d'enfanter des opinions, & ſi doux de les faire recevoir, que l'on perd ſouvent plus de temps à les défendre, qu'il n'en faudroit pour s'aſſurer de la vérité. Pour un Philoſophe qui obſerve, qui compare, combien d'hommes parlent, diſputent & s'échauffent, qui n'ont jamais étudié, ni ſoumis leurs idées à l'expérience !

Des mémoires écrits par d'avides Marchands ou des Miſſionnaires zélés ſans doute, mais peu inſtruits, ont été long-temps les ſources empoiſonnées où l'Europe a puiſé ſes fauſſes idées ſur l'origine & le génie

des Américains. On a voulu ajuſter la vérité au menſonge, & tout n'eſt devenu qu'erreur. Les mains de l'avarice ont fouillé la terre, ont arraché de ſon ſein l'or qu'elle y receloit; mais l'œil éclairé du Sage n'a pas pénétré dans le cœur du Canibale ſombre & défiant, de l'Eskimau qui ſe nourrit de poiſſons glacés, du Patagon qui erre ſi triſtement dans ſes ſolitudes.

L'homme a bravé les infirmités & la mort, en s'enfonçant dans la profondeur des mines, en ſe plongeant dans les mers pour y pêcher des perles; & il a craint de pénétrer au centre des zones glaciales, pour interroger la nature nue & ſauvage, qui auroit agrandi ſes connoiſſances, & lui auroit fait connoître l'eſpéce humaine ſous tous ſes aſpects.

Vouloir remonter à l'origine des Américains, & découvrir le temps où le nouveau Monde a commencé d'être habité, c'eſt s'enfoncer dans une nuit éternelle pour y chercher la lumiere. Si un ſol ombragé de forêts immenſes, hériſſé de plantes ſauvages & vénimeuſes, baigné de marécages; ſi une terre où l'on n'entrevoit que des hommes foibles & accablés de maladies, dont le principe eſt dans l'air qu'ils reſpirent, & dans les reptiles dont ils ſe nourriſſent; enfin ſi une nature triſte & ſauvage qui ſemble ne s'épuiſer que pour former des monſtres, dont les productions nobles & grandes ſont toutes dégénérées, annonce une origine peu éloignée, on a eu raiſon de dire qu'elle étoit dans ſon enfance, & que le

nouveau Monde ſortoit de ſes mains débiles, lorſque l'Européen y pénétra. Mais combien de cauſes inconnues peuvent avoir répandu ſur la ſurface de l'Amérique cette altération attriſtante? Par combien d'événemens funeſtes la race humaine a pu retomber dans l'ignorance & l'abâtardiſſement qui caractériſoient ces hommes lâches & puſillanimes qui ont été ſubmergés dans des flots de ſang? En vain s'épuiſeroit-on en conjectures ſur les cauſes de ce phénomène; peut-être ne rencontreroit-on jamais la vérité.

Il eſt certain qu'au moment de la découverte de l'Amérique, ce climat étoit pernicieux à l'humanité. La ſoif de l'or fit ſurmonter aux Eſpagnols tous les dangers, & les éleva pour ainſi dire au-deſſus

des atteintes d'une nature viciée & cruelle. Dans les parties méridionales & dans la plupart des Isles de l'Amérique, un terrain marécageux, dont les eaux étoient croupies & mal-faisantes, y faisoit végéter mille arbres vénimeux ; les Sauvages en exprimoient le suc pour armer leurs flêches si redoutables, qu'en effleurant l'épiderme, elles donnoient la mort la plus prompte.

Par une fatalité sans exemple attachée à cette misérable espéce d'hommes, les Américains établis à la côte orientale, tiroient leurs nourritures d'une plante empoisonnée, qu'un besoin affreux leur avoit appris à rendre commestible (*a*).

(*a*) Voyez le premier volume des Recherches philosophiques sur les Américains.

Doit-on être étonné que ces malheureux se soient vu forcés, pressés par la faim, de dévorer leurs ennemis? Doit-on chercher ailleurs que dans la nécessité la plus impérieuse, la cause de ces repas épouvantables, où l'homme servoit de pâture à l'homme? Oui, ce ne fut que dans l'excès d'une faim dévorante, que l'Anthropophage, après avoir erré en vain dans les forêts, s'élança sur un autre Chasseur qu'il rencontra, & imprima sur ses membres une dent meurtriere. Lorsque l'homme eut une fois violé la premiere loi de la nature, il ne mit plus de bornes à sa férocité, & il devint le plus cruel de tous les animaux.

Les Peuples qui cultivoient le Maïs, avoient des inclinations plus douces & plus sociables: ce furent

eux qui formerent les Empires du Pérou & du Mexique : mais ces malheureux avoient encore à combattre un ennemi presqu'aussi terrible que la faim ; c'étoit ce mal si dangereux & si prompt, qu'il se communiquoit par la seule transpiration, & qui avoit atteint la plus grande partie des Habitans du nouveau Monde. Il est vrai que par un instinct commun à tous les animaux, ils avoient trouvé le moyen de retarder les effets destructeurs de cette maladie, moins funeste dans le pays où elle avoit pris naissance, qu'en Europe où elle a fait de si horribles ravages.

Telle étoit l'affreuse situation des Américains, lorsque, pour comble de maux, ils virent débarquer sur leur terre la troupe des Espagnols. Un de leurs Chefs nommé *Nunnez*,

précédé d'une meute de chiens, débuta par faire dévorer un Cacique par ces animaux plus terribles que leurs maîtres. Si l'on fait attention à la foiblesse, aux divisions, & à la stupidité de ces hommes dégénérés, on ne sera pas surpris de la rapidité avec laquelle les Espagnols se rendirent les maîtres de leurs Empires.

La fameuse bataille de Caxamalca, qui soumit le Pérou à l'Espagne, ne coûta pas la vie à dix soldats. Les Pisarres, qui étoient les Chefs de l'armée Espagnole, n'avoient sous leurs ordres que cent soixante & dix fantassins, & trente cavaliers : ils égorgerent & mirent en fuite les troupes innombrables de Lincas Atalabila, qui fut saisi au milieu de ses lâches soldats par François Pisarre.

Il n'en avoit pas plus coûté de peine à Cortès pour conquérir le Mexique. Les ſeuls ennemis qui effrayerent les Eſpagnols, furent les Caraïbes, qui, armés de flêches envenimées, lançoient une mort certaine, & auroient pu détruire cette troupe d'uſurpateurs féroces qui ſe rendoient coupables de tous les crimes, s'ils leur euſſent oppoſé une réſiſtance plus ſoutenue.

Ce qui rendit les Eſpagnols maîtres de l'Amérique, & acheva la deſtruction de ſes Habitans, ce fut la lâche trahiſon des femmes, qui ſe proſtituerent aux meurtriers de leurs époux, qui les guiderent dans leurs marches, & leur indiquerent les retraites où s'étoient refugiés ces timides combattans.

De tous les peuples de l'Amérique, ceux qui habitoient les régions ſeptentrionales, ou qui s'y réfugierent, furent les ſeuls à l'abri de la perſécution & des tourmens de l'eſclavage. Les Eskimaux, ces êtres ſi miſérables, les plus petits, les plus difformes de leur eſpéce, en naiſſant dans une contrée où le froid eſt ſi exceſſif que les arbres ne peuvent y végéter, dont le ſol eſt pendant neuf mois de l'année couvert de neige & de glace, durent à la nature la liberté & la vie.

C'eſt en jettant les yeux ſur ces régions froides & glacées, qu'un nouvel ordre de choſes ſemble s'offrir aux regards du voyageur : il croit toucher au terme où la nature foible & épuiſée n'a pu donner l'exiſtence qu'à quelques êtres

rares & misérables qu'elle à peine à nourrir : mais lorsqu'il considere sous ces voûtes de glaces qui couvrent la surface des mers, la prodigieuse baleine qui meut sa masse énorme, & engloutit mille animaux qu'elle attire en respirant, la nature lui paroît plus puissante, plus féconde, que dans les régions qu'il a parcourues, & son esprit est replongé dans un abîme d'incertitudes.

Nous ne nous arrêterons pas dans ce Discours à décrire la forme caractéristique des Américains méridionaux, qui sont très-connus, & dont tous les voyageurs ont parlé. Personne n'ignore qu'ils naissent avec une longue chevelure & une figure bronzée ; ce qui paroît étonnant, lorsque l'on voit sous les mêmes paralleles de la

zone torride, des hommes noirs, auxquels la nature a donné une tête lanugineuſe. On attribue cette différence à l'élévation du terrain qui refroidit l'atmoſphère; ce qui eſt aſſez vraiſemblable, puiſque ſur les hautes montagnes qui s'élevent preſque ſous la ligne, on éprouve un froid très-âpre. La vaſte étendue des forêts qui ombragent la terre, & conſervent plus long-temps l'humidité des pluies, contribue auſſi à rafraîchir l'air. Si c'eſt là la cauſe des nuances différentes que l'on remarque entre les Péruviens & les véritables Négres expoſés ſous les mêmes paralleles, on ne doit pas être ſurpris que les peuples de l'Amérique, plus éloignés de la ligne, ſoient auſſi blancs que les Italiens & les Eſpagnols. Il ſe-

roit peut-être plus difficile de rendre raiſon de leur défaut de barbe. On a obſervé que tous les indigenes n'ont de poil ſur aucune partie du corps : on en a recherché la cauſe dans leurs alimens ; mais il y a apparence que c'eſt une ſuite de la foibleſſe de leur conſtitution.

Nous haſarderons quelques réflexions ſur les mœurs des Eskimeaux, & ſur leur exiſtence. Nous ne craindrons pas d'adopter les idées de l'Auteur des *Recherches philoſophiques*, dont le ſyſtême nous paroît appuyé ſur d'excellens mémoires. Peut-être pourroit-on lui reprocher de n'avoir pas mis aſſez de liaiſon dans ſes idées, d'avoir laiſſé entrevoir dans ſon Ouvrage quelques contradictions. Il eſt, par

exemple, difficile de croire qu'il y ait eu un million d'indigènes à Saint Domingue exterminés par le fer Eſpagnol, & d'imaginer des ſolitudes dans le continent de l'Amérique, où la population auroit dû être plus conſidérable que dans les Antilles. On a peine à concevoir que des hommes qui ſavoient donner au cuivre la trempe de l'acier, en former des haches & d'autres inſtrumens pour la conſtruction des édifices & la coupe des pierres, n'euſſent aucune connoiſſance des arts. Je doute également que l'on ſe perſuade que l'Européen devienne à l'Amérique auſſi ſtupide à la troiſiéme génération que les originaires l'étoient; puiſque nous voyons tous les jours des deſcendans de ceux qui les premiers ont formé

formé des habitations à la Martinique & à Saint Domingue, montrer beaucoup d'intelligence dans leurs affaires. Si les ſciences ne fleuriſſent pas à l'Amérique, c'eſt parce que l'intérêt en étouffe le germe, & dirige vers d'autres objets l'eſprit actif de ſes habitans.

Malgré ces légers défauts, l'Ouvrage que nous avons conſulté n'eſt pas moins le meilleur & le plus philoſophique de ceux qui ont paru ſur l'Amérique. L'Abbé Prevoſt a mis dans ſes Voyages plus d'élégance que de vérité ; il a répandu ſur des mémoires obſcurs le coloris de ſon ſtyle ; des guides trompeurs l'ont égaré ; mais il a ſemé de fleurs la route qu'il a parcourue, & il eſt doux de le ſuivre même au milieu de ſes erreurs.

Dom Perneti a fourni aux Académies des obſervations utiles, il a étendu les connoiſſances de l'Hiſtoire naturelle; mais ſes Mémoires ſeroient plus intéreſſans, s'il les avoit moins ſurchargés de petits détails, & s'il y eût répandu plus de philoſophie.

L'étude de l'eſpéce humaine eſt ce qui paroît avoir le moins occupé les Voyageurs; il en eſt peu qui ayent, comme M. de la Condamine, porté ſur les Habitans de ces contrées éloignées l'œil perçant de l'Obſervateur: rien n'étoit cependant plus digne de leur attention que les mœurs, les inclinations ſecrettes, les facultés, les idées d'un Peuple qui s'offroit pour la premiere fois à leurs regards, & contraſtoit ſi ſingulierement avec eux. On nous a

donné des descriptions très-étendues sur l'habillement, sur le genre de vie des Eskimaux ; mais nous ignorons encore jusqu'où peuvent aller les facultés de leur esprit. Nous savons que ces petits hommes ne parviennent tout au plus qu'à la hauteur de quatre pieds. On nous a répété plusieurs fois qu'ils avoient une tête grosse & difforme, une face plate, une bouche ronde, un nez petit sans être écrasé, un œil terne & jaunâtre, des lévres inégales, un teint basané, ce qui doit être attribué au froid excessif qu'ils éprouvent, les extrémités contraires produisant souvent les mêmes effets. Nous savons que leurs pieds courts & petits, que leurs mains grosses & potelées annoncent que le physique de leur être com-

primé par le froid, ne s'eſt pas développé dans toute ſon étendue. On nous a aſſuré que ces hommes, qui nous ſembloient ſi hideux, ſe complaiſoient néanmoins dans leurs figures, & s'attachoient à des femmes plus laides & plus difformes encore qu'ils ne le ſont; tant il eſt vrai que la beauté n'eſt que relative à nos idées.

Nous n'ignorons pas que ces Pygmées, ſi poltrons, ſi timides devant les autres hommes, affrontent cependant tous les dangers de la mer, vont hardiment faire la guerre aux chiens marins & à la baleine, dont l'huile réchauffe & fortifie leur eſtomac; que leurs canots ſont ſi légers, ſi bien faits, qu'ils ſurnagent toujours, malgré les vagues qui les renverſent ſans pouvoir les englou-

tir. Mais il ſeroit encore plus intéreſſant de connoître les idées de ce Peuple ſur l'origine de l'homme, ſur le principe de la nature, ſur la mort. Si l'on en croit l'Auteur des Recherches philoſophiques, les Eskimaux n'ont aucunes idées de la Divinité, de l'immortalité de l'ame : leur idiôme même manque de mots pour les rendre. Leur vie active, la ſtérilité de leur pays qui les oblige à une chaſſe continuelle, contribuent ſans doute à cette inertie de l'eſprit qui prolonge leur ignorance. Peut-être ſont-ils aſſez heureux pour n'être pas tourmentés de ces penſées ſombres & mélancoliques qui troublent celui qui ſe livre aux craintes & aux illuſions de l'avenir. L'attachement qu'ils ont pour leur pays, prouve que l'homme peut

trouver le bonheur au milieu des privations, & ſur une terre couverte de glaces & de frimats. La plus grande liberté, une égalité heureuſe, leur tient lieu de cette magnificence, de cette profuſion qu'accompagnent toujours l'eſclavage & la honte de la ſervitude. Jamais ils ne ſont humiliés par la préſence d'un Grand, & l'orgueil d'un Deſpote. Des huttes faites à la hâte, & conſtruites ſur le bord de la mer, ſont leurs palais. Le beſoin eſt le lien indiſſoluble qui les unit. Le partage de leur priſe eſt le motif qui les raſſemble. Les Eskimaux, forcés de tirer leur nourriture de la mer, éprouveroient bientôt les horreurs de la faim, ſi leur nombre ne demeuroit pas à peu près dans la même proportion. Il y a appa-

rence que leur pauvreté & l'aſpect effrayant de leurs ſolitudes, les préſervera toujours du joug de l'eſclavage. Par quelle étrange fatalité l'indépendance & l'heureuſe ſécurité ne ſe rencontrent-elles que ſous cet affreux climat ?

Si l'on en croit quelques Voyageurs, ils ont découvert une eſpéce d'hommes bien différente de celle des Eskimaux. Des Géans d'une grandeur prodigieuſe, d'un courage & d'une force invincible, parcourent des ſolitudes immenſes, & les défendent de l'approche des étrangers : de leurs bras robuſtes ils enlevent un Européen comme un Nain foible & timide : les careſſes de leurs femmes bleſſent l'étranger qui les intéreſſe : enfin il eſt preſque auſſi dangereux d'en

être aimé, que de leur déplaire. Ce Peuple si étonnant a été pour quelques Observateurs modernes ce que sont les perspectives. De loin, elles présentent un temple superbe, des ruines, un jardin immense; mais lorsqu'on s'approche des objets, on ne voit plus que des dessins tracés grossierement sur un mur.

Ce que l'on nomme la Côte déserte des Patagons, est un pays désolé presqu'inhabitable. La nature triste & sauvage n'offre sur une terre aride que des buissons rempans; elle ne produit point de plantes alimentaires; le sommet des montagnes n'est tapissé que de dépouilles marines. Suivant toute vraisemblance, les Patagons se sont rapprochés des bords intérieurs du

détroit de Magellan, où le sol est moins nud, & où l'on rencontre plus de gibier. L'Auteur des Recherches philosophiques a rejetté avec raison les fables du Commodor Biron sur les Patagons, qu'il dit avoir vu à la terre del Fuego. Il assure dans une relation de ses voyages qui a paru en 1765, qu'en touchant à cette terre, son équipage avoit été effrayé par la vue d'une troupe de Géans, hauts de neuf pieds, montés sur des chevaux petits & étiques. Après avoir rassuré son escorte, il aborda courageusement, & montra tant d'intrépidité, que ces hommes si hauts, que le plus grand de son équipage pouvoit à peine atteindre à leur ceinture, eurent la complaisance de s'asseoir sur le rivage pour se rap-

procher de ſa petite taille. S'ils les prirent lui & les ſiens, comme il le dit, pour des Envoyés du Ciel, aſſurément ils n'avoient pas une grande opinion des hommes céleſtes. Les femmes, ajoute-t-il, eurent pour lui & ſon Lieutenant des careſſes ſi expreſſives, qu'il eut peine à s'en débarraſſer. Il y a apparence que le Commodor Biron s'eſt amuſé de la crédulité des Citadins, qui aiment le merveilleux. Il a copié les relations de quelques Eſpagnols accoutumés à ne rencontrer dans le nouveau Continent que des hommes petits, foibles, poltrons, & qui avoient été repouſſés par des Sauvages d'une taille auſſi élevée que la leur : courageux, parce que ce ſont des chaſſeurs dont l'organiſation n'a point été concentrée par un

froid trop âpre, & dont la force n'a point été épuisée par une chaleur excessive comme celle des Peuples du Midi.

L'Editeur des Voyages de Dom Perneti aux Isles Malouines, se trompe, lorsqu'il soutient que le rapport d'un homme qui dit avoir vu, prouve plus que celui de cent personnes qui n'ont rien apperçu. Combien de gens ont vu des revenans, des sorciers, des prodiges, & bien d'autres extravagances, & qui pourtant ne méritent pas d'être crus? Qu'il compare les preuves de l'existence de ces hommes si prodigieusement grands avec celles qui nous ramenent à la nature, il verra qu'il a mieux aimé croire aux fables qu'à la vérité. En effet, pourquoi ajoute-t-il plus de foi à la relation

de M. Duclos, qu'à la lettre de M. de Bougainville, qui écrivit à Dom Perneti en 1765 : *Nous avons fait alliance avec ces Patagons si décriés, que nous n'avons trouvé ni plus grands, ni même aussi méchans que les autres hommes.* M. Duclos lui-même ne nous donne pas une idée bien certaine de la grandeur des Patagons. Il dit que l'on mesura le moins haut, qui se trouva avoir cinq pieds sept pouces, & que les autres étoient beaucoup plus grands; mais quand même ils auroient eu cinq pouces de plus, ils n'auroient pas été d'une taille gigantesque. M. de la Giraudais, cité par le même Editeur, dit que de toutes les politesses que les Patagons firent à ses gens, celle qui parut la plus incommode, fut de se mettre en se cou-

chant pêle-mêle trois & quatre ſur chacun d'eux pour les garantir du froid. Quel eſt l'Européen aſſez vigoureux pour ne pas être écraſé par une charge auſſi peſante que celle de quatre Géans d'une ſtature coloſſale étendus ſur lui?

Juſqu'à ce que des Voyageurs Philoſophes, après avoir parcouru les terres du détroit de Magellan, nous aſſurent qu'il y exiſte des hommes hauts de neuf ou dix pieds, d'une force auſſi prodigieuſe que leur taille, nous regarderons les Patagons comme les Sauvages les plus grands & les plus courageux de ceux qui errent dans les contrées connues de l'Amérique; mais nous ne croirons pas que la nature leur ait donné cette élévation & cette énorme groſſeur dont

quelques Voyageurs ont voulu effrayer notre imagination.

Ce que nous ſavons de plus certain ſur les Patagons, c'eſt qu'ils ſont imberbes comme tous les Américains, qu'ils ont la face large, le teint baſané, le front épais, le nez écraſé, la bouche grande, les dents blanches & bien ſerrées, les cheveux noirs, la poitrine ſpacieuſe, les membres gros & nerveux. Ils ſe peignent ſouvent le viſage & le corps avec de la ſanguine. Ils aiment beaucoup le rouge, & reçurent avec plaiſir les pots de vermillon dont on leur fit préſent. Les femmes ont le teint moins baſané que les hommes, mais leur taille eſt preſque auſſi haute que la leur. Les Voyageurs ne s'accordent pas ſur leurs manieres de ſe vêtir. Quel-

ques-uns aſſurent qu'ils ne ſe couvrent que les épaules, & qu'ils vont même tout nuds lorſqu'ils prennent de l'exercice. Suivant M. Duclos, ils ont des manteaux faits de peaux de loups marins ou de vigognes, qu'ils jettent ſur leurs épaules; ils couvrent la partie de leur ſexe de la peau d'un oiſeau emplumé, & vont la tête nue.

M. de la Giraudais fait au contraire un grand détail de leur habillement: il nous apprend qu'ils ſont vêtus de peaux de guanacos, de vigognes & autres, couſues enſemble en maniere de manteaux qui leur deſcendent très-bas; que leurs jambes ſont couvertes de bottines faites des mêmes peaux, dont le poil & la laine ſont en dedans, ainſi que leurs manteaux, dont

le dessus est peint en figures bleues & rouges, qui semblent approcher des caracteres Chinois, mais presque tous semblables. Il dit qu'ils portent sur leur tête une toque ornée de plumes, semblable à celle des Espagnols. M. Duclos & M. de la Giraudais, qui ont observé dans le même temps les Patagons, ne s'accordent pas, comme on le voit, dans la description qu'ils nous ont donnée de leur habillement. L'un nous les présente presque nuds, & l'autre les couvre des pieds à la tête. S'ils se contredisent d'une maniere si opposée sur un fait aussi évident, que croira-t-on de ce qu'ils nous disent des mœurs & des inclinations de ces Sauvages? Suivant M. Duclos, ils sont féroces, rusés & voleurs. Ils attaquerent

brusquement ses gens dans le moment où ils s'y attendoient le moins, & se munirent de liens pour les garoter. Les François furent obligés, pour éloigner ces ennemis furieux, de prendre leurs armes, & de faire main-basse sur tout ce qu'ils rencontrerent.

M. de la Giraudais, au contraire, prétend qu'ils sont doux, humains, officieux. L'un d'eux se lança courageusement dans la mer pour saisir un canot éloigné du rivage, & dont la perte alarmoit les gens de son équipage. Ils firent tous leurs efforts pour les retenir parmi eux, & leur offrirent une partie de leur chasse.

Quelqu'effrayante que soit la vie de ce Peuple, qui parcourt en chassant un pays stérile, qui a souvent

à combattre la faim & la disette ; qui est exposé aux intempéries de l'air, il est à souhaiter pour lui que nous n'approchions pas de ses solitudes. On n'a pas encore fait de voyage au détroit de Magellan qui n'ait coûté la vie à quelques Sauvages, ou fait sentir au plus grand nombre le malheur de la privation.

Dans la pleine lune, les Patagons poussent des hurlemens qui les feroient soupçonner de rendre un culte à cet astre nocturne : mais les Hottentots qui ne reconnoissent point de Divinité, font la même chose.

Si ce tableau des habitans du nouveau Monde est fidele, de quel œil la postérité envisagera-t-elle ces Conquérans farouches qui exterminerent sans pitié un Peuple

qui auroit dû tenir ſon bonheur de leurs mains ? Pourra-t-elle jamais leur pardonner d'avoir ſi cruellement abuſé de l'ignorance & de la foibleſſe des Américains, dont ils devoient être les bienfaiteurs ? Si, ſemblables à ces Dieux qui apprirent aux hommes à enſemencer la terre, à planter la vigne, qui les délivrerent des monſtres qui les dévoroient, ils euſſent indiqué aux malheureux habitans de l'Amérique l'art de deſſécher un ſol marécageux, de purifier l'air corrompu qui les énervoit; s'ils leur euſſent inſpiré de l'horreur pour leurs repas abominables, pour leurs ſacrifices affreux, la reconnoiſſance leur eût dreſſé des autels, & la découverte de l'Amérique ſi funeſte à l'humanité, eût répandu le bon-

heur & la richeſſe ſur les deux Mondes.

Le Sauvage, en montrant une piéce d'or, ne diroit pas: voilà le Dieu des Chrétiens; pour ceci ils quittent leur pays; pour ceci ils viennent nous perſécuter, nous chaſſer de nos habitations; il ne s'écrieroit pas avec douleur en fixant l'Européen: ſi tu nous enleves le peu de terre qui nous reſte, que veux-tu que devienne le pauvre Caraïbe? faudra-t-il qu'il aille habiter la mer avec les poiſſons?

FIN.

PAR quelle fatalité me vois-je obligé de rentrer dans cette carriere que j'avois abandonnée ? Ne fais-je pas que ces fleurs si brillantes qui couronnent le génie, se flétrissent à l'approche de la médiocrité ?

O hommes qui êtes venus dans ce siécle éclairé, que reste-t-il encore à vous dire ? Les livres se sont multipliés sous vos yeux, les connoissances se sont agrandies, la Philosophie s'est étendue, & votre avidité ne s'est pas ralentie ? votre curiosité tous les jours plus active cherche sans cesse de nouveaux ob-

0230

E474
D33.5 m